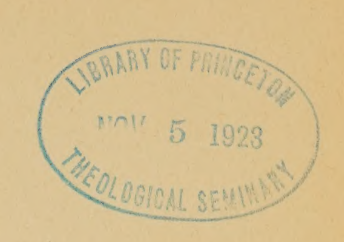
LE MILIEU BIBLIQUE

AVANT JÉSUS-CHRIST

CHARLES-F. JEAN



LE MILIEU BIBLIQUE AVANT JÉSUS-CHRIST

I

HISTOIRE ET CIVILISATION

PARIS 1922
LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, VIe

PRÉFACE

Quiconque entend se représenter, d'une manière bien concrète et bien vivante, les personnes, les institutions, les événements, les idées que la Bible fait passer sous nos yeux doit essayer de pénétrer dans l'âme des personnes *qui ont vécu ces idées, qui ont créé, librement accepté ou subi ces institutions et ces événements; pour cela,* il faut qu'il se fasse une âme antique. *Car c'est bien dans l'antiquité que nous transporte le texte sacré. Et quelle antiquité! C'est par les origines du* Cosmos *que débutent les premières pages de l'Ancien Testament et les dernières s'arrêtent à plus de deux mille ans derrière nous! A travers les siècles si nombreux dont, à très larges traits, on nous raconte l'« histoire », combien différentes des nôtres durent être les manières de sentir, de penser, de vivre! Combien différent l'état d'âme de ces sociétés au milieu desquelles nous voyons évoluer le « peuple de Dieu », subissant souvent la fortune de leurs armes, suivant les courants de leur civilisation.*

Car jamais, ni aux temps néolithiques, ni à l'époque où les « pères servaient d'autre dieux », comme dit le Livre de Josué, *ni aux jours où — au VII*e *siècle — « Manassé éleva des autels à Baal, fit une idole à Astarté, comme avait fait Achab, roi d'Israël..., et la plaça dans la maison de Yahwéh, et que le peuple fit le mal plus que toutes les nations », ni aux temps plus récents de l'Hellénisme, jamais le « peuple élu » ne fut entièrement à l'abri des influences ambiantes. C'est que tout homme (et aussi tout peuple, fût-il « peuple de Dieu »!) est plus ou moins fils de son emps, c'est-à-dire que personne ne peut se soustraire entiè-*

rement à l'action qu'exerce le Milieu : climat, habitat, coutumes, arts, idées, fréquentations personnelles et relations nationales. Il importe donc de connaître dans quelle mesure ces éléments purent agir sur Israël, quel caractère, quel état d'âme, quelles habitudes d'esprit contribuèrent à modeler ou à modifier chez lui la civilisation, les arts, la littérature, la religion de ses voisins, suivant qu'on l'étudie aux jours où il habitait encore la Mésopotamie, lorsqu'il était en Canaan au sein de la « civilisation d'El-Amarna », ou encore dans les milieux alexandrins à l'époque de « la Sagesse », *pour ne citer que quelques exemples.*

Il nous a paru opportun et utile de grouper un certain nombre de faits, d'idées, de documents, qui aident à faire revivre le Milieu biblique.

Par cette expression « Milieu biblique », *nous entendons :* géographiquement, *la région qui s'étend de l'Élam jusqu'à la Grèce et à Rome, et du Caucase et l'Asie Mineure jusqu'à la Nubie, particulièrement la Mésopotamie, Canaan, l'Égypte;* ethnologiquement, *les peuples divers qui, sur cette aire, purent exercer une influence notable au cours des longs siècles qui commencent avec les origines pour finir à l'aube de notre ère;* moralement, *ou mieux, aux points de vue religieux, moral, intellectuel, artistique, l'ensemble des influences marquées qu'exercèrent les civilisations respectives de ces peuples.*

Notre intention n'est pas de recueillir toute donnée archéologique ou philologique — si minime fût-elle — capable d'éclairer un fait ou un texte biblique[1]*. Nous avons voulu dessiner surtout les traits généraux vraiment caractéristiques du milieu où évolua Israël — en insistant un peu cependant, quand il s'agit des origines ou de certaines périodes que le texte sacré passe presque sous silence. Cela fera mieux ressortir, par exemple, que malgré les apparences le récit biblique est parfois très* discontinu.

1. *Plus d'une fois, nous ferons exception pour certains détails utiles; mais pour ne pas encombrer notre texte, c'est en note que nous les signalerons ou dans notre Lexique*, page 226.

Notre ouvrage se divise en trois volumes.

Dans le premier, *nous racontons les grands faits de l'Histoire qui marquent d'une empreinte particulière et accusent le caractère des peuples qui nous intéressent, ou qui expliquent la nature des rapports de diverse sorte qu'ils ont eus avec « la race prédestinée », et nous résumons l'état de la civilisation qui caractérise les principales époques; souvent cela suffit pour projeter une lumière opportune sur maintes pages, assez ternes à première vue, des Livres saints, ou sur certains points plus importants. Ainsi, le peuple juif n'a pas de civilisation* propre; *négligeant ici les détails, nous pouvons affirmer que — à l'exception de sa Littérature sacrée, — il a tout reçu, copié ou imité. Ce fait est extrêmement important, on le sait.*

Nous n'avons pas reculé devant la perspective du reproche que l'on pourra nous faire d'avoir consacré trop de pages aux Grecs et aux Romains, parce que c'est au cours des siècles que nous avons à étudier que se dessine et s'accentue le caractère de ces deux peuples auxquels on viendra un jour proposer et sur lesquels, avec le temps, exerceront une si grande influence les idées bibliques.

Dans la vie des peuples du Milieu que nous étudions l'activité littéraire *mérite, de notre part, une attention spéciale, car on conçoit aisément qu'en des pays si éloignés des nôtres et en des temps si reculés, les hommes aient eu des habitudes d'esprit, des façons d'écrire les choses et d'exposer les idées, des* genres littéraires *particuliers et qui ont pu et dû se modifier au cours d'une histoire très longue. D'autre part, les Auteurs sacrés dont Dieu,* Auteur principal, *s'est servi comme d'instruments* humains pour écrire *les Livres saints, n'ont pas nécessairement créé de toutes pièces les genres littéraire par eux adoptés : Sémites écrivant* directement *pour des Sémites, leurs contemporains*[1], *ils ont dû adopter la* manière *à laquelle on était habitué autour d'eux et donner aux concepts religieux, aux idées morales qu'ils vou-*

1. *Du moins d'une manière très générale.*

laient exposer, une forme historique, poétique, etc., en rapport avec les habitudes d'esprit de leurs contemporains et, par suite, sensiblement différente de celle de nos histoires et de nos poésies, mais qui devait par contre ressembler assez à celle des Égyptiens, par exemple, et surtout des Assyro-Babyloniens. Il importe donc de connaître les genres littéraires de ces peuples.

*Enfin, les idées et les faits qu'*écrivirent *les auteurs sacrés ne leur furent pas nécessairement* révélés ; en tant qu'écrivains, *ces hommes furent seulement* inspirés, *d'où il suit qu'ils* purent *utiliser, de diverses manières, des sources antérieurement existantes ; aussi est-il intéressant et utile de connaître les idées qui avaient cours aux époques diverses où furent composés les Saints Livres. Par exemple, lorsque furent rédigés les plus anciens, il y avait des siècles, que dans les plaines de la Mésopotamie et sur les bords du Nil, des « ouvrages » étaient écrits qui traitaient des matières connexes ou identiques ; certains esprits en concluent que les auteurs bibliques ne peuvent pas ne pas dépendre de ces Littératures. Il est bien évident que l'on ne saurait résoudre ce problème complexe par une simple affirmation. Pour ces raisons, nous ferons une part assez large à la* Littérature *des peuples du Milieu biblique, surtout à celle des Égyptiens et à celle des Assyro-Babyloniens.*

Et ce sera l'objet de notre deuxième volume.

Pour se faire une idée plus exacte de la Religion d'Israël et de sa Morale, de leur supériorité transcendante, il est grandement utile de les comparer à celles des peuples voisins. Le monothéisme yahwiste, par exemple, s'explique-t-il par l'influence de tendances monothéistes de quelques esprits d'élite contemporains de Moïse, en Égypte? N'est-il pas particulièrement intéressant de constater que les peuples de même sang qu'Israël n'ont jamais connu, au cours de leur histoire, qu'un polythéisme grossier et un culte souvent lascif, qui d'ailleurs séduisit plus d'une fois Israël lui-même? Le législateur hébreu n'a-t-il fait que transposer dans la Religion de Yahwéh les usages plus ou moins expurgés et les rites du culte d'Osiris? Les idées morales bibliques ne

sont-elles que le résultat de l'évolution naturelle de celles que nous constatons en Chaldée et en Égypte? Est-il vrai que l'espérance messianique, cette « aspiration suppliante vers le pardon, la justice et la sainteté, au lieu d'être un fait extraordinaire, prédit, n'est que l'aboutissant de l'évolution des institutions et de l'esprit général »? Est-il vrai qu'au moment où allait paraître Jésus de Nazareth, un courant d'idées avait pris corps en certaines institutions qui devaient nécessairement et naturellement *aboutir à une église? Autant de questions que l'on ne peut étudier sans connaître, d'une façon convenable, quelles étaient, aux diverses époques de l'Histoire, les idées religieuses et morales des peuples que connut Israël.*

Aussi traiterons-nous dans notre troisième volume, *de l'Histoire des idées religieuses et morales dans le Milieu biblique.*

BIBLIOGRAPHIE ET ABRÉVIATIONS

Nous ne citons que les Ouvrages et Revues utilisés dans le présent volume

Am.-Berl. = H. Winckler. *Der Thontafelfund von El-Amarna*. In-fol. Berlin, 1889.

A. Amiaud et V. Scheil, *Les Inscriptions de Salmanasar II*. In-8. Paris, 1890.

E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*. In-4. Paris, 1901.

BE = *The Babylonian expedition of Pennsylvania*. Series A. In-4. Philadelphia, 1893 et suiv.

F. Böhl *Kananäer und Hebräer*. In-8. Leipzig, 1911.

Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*. In-8. Paris, 1903-1906.

E. Bourguet, *L'Administration financière du sanctuaire pythique, au IVe s. av. J.-C.* In-8. Paris, 1905.

Breasted, *Anc. Rec.* = J. H. Breasted, *Ancient records of Egypt*. In-8. Chicago, s. d. (1906-1907).

Eug. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*. In-8. Paris, 1913-1919.

Chiera, *Lists*. = Ed. Chiera, *Lists of personal names from the Temple school of Nippur*. Gr. in-8. Philadelphia. 1916.

Clay, *Amorites*. = A. T. Clay. *The empire of the Amorites*. In-8. New-Haven, 1919.

Clay, *Miscellaneous Inscr.* = A. T. Clay, *Miscellaneous inscriptions in the Yale babylonian collection*. In-4. New-Haven, 1915.

A. Condamin, *Le Livre d'Isaïe*. In-8. Paris, 1905.

Conférences de Saint Étienne de Jérusalem. In-16. Paris, 1910, suiv.

Contenau, HEU, ou *Vie éc.*, ou *Hist. éc. Umma*. = G. Contenau, *Contribution à l'histoire économique d'Umma*. In-8. Paris, 1915.

G. Contenau, *La Déesse nue babylonienne*. In-8. Paris, 1914,

Contenau, *Umma*. = G. Contenau, *Umma sous la dynastie d'Ur*. In-8. Paris, 1916.

G. Contenau, *Trente tablettes cappadociennes*. In-8. Paris, 1919.

CT = *Cuneiform texts from babylonian tablets in the British Museum.* Petit in-fol. I-XXXVI. London, 1906-1921.

Cuq, *Nouveaux fragm.* = E. Cuq, *Les nouveaux fragments du Code de Hammurabi.* In-8. Paris, 1918.

Déc. en Ch. = de Sarzec, *Découvertes en Chaldée.* In-fol. Paris, 1884-1912.

J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine.* In-8. Paris, 1908, suiv.

Délég. ou *Délég. Perse.* = *Délégation en Perse; Mémoires publiés sous la direction de* J. de Morgan. In-4. Paris, 1900, suiv. (Le 16e vol. a paru en 1921. C'est dans ces *Mémoires* qu'a été publié — t. IV, 1902 — par V. Scheil le Code de Hammurabi (texte, transcription et traduction).

P. Dhorme, *Les Livres de Samuel.* In-8. Paris, 1910.

Diction. Bible. = F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible.* In-4. Paris, 1895-1912.

R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam.* In-8. Paris, 1907.

R. Dussaud et F. Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne.* In-8. Paris, 1903.

R. Dussaud, *Civil. préhell.* = R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée.* In-8. Paris, 2e édit. 1914.

R. Dussaud, Musée du Louvre : *Les monuments palestiniens et judaïques.* In-8. Paris, 1912.

DP = Allotte de la Fÿe, *Documents présargoniques.* In-4. Paris (en cours de publication; 5 livraisons parues, 1908-1920).

A. Erman, *Die Märchen des Papyrus Westcar.* In-fol. Berlin, 1890.

ERS[2] = M.-J. Lagrange, *Études sur les Religions sémitiques.* In-8. Paris, 2e éd., 1905.

Excavations at Nippur. In-fol. Philadelphie 1905.

H. Faye, = *Sur l'origine du monde.* In-8. Paris, 4e édit. 1907.

J. G. Frazer, *Le rameau d'or* (traduct. en français du *Golden Bough*). In-8. Paris, 1903.

J. Garstang, *The land of the Hittites.* In-8. London, 1910.

F. Ll Griffith, *Hieratic papyri from Kahun and Gurob.* In-4. London, 1898.

Th. Homolle, *Les Archives de l'intendance sacrée à Délos* (*315-166* av. *J.-C.*). In-8. Paris, 1887.

Th. Homolle, *Exploration archéologique à Délos,* publiée sous la direction de Th. Homolle et Maurice Holleaux. In-fol. Paris, 1909-1914.

G. Hogart, *Carchemish.* In-4. Oxford-London, 1914.

A. van Hoonacker, *Les douze petits Prophètes.* In-8. Paris, 1908.

ISA = Thureau-Dangin, *Les inscriptions de Sumer et d'Akkad*. In-8, Paris, 1905.

Charles F. Jean, *Jérémie, sa politique, sa théologie*. In-16. Paris, 1913.

Charles F. Jean, SAk. Voir SAk.

Jéquier, *Civil. ég.* = G. Jéquier, *Histoire de la civilisation égyptienne*. In-16. Paris, s. d. (1913).

A. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients*. In-8. Leipzig, 2 Aufl. 1907.

P. Jouguet, *La vie municipale dans l'Égypte romaine*. In-8. Paris, 1912.

KAT[3] = Eb. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*. In-8. Berlin, 3 Aufl., 1903.

King, *Chronicles* = L. W. King, *Chronicles concerning early babylonian kings*. In-16. London, 1907.

King, *History I* = L. W. King, *A history of Sumer and Akkad*. In-8. London, 1910.

King, *History II* = L. W. King, *A history of Babylon*. In-8. London, 1915.

Knudtzon, *El-Amarna Taf.* = J. A. Knudtzon, *Die el-Amarna Tafeln*. In-8. Leipzig, 1907, suiv.

Knudtzon, *Geb Sonn.* = J. A. Knudtzon, *Assyrische Gebete an den Sonnengott*. In-8. Leipzig, 1893.

Rob. Koldewey, *Das wieder erstehende Babylon*. In-8. Leipzig, 1914.

ERS[2] = M. J. Lagrange, *Études sur les Religions sémitiques*. In-8. Paris, 1905.

Lagrange, *Messianisme* = M. J. Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs (150 av. J.-C.)*. In-8. Paris, 1909.

Steph. Langdon, *Die neubabylonischen Königsinschriften*. In-8. Leipzig, 1912.

De Lapparent, *Traité de géologie*. In-8. Paris, 1883.

C. Lartet, *Essai de géologie de la Palestine et des contrées avoisinantes* In-8. Paris, 1869.

C. Lartet, *Exploration géologique de la mer Morte, de la Palestine et de l'Idumée*. In-8. Paris, 1877.

Legrain, *Ur*, ou *Temps d'Ur* = L. Legrain, *Le temps des rois d'Ur*. In-8. Paris, 1912.

Lepsius, *Denk.* = C. R. Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Ethiopien*. In-fol. Berlin, 1849.

Macalister, *Philistines*. = A. Stewart Macalister, *The Philistines, their history, and their civilisation*. In-8. London, 1914.

Maspero, *Hist.* = G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Gr. in-8. Paris, 1895-1908.

B. Meissner, *Beiträge zum Privatrecht*. In-4. Leipzig, 1893.

Mémoires, Voir *Déleg.*

Meyer, *Hist. de l'Ant.* = Ed. Meyer, *Histoire de l'Antiquité* (trad. t. I. M. David. In-8. Paris, 1912, t. II. A. Moret. In-8. Paris, 1914).

Ed. Meyer, = *Sumerier und Semiten in Babylonien*. In-4. Berlin, 1906.

Moret, *Caract. relig.* = A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*. In-8. Paris, 1902.

A. Moret, *Mystères égyptiens*. In-16. Paris, 1913.

J. de Morgan, *Déleg. en Perse*. Voir *Déleg.*

De Morgan, *1res civilis.*, ou Morgan. = J. de Morgan, *Les premières civilisations*. Gr. in-8. Paris, 1909.

J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*. In-8. Paris, 1896-1897.

E. H. Palmer, *The desert of Exodus*. In-8. Cambridge. 1871.

T. M. Flinders Petrie, *A history of Egypt*. In-12. London, 6e éd. 1907.

T. M. Flinders Petrie, *Royal tombs*. In-fol. London, 1900,

T. M. Flinders Petrie, *Abydos*. In-fol. London, 1902.

Quibell, *Hierakonpolis*. In-4. London, 1900-1902.

M. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*. In-8. Paris, 1893.

H. Ranke, *Babylonian legal and business documents from the time of the first dynasty of Babylon*. (In BE Series A, VI, i.)

H. Ranke, *Early babylonian personalnames*. In-8. Philadelphie, 1905.

A. J. Reinach, *Rapports sur les fouilles de Coptos*. In-8. Paris, 1910.

S. Reinach, *Apollo; histoire générale des arts plastiques*. In-16. Paris, 10e éd. 1920.

S. Reinach, *Répertoire de l'art quaternaire*. In-12. Paris, 1913.

RTC = Thureau-Dangin, *Recueil de tablettes chaldéennes*. Gr. in-8. Paris, 1903.

E. Sachau, *Aramäische Papyrus und Ostraka aus einer jüdischen Militärkolonie zu Elephantine, Altorientalistische Sprachdenkmäler des 5 Iahrunderts vor Christi*. Gr. in-4. Leipzig, 1911.

Saglio, *Antiquités*. = Ch. Deremberg et E. Saglio (puis E. Saglio et E. Pottier, et enfin E. Saglio, E. Pottier et G. Laffay), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. In-4 Paris, 1877-1912.

SAk. — Charles-F. Jean, *Sumer et Akkad, Contribution à l'histoire de la Civilisation dans la Basse-Mésopotamie*. In-8. Paris, 1922.

V. Scheil et J. Et. Gautier, *Annales de Tukulti-Ninip, roi d'Assyrie*. In-8. Paris, 1909.

V. Scheil, *Déleg*. Voir *Déleg*.

V. Scheil et M. Dieulafoy, *Esagil ou le temple de Bêl-Marduk à Babylone*. In-4. Paris, 1913.

V. Scheil, *Mémoires*. Voir *Déléq*, (5 volumes de *textes élamites-sémitiques*, avec la collaboration de J. Et. Gautier pour le t. IV, et de L. Legrain, pour le t. V; et 4 volumes de *textes élamites-anzanites*).

V. Scheil, *Le prisme* S *d'Asaraddon*. In-8. Paris, 1914.

V. Scheil, *Une saison de fouilles à Sippar*. In-fol. Paris, 1902.

E. Schürer, *Geschichte des judischen Volkes in ZA Jesu-Christi*. In-8. Leipzig, 3 Aufl. 1898-1901.

E. Sellin, *Tell-Ta'annak*. In-4. Wien, 1904.

Sethe, *Urk.* = K. Sethe. *Urkunden des alten Reichs*. In-4. Leipzig, 1903. — *Urkunden der 18 Dynastie*. In-4. Leipzig, 1905-1906.

Edm. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*. In-8. Paris, 1885.

Streck, *Ashurbanipal*. = Maximil. Streck. *Ashurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zu Untergange Niniveh's*. In-8. Leipzig, 1916.

Maximil. Streck, *Keilinschrifliche Beiträge zur Geographie der Vorderasiens*. In-8. Leipzig, 1906.

Ed. Suess, *La face de la terre* (*Antlitz der Erde*, traduit sous la direction d'Em. de Margerie). In-8. Paris, 1912-1918.

Thureau-Dangin, *Lettres et contrats de l'époque de la première dynastie babylonienne*. In-4. Paris, 1910.

TSA = H. de Genouillac, *Tablettes sumériennes archaïques*. In-4. Paris, 1909.

A. Ungnad, *Aramaische Papyrus aus Elephantine*. In-8. Leipzig, 1911.

Vigouroux-Brassac, *Manuel biblique* (Ancien Testament). In-12. Paris, 1917-1920.

H. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*. In-8. Paris, 1907.

H. Vincent, *Jérusalem* (En cours de publication). In-4. Paris, t. I, 1913.

H. Vincent, *Jérus. antique* = L'ouvrage cité ci-dessus.

R. Weill, *La cité de David*. In-8. Paris, 1920.

R. Weill, *La cité de David* (Planches). In-4. Paris, 1920.

Weill, *Décrets royaux* = R. Weill, *Les décrets royaux de l'Ancien Empire égyptien*. In-4. Paris, 1914.

R. Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien*. In-8. Paris, 1910.

R. Weill, *Des monuments et de l'histoire des IIe et IIIe dynasties*. In-8. Paris, 1908.

R. Weill, *La presqu'île du Sinaï*. In-8. Paris, 1908.

Weill, *Rec. inscr. Sinaï* = R. Weill, *Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï*. In-4. Paris, 1904.

WEISBACH-BANG, *Altpers. Keil.* = F. H. WEISBACH, *Die altpersischen Keilinschriften* (*in Gemein. mit* W. BANG). In-8. Leipzig, 1893-1908.

Nous ne mentionnons pas spécialement les auteurs grecs ou latins, tels que *Arrien, Diodore de Sic., Josèphe, Justin, Pline, Ptolémée, Q.-Curce, Xénophon.*

Quant au texte biblique, nous suivons l'éd. KITTEL pour TM et l'éd. BARCLAY-SWETE pour LXX.

REVUES ET PÉRIODIQUES

Comptes rendus, = *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris.

Journal asiatique. Paris.

MOG = *Mitteilungen der Deutsch. Orient-Gesellschaft.* Berlin.

OLZ = *Orientalistische Literaturzeitung.* Leipzig.

PSBA, *Proceedings of the Society of biblical archaeology.* London.

PBA = *Proceedings of the british Akademy.* London.

RA, = *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientales.* Paris.

Rech. sc. relig. — *Recherches de science religieuse.* Paris.

RT = *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes.* Paris.

Revue critique. Paris.

Revue de l'art ancien et moderne. Paris.

Revue égyptologique. Paris.

ZA = *Zeitschrift für aegyptische Sprache und Altertumskunde.* Leipzig.

TABLE DES MATIÈRES

I

HISTOIRE ET CIVILISATION

CHAPITRE PREMIER. — **DES TEMPS PRÉHISTORIQUES AUX GRANDES MIGRATIONS MARITIMES.**

LE MILIEU BIBLIQUE
AVANT JÉSUS-CHRIST

HISTOIRE ET CIVILISATION

CHAPITRE PREMIER

DES TEMPS PRÉHISTORIQUES JUSQU'AUX GRANDES MIGRATIONS MARITIMES

ARTICLE PREMIER

Aux temps préhistoriques[1].

In principio creavit Deus cœlum et terram....

A l'origine[2], *toute l'énergie de notre système planétaire est renfermée dans une nébuleuse*, c'est-à-dire dans une masse très dilatée de matière *vibrante* et *lumineuse*, douée d'un double mouvement de rotation et de concentration centripète. Sous l'action de ce double mouvement se constituent des centres d'attraction, puis, autour de ceux-ci, des anneaux qui en se brisant forment de nouvelles sphères de plus en plus incandescentes. Ainsi, avec le temps, se sont constitués notre soleil et des milliers de corps célestes.

1. Nous pourrions mettre comme sous-titre à ce chapitre : *En marge de Gen. I-XI.*
2. De Lapparent. *Traité de Géologie*, Paris, 1883; H. Faye, *Sur l'Origine du Monde*, 4ᵉ édition. Paris, 1907.

Au fur et à mesure que la Terre se refroidit, la température n'est plus en état de maintenir à l'état de vapeur les masses énormes d'eau en suspens dans l'atmosphère : elles tombent sous forme de pluie encore très chaude, et enfin couvrent d'un immense océan toute la surface. La réaction des fluides extérieurs sur la partie externe du globe produit la superposition des strates cristallins qui forme le *terrain primitif*.

Puis apparaissent, sous forme de petites îles, les zones résistantes constituant les premiers *nucléus* des continents. C'est alors — *ère primaire* — que se manifestent des *types organisés* avec toute la perfection que demandent les circonstances et le milieu. Et ils sont *identiques sur toute la surface de la terre*, ce qui exige une égale distribution de la chaleur, des climats identiques et, par suite, un soleil nébuleux très dilaté.

Les débuts de la vie sont caractérisés par l'apparition presque exclusive de *végétaux*, dont la croissance ne rencontre aucun obstacle et qui se développent par une température tropicale, au sein d'une atmosphère humide.

Des êtres infimes surgissent : *annélides*, *polypes*, etc. ; puis de petits *mollusques, trilobites*..., et de rares poissons de très petite dimension. Plus tard, c'est une végétation luxuriante de *fougères* gigantesques.

Durant l'*ère secondaire*, l'atmosphère se purifie par le fait même de cette végétation si riche. Les *reptiles* apparaissent, mais cependant les *mollusques* demeurent de beaucoup les plus nombreux. Des *vertébrés* de la famille des reptiles tels l'*ichtyosaure* et le *mégalosaure* mesurent jusqu'à 10 mètres de longueur. On rencontre alors quelques vestiges de *mammifères* inférieurs.

Puis paraissent les *oiseaux,* mais avec des caractères qui les rapprochent assez des reptiles. La végétation est caractérisée par les cycadées et les conifères.

Pendant l'*ère tertiaire*, les conditions physiques et biolo-

giques, uniformes jusqu'alors se différencient au point de produire la variété qui caractérise l'*ère moderne*.

Pendant l'*éocène*, la mer couvre toute l'*Asie antérieure* et le *nord de l'Afrique*, sauf les points suivants qui émergent en manière d'îles : Caucase, Arménie, Macédoine, peut-être quelque pointe de l'Asie Mineure, c'est-à-dire qu'une sorte de *golfe profond* traverse l'Asie Mineure, et cette mer rejoint presque la mer des Indes qui se prolonge au nord. Il existe une autre mer à l'est du Taurus, du Caucase et de l'Indu-Kush.

Pendant le *miocène supérieur*, la plus grande partie des pays qui nous intéressent est couverte de grands lacs salés sans échappement; ils forment d'épaisses couches de marne et de craie, depuis l'Anti-Liban jusqu'au plateau central de la Perse, et de l'Arabie jusqu'aux montagnes de l'Arménie. A *la même époque* se constitue, depuis le lac actuel de *Tibériade* jusqu'au sud de *notre mer Morte*, le bassin fluvial de la mer Morte et du Jourdain[1]. La mer Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique n'existent qu'en partie. Durant le *pliocène*, la mer Rouge, le golfe Persique, la dépression aralo-caspienne et le bassin lacustre de Palestine prennent leur forme moderne.

A l'*ère tertiaire*, les mammifères se multiplient au point de trouver leur expansion suprême dans les gigantesques *proboscidés*. Des arbres fruitiers apparaissent.

A cette époque, l'homme *pouvait* vivre lui aussi, *en tant que type zoologique*, mais *son existence n'a pu être constatée*.

Durant l'*ère quaternaire*, toutes les grandes hauteurs (Taurus, monts d'Arménie, Caucase, Iran, Indu-Kush et Asie centrale) se couvrent *de glaciers et de champs de névé*; pendant des siècles, ces régions sont inhabitables.... Puis, en fondant, cette énorme masse de glace détermine de

1. *Cf. infra*, Art. IV.

grands courants (d'impétuosité variable, suivant la rapidité de la fonte et la capacité des lacs de barrage) qui, entraînant au loin les parties légères de roche tendre (sable, argile, marne, etc.), abandonnent au fond de leur *lit momentané* les matières dures. C'est pourquoi, à la base des sédiments du *diluvium*, on trouve des couches de gravier plus ou moins épaisses.

Bien des fois, pendant cette période se produisirent d'autres crues semblables jusqu'à ce que, les grands glaciers ayant disparu, et close la série des divers *diluvium*, fussent constitués la *topographie moderne et le régime actuel des eaux*.

A l'époque où fondaient les glaciers et où tombaient les pluies qui accompagnèrent ou suivirent ces phénomènes, tout le pays (bois, animaux, ossements, roches, instruments de pierre) fut balayé. D'antiques foyers, des cabanes, des vestiges d'habitation, etc., furent détruits[1]. Par conséquent, les hommes (les *Noachides* et les autres, si le cataclysme en épargna d'autres[2]) durent mener une vie errante.

Que leur restait-il alors?

La terre était couverte de gravier porté par le *diluvium* : après l'eau, le désert et l'aridité! Puis, il y avait de hautes montagnes encore couvertes de glace ou très froides, de

1. De Morgan, 108, 112. — Si l'on prend la *Genèse* à la lettre, dès la 2e génération humaine on bâtit une ville, et, à s'en tenir encore *à la lettre*, il n'aurait existé à ce moment qu'Adam et Ève, Caïn, Hénoch et sa femme avec, sans doute, leurs quatre fils (*Gen.* IV, 17-18). En outre, à la 3e génération humaine, on aurait été en plein *âge du fer* (*Gen. IV. 22*). Ceci, et aussi la comparaison des chapitres précédents avec les données que nous venons d'exposer, montre que la *Genèse* a, dans ces pages, une façon de parler *sui generis*.

2. On sait qu'il existe trois opinions *libres* au sujet du déluge; *1re opinion* : le déluge fut *universel*, c'est-à-dire couvrit toute la terre et engloutit tous les hommes (sauf les Noachides); 2e *opinion* : le déluge ne couvrit pas toute la terre, mais il engloutit tous les hommes (sauf les Noachides); 3e *opinion* : le déluge ni ne couvrit toute la terre, ni n'engloutit tous les hommes (Voir les *Manuels d'Introd. à l'Ecrit. Sainte* et les *Commentaires de la Genèse*).

hauts plateaux couverts de lacs salés ou saumâtres; en Arabie, en Éthiopie, au Caucase, d'énormes volcans.

On ne trouve pas, en général, les traces évidentes de l'existence de l'homme à l'endroit même où il vécut; elles sont plutôt mêlées à des fragments ou à des détritus d'animaux contemporains, à des alluvions détachées des stratifications plus anciennes, et à des instruments paléolithiques. Ainsi en fut-il en Angleterre, en Belgique, en France, en Espagne, en Algérie, en Italie, dans l'Allemagne méridionale, en Hongrie, en Égypte, en Syrie, dans le désert syro-arabe, en Palestine, aux Indes, au Japon, au pays des Somalis, au cap de Bonne-Espérance, au Congo, au pays des Touaregs, dans l'Amérique du Nord, au Mexique.

Aucun vestige, au contraire, aux pays scandinaves, en Écosse, en Irlande, dans l'Angleterre septentrionale et l'Allemagne septentrionale, en Suisse, au Tyrol, sur les plateaux de l'Iran, au nord de l'Amérique septentrionale, ni en général dans les pays qui étaient inhabitables à l'époque des glaciers.

Le centre *d'où l'industrie paléolithique se répandit ensuite dans tout l'univers* aurait été dans les pays qui s'appellent aujourd'hui Syrie, Arabie, Égypte, peut-être plus à l'est, sur le continent qui alors unissait Socotora aux Indes.

Pour expliquer la présence simultanée de cette civilisation même en Amérique, il faudrait admettre l'existence de terres interocéaniques; cette existence n'est pas démontrée.

En fondant, cette masse immense de glace absorba une énorme quantité de chaleur et produisit dans les régions voisines un refroidissement intense....

Entre les vastes steppes et les pays chauds, il y avait de vastes forêts.

De tout cela il résulta des différences de climat beaucoup plus sensibles que celles d'aujourd'hui.

Ce fut dans ce milieu que l'homme développa son industrie archéolithique d'abord, puis néolithique[1].

Au fur et à mesure que fondaient les glaciers, les hommes voyaient s'étendre devant eux d'immenses territoires où ils pénétraient. Sous l'influence de la multiplication des *clans*, de la différence des intérêts, des conditions botaniques, zoologiques, climatériques, etc., etc., ils abandonnèrent leurs usages des temps des glaciers. Ainsi nous constatons, à la *période solutréenne*, des instruments en silex *vraiment fins*, d'autres *très grossiers* en os; quelques dents de loup ou de renard pour *colliers*... On connaissait le feu, on habitait dans des cavernes, par exemple à *Lâchis*, à *Gezer*[2]. — A la *période magdalénienne*[3]..., on faisait usage de vêtements, puisque nous avons de très nombreuses aiguilles en os ou en ivoire... On se parait, car on a trouvé quantité de perles ou de pendentifs pour colliers ou pendants d'oreilles... On se tatouait... Le caractère principal de la civilisation magdalénienne paraît dans son art : il consiste en sculptures et en images gravées dans les cavernes. La sphère de cette civilisation comprend, outre la *Syrie*, la *Palestine* et *tout l'Orient de la Méditerranée*, la Tunisie, l'Algérie, l'Italie, la Suisse, la France et l'Espagne, l'Angleterre méridionale, la Belgique, l'Allemagne, la Pologne (Pas de *vestiges*[4] en Égypte, mais il est possible que l'on en trouve, avec le temps, sous les alluvions du Nil).

L'homme *ensevelit* ses morts dans les *cavernes* naturelles ou artificielles; il bâtit des *cités lacustres*, et, quand il n'y a pas de lacs, par exemple à l'orient de la Palestine, il élève des « *cités* » *de huttes entourées d'une enceinte de blocs de*

1. En lisant les premiers chapitres de la *Genèse*, avant les découvertes de la Préhistoire, on ne pouvait guère soupçonner l'existence des faits que nous allons mentionner; il se trouve d'ailleurs que le cadre du Livre sacré est assez large pour que de longs siècles puissent y trouver place.

2. *Cf. infra*.

3. Morgan, 130-134.

4. *Cf. infra* : Art. III. En Egypte, p. 36, note 3.

pierre: il érige des monuments mégalithiques, *funéraires* pour la plupart et ce sont les *dolmens*, ou *commémoratifs* de quelque fait important et ce sont les *menhirs*, les *cairns*, les *cromlechs* : nous constatons cet usage depuis les pays scandinaves jusqu'à l'Algérie, et depuis le Portugal jusqu'aux Indes en passant par la Palestine et le pays de Moab. Ces faits caractérisent une véritable « révolution » qui est probablement l'effet ou la conséquence de l'émigration, très lente d'ailleurs, des Aryens que l'invasion des glaciers chasse de la Sibérie et dont une partie se dirige vers le plateau de Pamir, la Perse, les Indes, et les autres vers la Russie, au nord du lac aralo-caspien.

ARTICLE II

En Mésopotamie[1] depuis les temps shuméro-akkadiens jusqu'aux débuts de l'empire assyrien.

Aux temps néolithiques, la plaine basse mésopotamienne[2]

1. *Cf. Gen.* XI, 10 — XII, 9, et XIV.

2. Dès les temps les plus anciens, elle est divisée en deux régions : *Shumer* et *Akkad*, qui eurent chacune leur destinée, avant d'être réunies sous une seule hégémonie. Les villes principales de *Shumer* étaient — du nord au sud — : Nippur, Shuruppak, Umma, Uruk (Erek), Larsa, Ur, Eridu. La capitale était Lagash. Au nord de Nippur commençait le pays d'*Akkad*, capitale : Agade; villes principales — du sud au nord — : Babylone, Kish, Kutha, Sippar.

Les gens de Shumer représentent-ils une population *ethnologiquement* différente des Akkadiens? Cette question est toujours ouverte; elle ne pourra être résolue que lorsqu'on aura suffisamment élucidé les deux problèmes suivants :

1° Exista-t-il une langue shumérienne?

2° Si elle exista, s'ensuit-il que les gens qui la parlaient fussent ethnologiquement différents des Akkadiens ou Sémites?

A ces deux problèmes il faut ajouter cet autre qui n'est pas moins intéressant :

3° Si les Shumériens n'étaient pas Sémites, quelle est, des deux civilisations, shumérienne et sémite, celle qui a précédé l'autre?

On admet communément aujourd'hui qu'il exista une *langue* shumé-

est divisée en quantité d'îlots couverts de prairies et de jonchaies, et peuplée d'animaux sauvages tels que l'hippopotame, le sanglier, le lion. A l'est, le plateau de l'Iran, à peine sorti du glacier et de la neige, n'a d'autre population que l'ours et la chèvre sur les montagnes, et, sur les collines, l'âne et la gazelle.

Dans le golfe Persique[1], le Tigre et l'Euphrate se jettent à peu de distance l'un de l'autre[2].

Le pays est très fertile; les Orientaux y localiseront le *Paradis terrestre.*

Lorsque le climat général, très humide encore, est devenu plus chaud, l'homme abandonne les cavernes. La famille se développe. Autour des lieux de culte de divinités locales — telles Shuruppak, Ningirsu, Babbar, Nannar et d'autres, — s'élèvent des habitations grossières qui peu à peu deviendront les cités de Shuruppak, Lagash, Larsa, Ur.

Les Assyro-Babyloniens, s'en rapportant à leurs traditions, croiront que leurs ancêtres étaient « aborigènes »[3]; ils raconteront que dix rois préhistoriques, sortes de demi-dieux, au cours d'un règne global de quatre cent trente-deux

rienne. Beaucoup estiment que Shumériens et Sémites sont ethnologiquement différents, et que c'est la civilisation shumérienne qui a précédé celle des Sémites dans la plaine basse de la Chaldée.

Nous n'avons pas à entrer ici dans ce débat; disons seulement qu'il est sage, au point de vue scientifique, de faire des réserves expresses sur le dernier point.

La littérature du sujet est très abondante; nous ne citerons que quelques ouvrages, dans lesquels on trouvera d'ailleurs des indications complémentaires plus que suffisantes :

En français : J. de Morgan, 1res *civil.* (1909), ch. IX.

P. Dhorme, *Les origines babyloniennes* (dans *Confér. de Saint-Etienne*, 1909-1910).

En anglais : L. W. King, *A History of Sumer and Akkad* (1910).

En allemand : Meyer, *Sumerier und Semiten in Babylonien* (1906).

1. Il s'avançait alors à 100 kilomètres environ plus loin qu'aujourd'hui, dans l'intérieur des terres.

2. Ils ne confondront leur cours que plusieurs siècles plus tard.

3. Sur les bords du Nil, les Égyptiens, basés également sur leurs traditions, se croyaient « aborigènes », eux aussi.

mille ans[1], avaient aidé l'humanité à demi-barbare à triompher des difficultés qui l'environnaient; puis, que les hommes devenus méchants avaient été châtiés par un *déluge*, après lequel le dieu Bêl avait voulu que le héros du cataclysme, Uta-napishtim, et sa femme fussent honorés comme des dieux[2]. En réalité, aussi haut que nous puissions remonter dans le passé, Shumériens et Sémites vivent dans la Basse-Mésopotamie mêlés si intimement qu'il est difficile de discerner les éléments de civilisation qui les distinguent les uns des autres.

C'est vers 3500 av. J.-C. qu'en Mésopotamie commence l'Histoire proprement dite; et elle commence à *Lagash*, petite principauté (située à cette époque sur l'Euphrate non loin du golfe Persique) régulièrement constituée, religieuse, de mœurs paisibles, gouvernée par des princes indépendants[3] : Ur-Ninâ, Akurgal, Eannatum et les autres. Sous leur houlette, prospère dans la plaine fertile une population de pasteurs, d'agriculteurs et d'artisans[4] : charpentiers et menuisiers, fondeurs[5], orfèvres[6], statuaires, préparateurs de parfums[7], ouvriers qui construisent ou calfatent les bateaux[8], corroyeurs qui tirent parti des peaux d'animaux offerts en sacrifice. *Le salaire est proportionné au travail utile fourni*[9]; *les femmes reçoivent, en plus de leur part*

1. Voilà une longévité qui laisse loin derrière elle, celle des Patriarches de la Bible.
2. Gilgamesh, XI, 202-203.
3. ISA, 12-212,
4. *Gish-kin-ti* : hommes de métier (*kishkattu*, SAI 4033).
5. *Simug*.
6. *Kug-dim*.
7. *Rig*; assyr. : *rikku*; *cf. Neh.* III, 8.
8. *Ad-é*.
9. Les principaux fonctionnaires : intendant, maître du cellier, chef des tisseurs, de même les chefs de culture, vachers, gardiens d'ânesses, recevaient 120 *qa* de blé par mois (le *qa* égalait environ 0,81 centilitres); les autres officiers du palais recevaient un traitement variant entre 120, 80, 60 *qa*; les gardiens d'ânes ou de volailles recevaient 80 *qa*; les pêcheurs 60; les femmes du harem, 30 *qa* par mois.

personnelle, un supplément fixe par enfant, et les orphelins touchent une part égale à celle de leur mère décédée.

Le pays, aménagé presque entièrement pour la culture, est divisé en fermes appartenant les unes au roi, les autres à des particuliers; il semble même que les plus petites gens aient leur lopin de terre[1]. Pour obtenir du sol tout ce qu'il peut donner, non seulement on le défonce, on le laboure, on l'ensemence; mais on l'arrose aussi : *la grande irrigation est même devenue dès lors une véritable entreprise de travaux publics*[2].

Les Shumériens de Lagash élèvent des troupeaux d'ânes, de bœufs, de moutons, de chèvres : les ânes pour les transports[3] ou le labour[4], les bœufs pour la boucherie[5] et surtout pour l'agriculture : labours[6], foulage du grain[7], arrosage des champs[8]; les vaches pour leur lait[9] dont on sait extraire du beurre[10] et, peut-être du fromage[11].

On sait tisser la laine, travailler le lin et le chanvre dont on fait des étoffes et des vêtements. On utilise aussi, comme on le fera d'ailleurs aux époques les plus civilisées, la fourrure des animaux.

Avec la farine du froment, de l'orge et d'autres substances, les boulangers[12] préparent des espèces fort variées de pâtes et de pains: pains blancs[13] et pains noirs[14], pains ronds et

1. De *Urukag.* Cônes B et C, col. XI, 18, il semble résulter que la *mère du pauvre* avait son jardin (*sar*) bien à elle.
2. *Cf. Ur-Nina*, Cônes B, C, col. XII, 29-33; etc.; TSA; n° 23.
3. TSA, n°s 34, 35, 36.
4. D P, n°s 26, 28, 30.
5. *Cf.* RTC, n° 48.
6. RTC, 68, 73.
7. RTC, 66 et 74.
8. TSA, 31 F I, 1 et II, 6. Urukag. Cône B, IV, 12.
9. TSA, 30.
10. TSA, 61 F I, 3.
11. *Cf.* TSA, p. XL, note 4.
12. *Mu.*
13. *Gar-ud.*
14. *Gar-gig.*

pains étroits[1], pains à la graisse[2] et pains au lait[3]. Dans les basses-cours, il y a de la volaille : canards, oies, poulets, tourterelles[4]. Le boucher offre de la viande de bœuf[5], de mouton, d'agneau[6], de chèvre, de chevreau[7] ou de *dun*[8].

Les pêcheurs expédient en ville des poissons de toute sorte, poissons d'eau douce[9] et poissons de mer[10].

On mange aussi diverses sortes d'oignons ou de raves, de concombres et de légumes divers, des dattes, des raisins, des figues et des grenades[11]. On boit du vin, qui vient des montagnes de l'Est, et d'autres liqueurs fermentées, liqueur de palmier[12] et surtout liqueur de grains distillés mêlée à du vin de dattes.

Les transactions commerciales sont déjà intenses. Il est particulièrement attachant de lire les vieux contrats de cette époque. On y voit les gens acquérir des champs[13], des maisons[14], des métaux précieux[15], des esclaves[16], des animaux domestiques[17], payer en argent[18], ou en blé[19], et l'acheteur faire au vendeur, et aux témoins en échange de leur témoignage, des cadeaux en nature : vêtements, huile, vin, laine,

1. *Gar-sig* D P, 59.
2. TSA, 4 et D P, 59.
3. D P, 59; 65.
4. Gudea, statue E.
5. RTC, 48.
6. RTC, 46; 47.
7. *Id.* 47.
8. TSA, 11 (le *dun* n'a pas été identifié).
9. RTC, 37.
10. TSA, p. XLIX, note 8.
11. TSA, 42; 43. — Entre les dattes et les figues, on mentionne souvent (v. g. : RTC, 58, 59) un autre fruit. Est-ce la *pomme*? Rien ne permet encore de l'affirmer.
12. TSA, 3 F II.
13. RTC, 13, 14, 15; CT IV, 22506, etc.
14. RTC, 12, 18; D P, 31, 32.
15. RTC, 18.
16. RTC, 12, 16, 17.
17. RTC, 19, 50.
18. RTC, 18.
19. Pierre noire de *Hummatur* (*Déc. en Ch.* p. XLIX).

pains et poissons. La laine brute et les étoffes de laine[1] font l'objet d'échanges.

Le gouvernement et l'administration sont aux mains du roi et du patesi. L'organisation des entreprises d'intérêt public et des travaux agricoles est confiée à l'intendant du palais[2] qui est en même temps trésorier[3] du roi, économe de la maison du roi et notaire pour tous. A côté de cet intendant général, il y a l'agent d'affaires[4], le juge, le surveillant du grenier, le scribe[5] qui joue un rôle dans la comptabilité et est témoin dans les contrats[6], des chefs d'équipe, des surveillants, des gardiens.

Les femmes jouissent de la liberté et des honneurs[7]. La monogamie[8] est la pratique normale[9], mais le concubinage légal est probablement permis[10].

1. RTC, 13; AO, 2745.
2. *Nu-banda*.
3. Le Trésor s'alimente à des sources diverses : revenus des domaines du Palais et du Temple (cf. TSA 42; 43), dons gratuits faits aux enfants du roi (TSA, 2; 30; 32; 33), redevances de bétail (RTC, 34; 40 etc.; TSA, 30; 32, etc.) de poissons (TSA, 50), de parfums (RTC, 20); dons faits au Temple surtout dont la richesse dépendait de la piété des fidèles (cf. *Urukag*. Cône A, IV, 12, B IV, 2; V, 4; VIII, 28; IX, 2).
4. *Dam-qar*, RTC, 61, R, III, 4, TSA, 30 F, 2; 7, II, 2; etc. Le *dam-qar* est surtout l'agent d'affaires du *patesi* (cf. RTC. 26 R II, 1).
5. Dans les tablettes de Lagash (*Tello*), il ne paraît jamais comme comptable ou notaire.
6. RTC, 16; 17; D P, 31.
7. Nous avons d'*elles* des listes de paiement au personnel de la déesse Bau (TSA, 9; 19), à des ouvriers (TSA, 14-17), des comptes de pêche (TSA, 48; 49), de fourrage (*ibid.*, 34; 35; 36), des fournitures de bois et d'outils (*ibid.* 26; 27; 31), des entreprises de travaux publics (*ibid.* 24; 25; etc.). La femme peut être témoin dans les contrats (D P, 31); elle échange des cadeaux avec de grands personnages (TSA, 5). Les droits des veuves et des plus pauvres femmes sont sauvegardés (*Gud.* Cône B, XII, 23; V, 22; XI, 17).
8. Le mariage est fixé par un contrat passé entre l'homme et son *beau-père*; on admet le *divorce*, mais il doit être *prononcé par le juge* (*Urukag. i*, II, 15-21).
9. *Cf.* TSA, 5 : il n'est jamais question que d'une femme des individus qui sont mentionnés là.
10. A un certain moment, on pratiqua même la polyandrie (*Urukag.i*, III, 20 s.)

On adore les dieux, on vénère les héros. Des corps de prêtres pourvoient au service des temples, aux sacrifices, aux rites funéraires et magiques.

La religion est l'inspiratrice des beaux-arts dans la sculpture, la gravure, l'orfèvrerie, la bijouterie et la céramique[1].

Le dernier roi de Lagash, Uru-ka-gina, réforme les abus qui se sont introduits dans la classe sacerdotale et dans l'administration. La suprématie passe ensuite à la ville de *Kish*, puis à *Agadé*, dont *Sargon l'Ancien*, un Sémite, est un des princes les plus célèbres. *Il soumet les colonies établies sur l'Euphrate septentrional*, *en Syrie*, *en Palestine*. Cette conquête occasionne des migrations. *Une partie des Sémites s'avance jusqu'à la péninsule du Sinaï*, où elle se heurte aux Égyptiens qui l'occupent militairement.

Narâm-Sin (3750* 3250*)[2] n'est pas moins célèbre que son père Sargon. De son vivant, il s'appelle « le dieu d'Agadé », se fait réprésenter avec le casque *à cornes*, emblème de la divinité, et met devant son nom le *déterminatif divin*. Il fait plusieurs expéditions au pays de Magan[3],

1. E. Pottier écrit, au sujet du *vase d'argent* d'Entemena : « Sur cette magnifique œuvre d'art apparaissent trois éléments dont on suit la longue survivance à travers les âges et qui englobent des civilisations très diverses : l'art grec archaïque, avec son goût pour les animaux orientaux et ses frises circulaires; l'art héraldique qui, transmis aux populations d'Asie Mineure et recueilli par les Arabes, s'est répandu dans toute l'Europe et s'est conservé jusqu'à nos jours; enfin l'art d'Extrême-Orient, avec ses combinaisons spéciales de vases sans anses et de supports ajoutés, avec sa prédilection pour les images fantastiques. *La Chaldée nous apparaît... comme le réservoir d'où les formules d'art les plus connues se sont déversées sur le monde entier*. E. Pottier, *Les Shumériens de la Chaldée*, dans *Revue de l'art ancien et moderne*, XXVII (1910), 40-41.

2. *Synchronismes* : C'est à peu près l'époque où du nord et de l'ouest de l'Europe se déversent en toutes les directions des tribus parlant des idiomes *indo-européens* ; — où les Chinois entrent dans l'Histoire : ce peuple, relativement peu nombreux encore, avec des idées et des mœurs particulières, est établi par stations entre les peuples « aborigènes » d'idées et de mœurs différentes.

3. Est-ce la péninsule du Sinaï ? ou bien quelque canton de l'ouest de l'Euphrate, soit en pays chaldéens, soit à la lisière du désert, soit dans le désert même dans la direction de la péninsule du Sinaï, ou bien enfin sur

bat les Élamites et poursuit les Lullubi dans leurs montagnes du Zagros. Au nord, il monte jusqu'au pays des *Guti*, dans la région du lac de Van; c'est peut-être de là qu'il amène le magnifique bloc de grès jaune fin dont il fait une stèle triomphale[1]. Au sud, il réprime les villes d'Erek et de Naksu. Il est le premier des souverains de Shumer et d'Akkad qui prenne le titre de « roi des quatre régions[2] », devenu classique.

Narâm-Sin n'est pas seulement un grand conquérant, il est aussi un des plus grands constructeurs de son époque. Il couvre le pays de temples et de palais, embellit ses conquêtes elles-mêmes et, si nous en jugeons par les œuvres exécutées de son temps, il faut dire qu'il sait communiquer aux artistes l'ampleur de son esprit et la simplicité de son génie[3]. C'est surtout à cette époque, sans doute, que l'usage de la *céramique peinte* se répand dans toute l'Asie antérieure du Sud, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'aux montagnes de l'Ouest iranien[4].

le golfe Persique? La question n'est pas résolue. Voir un résumé de la controverse dans G. Maspero, *Histoire* I, 564, note 3.

S. Langdon s'est occupé récemment de cette question dans son article sur *The early chronology of Sumer and Egypt* (133-153), in *The Journal of egyptian Archæology* VII (1921), 142-149. Voici ses idées, en quelques mots. Magan désigne sûrement l'Égypte et Melu*kh*h*k*ha l'Éthiopie, dans les annales d'Ashshurbanipal, VIIe siècle. Cf. Streck, *Ashshurbanipal*, t. III, p. 794. A l'époque shumérienne, le nom de ce pays de Magan est uni à Dilmun et à Melu*k*h*k*ha. Or Dilmun était situé quelque part, sur la côte de la mer Rouge; et Melu*k*h*k*ha désignait l'Éthiopie, à l'époque d'El-Amarna. Mais il ne paraît pas qu'à l'origine ces mots aient désigné aucune région de l'Afrique; dès la période préhistorique, Magan, Melu*k*h*k*ha, Dilmun, étaient — ainsi que Shumer — considérés comme les centres de la plus antique civilisation shumérienne, et situés au nord du golfe Persique, dans la région des îles Bahrein.

1. Elle mesure 2 mètres de haut sur 1 m. 05 de large; son épaisseur varie entre 0 m. 18 et 0 m. 35.

2. C'est-à-dire : roi des quatre sections du cercle terrestre.

3. J. de Morgan, *Délégat. en Perse*, I, 144-158. V. Scheil, *ibid.*, II, 53-55. L'étude des monuments montre qu'il existe alors, au centre de la Chaldée, une « école » produisant des artistes de talent supérieur. *Délég. ibid.*, I, 155 et 158.

4. RA, VII (1909) 9.

Vers 2500, *Lagash* reprend de l'importance. Le patesi *Gudea* rebâtit les temples des villes qui dépendent de lui; pour cela, il envoie chercher aux pays les plus lointains, dans l'Amanus, au *Liban* et ailleurs, le bois, les métaux, de la diorite, du granit.

Vers la fin du troisième millénaire[1] avant Jésus-Christ, la ville et le pays d'*Ashshur* ont une civilisation shumérienne : sur la première couche de ruines étudiées, de petits monuments ont été trouvés absolument comparables à ceux de Lagash, Umma, Adab (on connaît de cette époque un temple sur lequel s'élèvera, plus tard, celui d'Ishtar). Au-dessus de cette première couche, une stratification de débris en désordre accuse un grand bouleversement politique et social; c'est là qu'il convient de situer, sans doute, l'invasion sémitique qui donne à l'Assyrie son premier essor.

Quoi qu'il en soit, dans le pays qui s'appellera plus tard la Cappadoce, vit, durant la seconde moitié du troisième millénaire, une société ayant tous les caractères et les coutumes du monde *sémitique* contemporain, mais présentant cependant quelques particularités : les noms propres de personne révèlent, à des degrés divers, une triple influence : l'influence babylonienne, l'influence amorrite et surtout l'influence assyrienne[2]; la langue, toute parsemée qu'elle soit de mots du terroir, est babylonienne (mais ce babylonien est *dialectal*). Dans le petit monde dont nous parlons, et qui doit réprésenter *une sorte de colonie assyrienne*, on a coutume de désigner l'année par le nom d'un personnage important appelé *lîmu*; or c'est en Assyrie qu'on retrouvera cet usage, régularisé d'ailleurs. La nature des sceaux employés, la mention d'une ville hittite, Burush, et d'un juge

1. Ce sont les fouilles menées jusqu'au roc (à Shergat ou Ashshur) qui ont fourni les indications que nous résumons ici.

2. Les noms propres des personnes composés avec le nom du dieu *Ashur* (écrit souvent *Ashir*) sont très nombreux. Relevons-en ici quelques-uns empruntés aux tablettes « cappadociennes » : *El-bani, El-Belah, Ikib-El, Amur-ilu, Ilu-bani, Ashir-emuqi, Ashir-malik, Ashur-re'u.*

de même origine semblent bien manifester l'influence des Hittites sur le pays.

Dans cette société sémitique, on accorde à la femme une place importante, on le constate en particulier dans la procédure et dans les transactions commerciales.

Nous avons un assez bon nombre de tablettes, trouvées en Cappadoce, qui furent écrites en ce pays par les gens dont nous parlons; leur objet presque exclusif est le commerce et les affaires privées. On se conforme à des usages, à des règlements commerciaux qui ont pour eux la tradition, et, du silence observé sur certains points essentiels du commerce on peut conclure à l'existence d'un droit, *coutumier* sinon *codifié*, déjà ancien, réglant ces questions de telle sorte qu'il n'est point nécessaire d'y revenir.

Des transactions il résulte que l'or est assez rare; l'argent est plus abondant qu'en Mésopotamie. L'intérêt varie généralement entre 25 et 30 pour cent. Les objets échangés sont, avant tout: le plomb, les lainages, les ânes, certaines pierres, et l'huile à titre accessoire. Cette abondance de métaux est due à l'exploitation partielle des mines dont la péninsule est si riche. Les multiples sortes de vêtements rapportées dans nos tablettes indiquent un état industriel avancé.

En somme, ces Sémites cappadociens de 2.500 av. J.-C. n'étaient pas inférieurs à leurs contemporains shumériens d'Ur: même civilisation, attestant d'un côté comme de l'autre un long passé — on va le voir[1].

Au XXIIIe ou XXIVe siècle, c'est *Ur* qui exerce la suzeraineté dans la Basse-Mésopotamie. *Ur* intéresse particulièrement le Bibliste puisque, d'après la *Genèse*, c'est là que naîtra et sera élevé le Patriarche Abraham[2] dont les pères adoraient « d'autres dieux »[3] que Yahweh.

1. Sur les Tablettes cappadociennes et leurs données, voir Clay, *The Amorrites* p. 131-137 et M. Contenau, *Trente Tablettes cappadociennes.*
2. Cf. *Gen.*, XII, 31; XV, 7.
3. *Jos.*, XXIV, 2.

Bien qu'elle soit située presque aux confins du désert, sur la rive droite de l'Euphrate, *Ur* réussit, grâce à l'habileté de ses princes Ur-Engur, Dungi, Bur-Sin, Gimil-Sin, à imposer son autorité à *Erek*, à *Lagash*, à *Eridu*, à Larsa, à Shuruppak, *Nippur*, Kish, Borsippa, en un mot à toute la plaine de la Basse-Mésopotamie, bientôt même au pays d'Élam. Toutefois comme la *primauté religieuse* appartient depuis longtemps à Nippur, les rois d'Ur reconnaissent à la ville sainte cette prérogative et se disent les élus du grand dieu shumérien En-lil, patron de Nippur.

Dans le passé, chaque ville constituait une *familia* solidement organisée autour du *patesi*, père, prince et prêtre tout à la fois. Les Rois d'Ur gouvernent les villes sans supprimer entièrement leur autonomie. A la tête de chaque grand centre, un fonctionnaire, nommé par devant témoins, représente le pouvoir central, administre ses sujets et paie en nature, en leur nom, une contribution régulière[1] qui est fidèlement enregistrée sur des tablettes.

Des légats parcourent constamment le pays, transmettant les ordres du souverain, conduisant les esclaves condamnés aux travaux forcés, accueillant les plaintes et les requêtes, faisant comparaître devant eux, quand cela leur semble nécessaire, les préfets ou patesi.

Dans les bourgs, les *maires*[2] représentent le pouvoir central; un *procureur*[3] est chargé d'instruire les procès et aussi de contrôler et d'autoriser les dépenses du culte et du personnel, c'est le fonctionnaire *local* le plus élevé; le *commissaire*[4] est responsable des dépenses et des apports; une

1. Ces fonctionnaires, qui portaient le *titre* de *patesi*, devaient verser leur contribution pendant un mois, à tour de rôle, semble-t-il. On pourra se souvenir de ce fait quand on lira (*I Reg. IV, 7-19*) que Salomon avait, sur tout Israël, des intendants qui pourvoyaient chacun pendant un mois de l'année à l'entretien du roi et de sa maison.

2. *Hazanu*.

3. *Mashkim*.

4. *Gir*.

sorte de *fourrier*[1] est aux ordres d'un *chef de corvée* . D'autres fonctionnaires civils sont préposés aux greniers, aux cultures, à l'élevage et à la reproduction des animaux. Il y a des échansons, le porte-épée, le connétable qui a charge des équipages, les courriers ordinaires et des messagers extraordinaires. Le va-et-vient de ces courriers, des barques, des caravanes, amène de nombreux étrangers attirés par la fertilité et la richesse du pays, des *Martu*[3] par exemple, des gens de Kimash[4] et d'autres.

Le peuple est tenu de verser des contributions ou apports réguliers destinés en premier lieu aux besoins du culte[5] et aussi, semble-t-il, au roi. Le nom du donateur est soigneusement noté sur la tablette; son apport est, à l'entrepôt, un crédit ouvert à son actif. Le roi qui peut puiser plus ou moins au trésor du dieu, dont il est le premier prêtre, a d'autres revenus : le butin de guerre, des apports de patesi, et d'autres encore[6]. Et à ce trésor les particuliers peuvent faire des emprunts[7].

L'impôt le plus courant est la saisie du bétail : il a pour but de fournir à la dépense d'une sorte de caravansérail[8] chargé d'héberger et de nourrir quantité de gens : d'abord le roi quand il est en voyage[9], puis ses capitaines, retour d'expédition[10], les courriers[11], les gens de la provende[12].

Il y a sur le territoire soumis à l'autorité des Rois d'Ur, des plaines particulièrement fertiles arrosées par de beaux

1. *Pa.*
2. *Nu-banda.*
3. G. Contenau, *Hist. éc. Umma*, n° 56, l. 5.
4. *Id. Ibid.*, n° 27.
5. Il y a aussi des apports destinés aux chantres-psalmistes (*Cf.* L. Legrain, *Temps Ur* n°s 266; 306; 317).
6. Legrain, n°s 144; 180; etc.
7. *Ibid.*, 37-38.
8. *E-mu*, littér. : *cuisine.*
9. Legrain, n° 341.
10. *Ibid.*, 334.
11. *Ibid.*, 340.
12. *Ibd.*, 343.

canaux soigneusement entretenus[1], telle la plaine *Gu-edin*[2] qui sépare le pays de Umma et de Lagash, et qui a donné lieu à bien des contestations entre ces deux villes. Le peuple s'y livre à l'agriculture, à l'élevage et aussi au commerce et à l'industrie.

De nombreuses tablettes font passer sous nos yeux les travailleurs qui défrichent ou labourent la terre et font les semailles, d'autres qui creusent des canaux ou bâtissent les murs des palais et des temples — de nombreux temples ; — d'autres qui font les travaux divers de batellerie[3].

L'élevage constitue une source de revenus particulièrement appréciés et que les Patriarches hébreux conserveront longtemps. Dans un grand parc, situé dans le voisinage de Nippur[4] et destiné à fournir le sanctuaire du dieu Enlil, paissent de nombreux bestiaux : moutons, chèvres, bœufs, ânes, mulets, chevaux, antilopes, mouflons, bouquetins, gazelles, buffles, porcs, oies[5], canards.

Des joailliers vendent des bijoux en métal, quelquefois *dorés* simplement, quelquefois incrustés[6].

Le *salaire* normal est celui d'un ouvrier travaillant trente jours par mois ; il est perçu généralement en nature[7] et

1. Contenau, *Hist. éc. Umma*, n°s 36 ; 54 ; 80.
2. *Edinu*, c.-à-d. : *plaine fertile*. Cf. l'hébr. : *édén*.
3. Ouvriers (Contenau, *Vie éc.* n°s 38 ; 49 ; 84), artisans (*ibid.* n° 24), des forgerons travaillent le cuivre — rare d'ailleurs, aussi est-il pesé avec soin (Contenau, *Industrie du cuivre* in RA XII (1915), n°s 1-17). Des vanniers font, avec les joncs ou les roseaux des marais, des nattes, des treillages, des sortes de filets, de boîtes, de couffes (Cont. *Vie écon.* n°s 37 ; 83 ; *id.*, *Umma sous la dynastie d'Ur*, n°s 50-77) ; laboureurs (Cont. *Vie écon.* n°. 29 ; 90), chefs de défrichement (*id.*, *Vie écon.* n° 46 ; *Umma*, n°s 3 ; 17), etc. Ch.-F. Jean, SAk, *passim*.
4. Les nombreuses tablettes publiées, et d'autres encore inédites, paraissent démontrer qu'il se trouvait à l'endroit appelé *Basha* (Puzur) *esh-Dagan* — aujourd'hui Drehem — Cf. Legrain, n°s 333 ; 337 ; 385 ; 387, et *id.* : *Le temps des rois d'Ur*. p. 10-13.
5. Il est question de la « maison aux oies », *é-uz-ga*.
6. Le chaton est appelé *negibum*. Ce mot permet de mieux entendre le נקב d'Ézéchiel (XXVIII, 13.) Cf. V. Scheil RA XVII (1920), 210.
7. Cf. Contenau, *Umma* n°s 78-88.

peut s'élever jusqu'à quatre-vingt-dix *qa* d'orge[1], sans compter les suppléments en laine, dattes, huile, boisson, etc. Le salaire annuel peut consister en argent, orge, laine ou bestiaux ; c'est le salaire du cultivateur, du chef de labour, du berger, etc. Le maître peut trafiquer de ce salaire, mais il n'oublie pas que ses bergers ou ses fermiers pourront le réaliser au cours ou à la fin de leur service[2].

La comptabilité est parfaitement tenue sur les registres des temples, des palais, des entreprises commerciales ou agricoles. Une des conditions de toute bonne comptabilité est la justification des dépenses faites. Or *nous avons cela sur quantité de tablettes*, véritables *reçus* authentiques, appelés *dub*. Cette comptabilité a un formulaire déjà stéréotypé : relevé de fin de mois, inventaire de fin d'année, compte des opérations[3] par recettes et dépenses et balance ; le capital[4] comprend le report de l'exercice précédent[5], les restes du revenu[6], les dépôts[7], les apports nouveaux. La balance s'établit par entrées et sorties[8], excédent de dépenses[9] et reste[10].

Les rois d'Ur respectent les croyances religieuses des populations qu'ils ont soumises; chaque ville conserve le temple de *son* dieu, avec ses biens, ses terres, ses troupeaux, que gère le prêtre aidé d'officiers subalternes.

Nippur demeure toujours, nous l'avons dit, la véritable *capitale religieuse*. Il y a une ville extérieure et une ville intérieure. La première, ou *district suburbain*, s'étend considérablement au delà de la seconde et se compose des vil-

1. 90 *qa* équivalaient à peu près à 1 hectolitre.
2. On pensera à l'histoire de Laban racontée dans la *Genèse*.
3. *Nig-shid-ag*.
4. *Sag-nid-ra*.
5. *Si-ni-ib-nig-shid-ag*.
6. *Lal-li-su-ga*.
7. *Sha(g)na-da-tum-ma*.
8. *Zi(g)-ga*.
9. *Diri(g)*.
10. *Lal-li*.

las des commerçants et des riches, mais aussi des habitations d'artisans et d'agriculteurs. Les maisons des pauvres sont construites, le plus souvent, avec des roseaux du fleuve ; celles des riches sont en *tofa*, mélange d'argile et de paille hachée, en briques. Les édifices de la ville intérieure sont groupés, et plus grands[1] que ceux de la ville extérieure. Les plus importants sont bâtis[2] en briques cuites. Cette ville intérieure est divisée en deux parties par le *Shatt-en-Nil* ; à l'époque où elle est le plus étendue[3] — apparemment au temps d'Ur-Engur, — la partie orientale est occupée, *presque tout entière*, par le temple d'Enlil et ses dépendances[4]. Ce temple est si imposant qu'à Lagash — et, plus tard, à Babylone — l'on en reproduit le plan : au fond de plusieurs cours et terrasses se dresse la *tour à étages*[5], « montagne du pays », *lien qui unit le ciel à la terre*[6] et qui se termine par la chapelle du dieu. Tout autour sont les chapelles de la déesse sa femme, des dieux subalternes qui forment sa cour, et des dieux étrangers reçus comme hôtes. C'est une cour céleste faite à l'image de la cour du roi ; elle a son trésor, ses greniers, les appartements des scribes, qui appartiennent au « clergé », des salles pour les archives, et aussi des écuries et des basses-cours. Tout cela, et encore les puits ou citernes, le mobilier (statues, emblèmes, barques, chars de procession, harpes, brûle-parfums, lances votives), tout cela, se rapportant au culte du dieu, a un caractère sacré.

Le soir et à l'aurore, peut-être chaque jour, ou du moins

1. C'est pour cela qu'elle a été mieux préservée.
2. Leurs murs extérieurs du moins.
3. Nous avons de la ville un plan sur tablette qui date du 2e millénaire av. J.-C. (*Cf. Excavations at Nippur*, in-fol. Philadelphia, 1905, p. 8-15. Le plan, Pl. I).
4. On peut dire de Sippar à peu près la même chose que nous venons d'écrire au sujet de Nippur, *mutatis mutandis*. Voir V. Scheil. *Une saison de fouilles à Sippar*, in-fol. Paris, 1902, p. 23.
5. *Ziggurat*.
6. Dur-an-ki.

aux fêtes mensuelles de la nouvelle lune, de la pleine lune, au jour où la lune disparaît, le jour de la fête qui donne son nom au mois, à la fête du renouvellement de chaque saison et à celle du nouvel an, tandis que le psalmiste[1] chante de monotones litanies, le prêtre offre et égorge le bétail en l'honneur du dieu.

Quelquefois se déroulent des processions dont chaque étape est marquée par un sacrifice plus ou moins important[2].

Ce ne sont pas seulement Enlil et les dieux de sa cour qu'honorent les rois : ils offrent aussi leurs hommages à des divinités étrangères qui envahissent le Panthéon, surtout au temps du dernier roi, Ibi-Sin. En l'honneur des uns, on offre le sacrifice de divination[3] et celui de semence répandue[4], à d'autres on fait des libations[5].

Notons ce mélange des dieux comme nous avons noté le mélange des races : ce sont deux principes de faiblesse dans le pays[6]; les Élamites peuvent venir imposer leur volonté.

L'histoire d'Ur s'arrête brusquement après Ibi-Sin qui paraît n'avoir régné que deux ans et être mort captif en Élam.

En Élam, deux races étaient aux prises, dès le quatrième millénaire : des Sémites, parents de ceux qui habitaient aux bords de l'Euphrate, et des Anzanites venus du Nord qui furent les maîtres de Suse[7].

Les Élamites étaient très religieux ; on dirait que pour eux, comme pour les Babyloniens, les événements d'ordre

1. *Gala* (Legrain, n° 25).
2. Legrain, n° 273.
3. *Na-bi-ri-um* ou *na-ab-ri-um* (Legrain, n° 272 et 282).
4. Désignation provisoire du *nig-ki-ha-a* (*ibid.* n° 272 et 274).
5. Legrain, n° 272; 273; 284.
6. Deux siècles plus tard, Hammurabi saura, lui, imposer et cimenter *l'unité politique* et *l'unité religieuse*.
7. On connaît une soixantaine de leurs souverains, tels Kuk Kirpiash, Hutran Tepti, Shutruk Nahhunte, etc.

profane ne fussent que prétexte à hymnes et à actions de grâces.

Dès la plus haute antiquité, les Susiens connaissaient le cuivre, l'art du potier et celui du tisserand, la peinture céramique, la gravure sur pierre, la parure, l'usage des fards. Mais tout cela est encore bien primitif; une évolution se produira par l'effet des influences venues du dehors[1].

A la suite des guerres qu'avaient faites contre les Élamites les princes de Kish et d'Akkad, des relations commerciales[2] s'étaient établies peu à peu entre l'Élam et la Babylonie[3]; mais un jour les armées élamites descendirent vers le Sud, renversèrent la dynastie d'Ur et emmenèrent en captivité son dernier roi, Ibi-Sin[4].

Lorsque la suprématie échappe à Ur, nous voyons apparaître, presque en même temps[5], deux dynasties, l'une à Isin[6] et l'autre à Larsa. La masse de la population garde,

1. J. de Morgan, RA VII (1909), p. 6 et 10. — Au plus profond du monticule de Suse, M. de Morgan a découvert une céramique si fine et si artistement ornée qu'on pourrait la croire sortie des tombes de *Crète* ou de *Mycènes* (E. Pottier). *Les Shumériens de la Chaldée*, in *Revue d'art anc. et mod.* XXVI (1909), 412.

2. Cf. King, *History* I, 289; et surtout V. Scheil, *Délég. en Perse*, II, *Introd.* Un bas-relief en bronze et la « Table aux serpents », en bronze aussi, dénotent de la part des Élamites des connaissances *métallurgiques* extrêmement avancées, supérieures de beaucoup à celles de leurs voisins de Chaldée (*Délég. ibid.* 164 et Pl. XII et XIII; *ibid.* t. III (1901). *Introd.*, et, plus récemment, RA, XIV (1917), 29 (29-59), puis 139-142. La copie, faite en Babylonie à l'usage des Élamites, du livre *Enuma Anu* (*ilu*) *Ellil*, confirme une fois de plus l'intimité constante, universelle, de la Babylonie avec l'Élam susien, et, en particulier, il se confirme que le génie sémitique a pu et dû, avec des mots, des formes de langage, des genres littéraires, pénétrer la langue anzanite.

3. Cf. Ch.-Jean, *L'Élam sous la dynastie d'Ur*, in RA XVIII (1922), 1-44.

4. Un écho de ces événements a été conservé sur une tablette assyrienne de présages (Rm 2, 174, de la Biblioth. d'Ashurbanipal), où divers *omina* sont en relation avec la chute d'Ibi-Sin, roi d'Ur, qui doit être emmené en captivité à Anshan (A. Boissier, *Choix de textes relatifs à la divination*, II, p. 64.

5. Cf. Thureau-Dangin, RA, XV (1918), 46.

6. Deux de ses rois portent le nom du dieu cananéen *Dagan*; ce sont Idin-Dagan et Ishme-Dagan.

sous de nouveaux maîtres, ses anciennes habitudes; les documents commerciaux et administratifs nous permettent en effet de constater que la vie est à peu près identique à ce qu'elle était du temps des rois d'Ur. La dynastie d'Isin est, du moins au début, plus puissante que celle de Larsa : son action se fait sentir à Nippur, Ur, Erek, Eridu[1], Sippar[2]; mais, un siècle environ[3] après son avènement, elle voit la prépondérance passer à sa rivale dont le roi, *Gungunum*, s'appelle protocolairement non seulement roi de Larsa et d'Ur, mais aussi « roi de Shumer et d'Akkad[4] ». Eannatum, frère du roi d'Isin — dont la dynastie d'ailleurs continue de régner — reconnaît cette prétention du roi de Larsa, car devenu prêtre de Nannar à Ur, il érige un temple à la déesse pour la conservation de sa propre vie et pour celle de Gungunum[5].

Cependant les gens d'Amurru[6] étaient de plus en plus nombreux en pays shuméro-akkadien; un Amorrite[7] put faire de Babylone un centre d'activité politique et y fonder une dynastie sans rencontrer d'autre opposition, d'après les documents connus jusqu'à ce jour, que celle d'un prince d'Ashshur, *Ilu-shûma*[8]. Il entoura la ville de fortifications,

1. Voir, par ex., sous Ur-Inurta (Ur-Ninib), *Brique* in IV R, 35, n° 5; sous Bûr-Sin, *Brique* in BA, II, 590; etc.

2. Cf. V. Scheil, RT XVI, 187 suiv.

3. Cf. Th.-Dangin, l. c., 47-50. King, *History*; *Appendices* : A comparative List of Dynasties.....

4. Cf. *Clou d'argile* in CT XXI, Pl. 22 et 23. Les rois d'Isin avaient toujours porté ce titre.

5. *Cône* CT XXI, Pl. 22.

6. « Gens de l'Ouest ». Les Babyloniens entendaient désigner par ce mot tous les étrangers qui étaient venus s'établir dans le pays, qu'ils fussent « Arabes », « Araméens », ou « Cananéens » (Cf. la tablette citée par Ranke et les remarques de cet auteur, dans *Early Babylonian personal Names*, p. 23, et 24-28).

7. Dès 1888, Pognon notait que cette dynastie était d'origine ouest-sémitique, « arabe ou araméenne » disait-il (*Journal Asiat.*, 8e série, XI (1888) 543-547).

8. King, *Chronicles earl. Bab. Kings*, II, 14. — La *liste de dates* de Shumu-abum ne mentionne pas ce fait.

mit également en état de défense Kibalbar et Dilbat, et s'empara de Kasallu[1].

Kudur-Mabuk, fils du roi élamite Simti-Shilkhak régnait sur le pays de Iamuthbal[2]. Témoin des dissensions qui affaiblissaient les deux rivales shuméro-akkadiennes, il s'empara de Larsa, à la tête de laquelle il mit son fils aîné Arad-Sin, et étendit sa suzeraineté sur Eridu, Lagash, Girsu.

Pendant ce temps, le roi de Babylone Sin-muballit, vassal de l'Élam, se tenait à l'écart, fortifiant ses villes et creusant des canaux. Toutefois, la quatorzième année de son règne, c'est-à-dire vers 2046, il y eut un grand massacre à Ur[3], ce qui veut dire sans doute que Sin-muballit s'empara de cette ville. Ceux des habitants — la famille d'Abraham[4] entre autres — qui réussirent à s'enfuir, emportant leurs dieux, remontèrent l'Euphrate; un certain nombre se fixa à Kharran[5]. Ils n'y étaient pas absolument dépaysés.

1. *Liste de dates.*
2. Ou Emuthbal, Élam occidental.
3. *Liste de dates* de Sin-muballit (on peut la consulter dans King, *Letters and Inscriptions of Hammurabi*, III, 227; ou ailleurs, v. g. : Schorr, *Urk. altb. ziv. proz. R.*, p. 588.
4. Cette famille forme comme un lien entre la Chaldée, Aram et Canaan, puisque *les noms de ses membres sont tous babyloniens ou ouest-sémitiques*; par ex. : 'Ebér=*E-bi-rum*, n. propr. babylon. du temps de Hammurabi, Phélégh (*Gen.* XI. 17 *ss.*)=*Palga*, n. propr. d'Akkad, du temps de Manishtusu, roi de Kish; Re'u (*ibid.* v. 19)=rê-u (*pasteur*), élément constitutif de noms propres du temps de la Ire dynastie, par ex. : Shamash-rê-u, Sin-rê-u, 'Abram (*Abrâm*, 1er nom du patriarche,=*Abi-ramu* (*mon père aime*), au temps de la Ire dyn.; Sârâh (*Gen.* XVII, 15)=*Sharat* équivaut à *Sharratu* (transcription sémitique de *Nin-gal*=grande souveraine) nom de la déesse parèdre de Sin, à Ur et à Kharran; Sâray (*Gen.* XVI, 1)=*Sa-ra-ai*, nom propre babylonien, mais de prononciation plutôt araméenne; Milkàh (*ibid.* XI, 29)=*Mal-ka-tu*, nom propre babylonien du temps de Sargon et de Manishtusu; Nâkhor (*ibid.* v. 22)=Nakhar, araméen; Eliy-ézér (*ibid.* v. 2) = *Ili-âziri* et *Ili-kha-zi-ri*, noms babyloniens. Le père d'Eliy-ézér, Méshéq (*Cf. LXX* : *Gen.* XV, 2)=*Mash-qum*, babylon.; Loth (*Gen.* XIV, 12)=*La-tu*, babylon. (*Cf.* RB 1908, 213 suiv.); Ismael (Iyshmâ'el) *Gen.* XVI, 16, fils d'Abraham, est connu, au temps de Manishtusu, roi de Kish, sous la forme *Ishmâ-ilu* (V. Scheil, *Text. élam. sémit.* I, 46). Le nom de *Jacob* figure dans un contrat du temps de Sin-muballit, prédécesseur de Hammurabi (C T II n° 31, 1. 2).
5. Cette ville a les mêmes divinités que Ur (*Sin* et *Nin-Gal*), et il ne paraît

car, depuis bien des années, l'influence de la civilisation babylonienne s'exerçait, en cette ville — point de rencontre des caravanes[1] de Babylonie, d'Élam et d'Amurru, — à Karkemish[2] et jusqu'aux frontières syriennes.

A la mort d'Arad-Sin, roi de Larsa, le pouvoir passa aux mains de son frère Rîm-Sin : Ur, Erek, Girsu, Lagash, dont Arad-Sin était suzerain plus ou moins effectif, demeuraient donc dans la mouvance de l'Élam. Sin-muballit pensa être assez fort pour abattre son rival. Il se trompait[3]. Rîm-Sin put s'emparer de Kisurra, rebâtir le mur de Zabilum, étendre son autorité sur Kesh[4], et enfin conquérir Nippur. A partir de ce moment, il se considéra comme le souverain de Shumer et d'Akkad.

De nombreux documents commerciaux nous montrent que le pays jouissait d'une très grande prospérité.

Hammurabi, roi de Babylone et vassal de l'Élam, subissait avec plus d'impatience encore que Sin-muballit le joug de son suzerain ; il conquit son indépendance en battant les troupes élamites de Iamuthbal et celles de Larsa. *Il se trouva ainsi à la tête* de pays comprenant des *éléments très divers*, les uns déjà vieillis : les Shuméro-Akkadiens, des Gutiens[5], des Élamites; les autres jeunes : Arabes, Araméens ou Cananéens; pour cimenter l'*unité politique* que

pas qu'elle les ait adorées avant cette époque. Ce sont sans doute les gens échappés au massacre d'Ur qui les y ont importées. Faisons remarquer, en outre, que c'est précisément vers cette époque, c'est-à-dire aux temps hammurabiens, que l'on constate l'invasion, vers Babylone, Sippar, Kish, d'adorateurs de Sin, fugitifs ou exilés d'Ur.

1. *Kharranu* signifie *chemin* et *caravane*.

2. C'est ce qu'ont démontré les fouilles faites à Karkemish par Hogarth pour le *British Museum*. Cf. Hogarth, *Carchemis* (1914), et *Hittite Problems and the excavations of Carchemis* in *Poceedings of the British Academy*, t. V.

3. Il s'attribue une victoire sur l'armée d'*Ur*, et une autre sur l'armée de Larsa, les 14e et 20e années de son règne (Cf. *Liste de dates*).

4. Cf. *Liste de dates*.

5. Cf. V. Scheil, in *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1911, p. 318.

ses armées avaient imposée, il améliora la législation en l'adaptant aux conditions nouvelles[1] et en la rendant plus douce et plus humaine[2]. Cette œuvre est contenue dans le code célèbre connu sous le nom de *Code de Hammurabi*.

Sous ce roi, et tout le temps que régna la Ire dynastie, l'activité commerciale se développa énormément; les villes ne furent plus seulement des dépôts ou des centres de distribution des produits naturels, elles se livrèrent au commerce les unes avec les autres. Les transactions commerciales avec l'étranger reçurent une nouvelle impulsion. Depuis longtemps les Babyloniens approvisionnaient les marchés de l'Élam; *les conquêtes de Hammurabi du côté de l'Occident* ouvrirent de nouveaux comptoirs aux négociants de la capitale, par exemple à Karkemish pour la céramique[3]. Les gros commerçants résidaient à Babylone et dans les autres villes principales du pays; c'étaient des « courtiers » qui faisaient le service de l'exportation et de l'importation, ils allaient en caravanes afin de pouvoir se défendre avec plus de chances contre les brigands; ils ne réussissaient pas toujours d'ailleurs à éviter les *razzia*; il faut dire aussi qu'ils devaient être tentés quelquefois d'inventer une attaque, un pillage purement imaginaires et très intéressés. Et l'on conçoit que tout cela ait donné lieu à maintes contestations. Le Code les vise en plusieurs de ses articles.

Nous savons que le commerçant engageait quelquefois ses « courtiers[4] » pour un seul voyage, mais, le plus souvent, c'était pour une période de temps assez longue. Il exigeait

1. D'autres rois avant lui s'étaient assigné une tâche analogue, par exemple Shumu-la-ilu, Urukagina. Cf. RA VII (1910), 67.

2. Par ex., par les dispositions relatives au *prêt*, il protège « l'indigent qui, à l'échéance, ne peut payer l'intérêt usuraire qu'on lui fait promettre et court le risque de la servitude pour dettes. Plus généralement, il protège l'emprunteur contre la fraude et facilite sa libération ». E. Cuq, *Nouveaux fragments du Code de Hammurabi*, p. 61.

3. CT. II, Pl. 1, Obv. 8; Pl. 6, II (vase Karkemishien mentionné dans une série d'*ex-voto* offerts à Shamash).

4. SHAGAN-LAL.

toujours une tablette dûment rédigée, ou *reçu* de l'argent ou des biens en nature qu'il avançait à son commis. Quand celui-ci, retour de voyage, faisait son rapport, seuls étaient reconnus, en principe, les comptes spécifiés sur les reçus[1].

Les commerçants s'associaient[2] pour faciliter[3] ou pour intensifier leurs affaires soit à l'intérieur[4] du pays, soit à l'extérieur; ils recouraient, suivant l'opportunité, au prêt à intérêt sanctionné par la loi[5].

Le Code traite avec beaucoup de détails les questions du mariage, du divorce, de l'adoption et de l'entretien des enfants.

Le fait le plus frappant peut-être dans l'état social de Babylone est la condition légale faite à la femme. Tout mariage, pour lier légalement, devait être accompagné d'un contrat rédigé suivant les formes, avec attestation de témoins. Cet acte juridique accompli, le mariage était absolument inviolable.

La chasteté de l'épouse était protégée par des pénalités très sévères. En cas d'adultère prouvé, les coupables étaient noyés; cependant le mari pouvait, s'il le voulait, sauver sa femme par un appel au roi.

Si l'accusation était portée par le mari, la femme pou-

1. Cod., art. 103-107: — A défaut de preuve écrite, il comparaissait dans le temple « devant dieu et devant témoins ». Même procédure pour le négociant, s'il niait avoir reçu l'argent payé par le « courtier ». (Sur la nature des contrats passés entre les négociants et les « courtiers », voir E. Cuq, *Les nouveaux fragments du code de Hammurabi*, Paris, 1918, p. 94-97).

2. Cod. art. 100, dans les *Nouveaux fragments*.

3. BE, VI, I n° 97, trad. V. Scheil, dans E. Cuq, *l. c.*, p. 83 (avec la note explicative de V. Scheil, p. 84). Voir aussi CT II, 22; VS VIII, 71; etc.

4. *Sha kharranim u libbi alim* CT II n° 28, l. 11. Autres contrats relatifs à des *Sociétés commerciales*, Ranke : *Babylon. Legal and Business Documents from the time of the first Dynasty of Babyl.*, n°s 15; et 112; Meissner, *Beitr. alt. bab, Priv. R.*, n° 79; BE, Series, A, VI, I, n° 97; Cf. Thureau Dangin, *Lettres et contrats*, n° 154.

5. *Nouveaux frag. du Code de Ham.*, art. 90^b — 97. Cf. t. II, Littérature : *Code de Hammurabi*, art. 90-97 — Sur le mode de paiement (en *argent* ou en *blé*), voir E. Cuq, *Nouv. fragm.*, p. 63.

vait se justifier en affirmant son innocence par serment; si l'accusation venait d'un autre, l'inculpée était tenue de se soumettre à l'épreuve du fleuve : elle se plongeait dans l'Euphrate; si elle allait au fond, elle était coupable; si elle surnageait, elle était innocente[1].

Si le mari abandonnait sa femme volontairement et quittait la ville sans y être forcé, la femme pouvait contracter un autre mariage légal; à son retour, le premier mari ne pouvait pas réclamer. Mais si la désertion du mari était involontaire, par exemple s'il avait été pris dans une bataille et emmené en captivité, cette règle ne s'appliquait pas. La femme était autorisée à mener une vie en rapport avec la situation de son mari. La loi lui était, ici, extrêmement favorable : si les biens du mari captif suffisaient à l'entretien de sa conjointe, tout nouveau mariage était inexcusable; s'il avait lieu, l'union n'était pas légale, et la coupable était passible de la peine des adultères. Au contraire, la femme pouvait se remarier si le captif n'avait pas assez de biens pour la faire vivre. A son retour, le mari pouvait redemander son épouse légitime, mais les enfants issus de la seconde union, appartenaient à leur père naturel[2].

La loi du divorce sauvegardait les intérêts de la femme; pour qu'elle fût condamnée, il fallait prouver qu'elle n'était pas ménagère, qu'elle était une coureuse ruinant la maison, négligeant son mari[3]. Si cette preuve n'était pas faite, la prévenue était innocentée; elle prenait son trousseau et retournait chez son père[4]. Elle avait la garde de ses enfants, et c'était le mari qui était tenu de pourvoir aux frais de leur entretien et de leur éducation, car il devait lui rendre son trousseau et l'usufruit de ses propriétés[5].

1. Code, art. 131 s.; cf. art. 2.
2. Code, 133-136.
3. Code, art. 141 et 143.
4. *Ibid.*, 162.
5. Ibid., 137. Cf. art., 159-161, sur la rupture des fiançailles.

Dans des *contrats* de l'époque hammurabienne, nous voyons des femmes — et ce sont des « recluses[1] » de Shamash, du cloître[2] de Sippar — faire des échanges[3], des prêts[4], donner ou recevoir en location[5], prendre ou donner en fermage[6], faire des conventions successorales[7]. En d'autres contrats, elles figurent comme accusatrices[8], et aussi comme accusées[9]; dans un contrat, une femme siège parmi les juges, comme secrétaire[10].

La réforme de la législation eut pour conséquence la réforme de l'administration de la justice. Avant Hammurabi, c'étaient les prêtres, « juges de la porte du temple », qui rendaient les jugements; *ils furent remplacés par des juges civils*, fonctionnaires royaux ou magistrats locaux[11]. Le roi, *au lieu d'aller au temple*, dont il était le premier et principal prêtre, *pour rendre la justice, demeurait quelquefois dans son palais*; dans ce cas, il renvoyait les plaideurs accomplir devant son dieu les cérémonies accoutumées. Cette innovation, sous un roi actif comme Hammurabi, montra aux peuples que toute justice émanait, non plus du dieu de Sippar, du dieu de Nippur ou de celui de Larsa, mais de celui de Babylone et du roi son vicaire. *Le suprématie du tribunal de la capitale sur les tribunaux régionaux fut désormais incontestée.*

1. Sal-me.
2. *Gagûm.*
3. CT VIII n° 22[a].
4. CT VIII n° 35[b]: TD n[os] 82-83.
5. CT VI, n° 41[b]; F 11; CT VI n° 40.
6. CT VIII, 17[b]; VS, VII, 88; R 83.
7. CT VI, 30[a]; II, 35; VIII 49[a] et 49[b]; VIII, 25[a]; etc.
8. CT VIII, 28[a], 12[b], 24[b]; II, 22, etc.
9. CT VIII, 17[a] : c'est une femme qui en accuse une autre; VS, VIII, 102; CT VI, 32[a]; II; 45; etc.
10. CT VIII, 28[b]. Autre secrétaire, dans le contrat *Sippar 564* (Cité par V. Scheil, *Saison de fouilles*, p. 31).
11. En cela, Hammurabi généralisa une mesure que ses prédécesseurs avaient autorisée dans quelques *cas particuliers*.

Hammurabi institua une justice plus prompte[1] et animée d'un *esprit nouveau* : il s'appliqua à assurer l'*égalité* devant la loi et à faire prévaloir l'*équité* dans les jugements[2]. Il confia l'autorité judiciaire à cinq sortes de dépositaires : 1° le *gouverneur* de la ville[3], ordinairement assisté d'un conseil; 2° le *maire*[4], c'est-à-dire celui qui était chargé de l'ordre de la ville; 3° l'*assemblée* des notables, ou anciens, présidée[5] en général par le maire, sorte de *jury civil*[6] *s'inspirant plus volontiers de l'équité que du Droit*, et qui s'occupait *surtout* des affaires qui, exigeant une vérification ou une expertise, ne pouvaient être bien jugées que sur place par les gens du pays; 4° les *juges de district*[7], jouissant de pouvoirs judiciaires et exerçant, en outre, une action dans l'administration, action *individuelle* pour des actes de gestion ou de contrôle, action *collective* pour le contrôle des biens des villes et certains actes intéressant telle ou telle ville du district; 5° les *juges de Babylone*, investis d'un *pouvoir* supérieur de juridiction qui s'étendait sur tout le territoire[8]; leur décision liait les juges du district.

Les juges étaient assistés du *rabisu*[9], leur « auxiliaire », du *ridu daianu*, sorte d'officier de police, du *mâr-pisan-*

1. Il intervenait personnellement plus souvent que ses prédécesseurs.

2. Notons, au sujet des *actes de procédure*, que la *déposition des témoins* devant le juge n'a pas de valeur juridique ; *en général, elle doit être renouvelée en présence du dieu*. Or la comparution dans le temple entraîne des frais (Frais de procédure) : taxe perçue par les fonctionnaires du temple pour les actes accomplis en présence du dieu. — La mission des « juges du temple », était maintenant de présider aux actes de la procédure qui devaient être accomplis devant le dieu, quelquefois de faire l'inventaire des biens, par ex. pour les successions.

3. *Shakkanakku*

4. *Rabiânu*.

5. *Rabi zikatim*; c'est le terme qui désigne le *président* de l'assemblée des *notables*.

6. Ils participaient aussi à l'administration des biens de la ville. Ils étaient contrôlés par un représentant du roi.

7. Au nombre de 4, 5 et même 8.

8. Les plaideurs pouvaient s'adresser à eux, en cas de déni de justice ou pour demander l'interprétation de la loi du roi.

9. (Mashkim) « celui qui est accroupi ».

dubba[1], *greffier-archiviste* du tribunal ou au moins *employé du greffe* (et comme il aurait pu abuser de sa situation pour modifier les termes d'un jugement, ses fonctions étaient contrôlées par le roi[2]).

Sous Hammurabi, ou sous ses successeurs, furent fondées des Écoles de Droit dans lesquelles se formaient et se perfectionnaient les traditions de la jurisprudence.

Pour compléter son œuvre, Hammurabi s'efforça de faire l'*unité religieuse*. Chaque région avait ses dieux que l'on croyait ennemis de la région voisine : cette division, si grave, ne pouvait être tolérée qu'au péril de l'unité politique imposée par les armes et cimentée par un Code unique ; aussi le roi conçut-il le dessein d'opérer le *syncrétisme religieux*. Pour le réaliser, il s'appliqua à montrer par la poésie à ses sujets que leurs dieux pour être différents n'étaient pas du tout des adversaires[3].

Et Babylone fut le centre de gravité de la puissance politique, et aussi de l'industrie et du commerce, de la vie intellectuelle et des arts.

La civilisation merveilleuse dont le pays était redevable au grand monarque paraissait devoir assurer à la dynastie hammurabienne des siècles de règne et de paix. Or, une centaine d'années à peine après la mort du célèbre réformateur, sous Shamash-ditana[4], les Hittites[5], réussirent à descendre jusqu'en Babylonie et à la ravager. A la faveur du désarroi causé par l'invasion, peut-être même avec l'aide positive

1. Littér. : « fils du panier à tablettes », chargé de conserver dans un panier les tablettes du jugement. A Rome, le mot *fisc* aura, à l'origine, un sens analogue ; il désignera les *corbeilles* (*fisci*), dans lesquelles sera conservé l'argent du trésor public.

2. *Cf.* E. Cuq, *Essai sur l'organisation judiciaire de la Chaldée*, in RA, VI (1910), 65-101.

3. V. Scheil, *Poème d'Agushaya*. RA, XV (1918), 169-183 ; Cf. t. II, Littérature.

4. On peut dire aussi *Shamshu-ditana*.

5. King, *Chronicles*... II, 22, l. 10.

des Hittites, une dynastie rivale, celle du « pays de la mer » fut fondée à Nippur (?)[1] — une autre surgit à Erek, probablement vers la même époque[2]; et, d'autre part, des villes qui avaient un passé très brillant, telles Lagash, Umma, Shuruppak, Kisurra, disparaissent désormais de l'Histoire.

Lorsque, deux siècles environ après la chute de la dynastie hammurabienne, les Cosséens supplanteront la dynastie du « pays de la mer », — dont nous ne savons que peu de chose — c'est de Babylone qu'ils feront leur capitale.

Les Cosséens, ou *Kashshu*, habitaient primitivement dans les montagnes du Zagros, pays ingrat et âpre, mais sûr et facile à défendre[3]. Ces rudes montagnards descendaient de loin en loin vers les grasses campagnes de l'Éden[4], « razziaient » le pays, et en hâte emportaient leur butin dans leurs inaccessibles retraites.

Vers la fin du XVIII[e] siècle, ces Kashshu sortent inopinément de l'ombre, et, bien qu'ils soient encore à demi-barbares, réussissent à fonder une dynastie à Babylone[5]. Cet événement fait songer instinctivement à l'occupation du trône d'Égypte par les Hyksôs[6] : ici comme là-bas, les envahisseurs ne tardent pas à s'adoucir par le commerce journalier avec les gens du pays; les uns plus tôt, les autres plus tard, ils se fondent dans la masse. Ici comme ailleurs, le

1. Après Ammi-ditana, 3[e] successeur de Hammurabi, Nippur disparut peu à peu de l'Histoire. Pendant plusieurs siècles, on ne sait à peu près rien de cette ville sainte. Sous la dynastie cassite, son sanctuaire se relèvera de ses ruines, — pour des motifs politiques, évidemment — et reconquerra de l'influence pour quelques siècles.

2. Ses rois furent *Sin-Gashid* (voir ses inscriptions dans CT XXI, Pl. 12-17) ; *Sin-Gamil* (Inscript. dans CT *ibid.*, Pl. 17); *An-am* (Inscript. dans Hilprecht, *Old-Babyl. Inscr.*, I, n° 26; V. Scheil, *Or. Lit. Zeit.*, 1905, 351 ; Clay, *Miscellan. Inscr.* (1915), n[os] 35-36.

3. Sennachérib les décrit dans le récit de sa 2[e] campagne; Prisme I, 63-II, 7.

4. Mot par lequel les Babyloniens désignaient la plaine fertile de la Basse-Mésopotamie. Cf. *supra*, p. 19.

5. Cf. King, *Chronicles*, II, 22 suiv.

6. Cf. *infra*, Art. IV.

vaincu parce qu'il était plus civilisé absorbe son vainqueur.

Agum-Kakrime est un des rois cassites les plus célèbres. Il s'intitule[1] « seigneur des Kashshu et d'Akkad, de Babylone la vaste, de Padan, d'Alman, des Guti au teint noir. » Mais l'Élam lui échappe et l'Assyrie lui résiste; la suzeraineté traditionnelle de Babylone sur la Syrie est, à cette époque, plus nominale que réelle[2].

Il y a un grand hiatus dans les Annales de la Babylonie, entre le xviie et le xiie siècle; c'est sur des dynastes cassites que tombent les ténèbres, sur des dynastes cassites encore que le jour reparaît, et, quand la lumière se fait, nous constatons que, pendant ces deux siècles, le temps n'a pas été perdu; au contraire, on a travaillé activement; les relations avec le monde sémitique occidental se sont développées; *la langue babylonienne est devenue le « français » de l'ancien monde; l'Égypte elle-même s'en sert dans ses relations, non seulement avec l'Assyro-Babylonie, mais même avec ses suzerains, les roitelets de Canaan*[3], et, dans ce dernier pays, des particuliers écrivent en cette langue même leur correspondance privée[4].

Les rois cassites voudraient bien garder toujours libres les « routes » commerciales vers la Syrie et vers le nord. Burna-Buriash demande une compensation à deux chefs cananéens qui ont dévalisé et massacré la caravane d'un de ses messagers, Salmu[5]; une autre fois, il veut rendre responsable[6] le pharaon, suzerain du pays, à l'occasion du massacre

1. Inscript., l. 3-4 ; 31-39.
2. Cf. *infra*, IV.
3. Cf. t. II, *Littérature*. Les *Lettres d'El-Amarna* font revivre les relations internationales des peuples situés sur l'aire : Egypte, Canaan, Asie Mineure, Mésopotamie, du xve au xiiie siècle.
4. Les quelques lettres trouvées dans la petite « bibliothèque » de *tell Ta'annak* le prouvent. Voir ces lettres et fragments (texte autogr., transcr., trad. et comment. par F. Hrozný, dans E. Sellin, *Tell Ta'annak*, in-4, Wien, 1904, p. 113-112). Voir dans notre *Littérature*.
5. Am.-Berl. n° 7, verso 27-31.
6. Am.-Berl. n° 8, recto 13, verso 10.

de marchands babyloniens près de la « ville » de Khinnatuni[1]. Vaines réclamations ! A cette époque, l'action des pharaons sur Canaan, comme celle des rois cassites au Mitanni, était paralysée par la poussée des Hittites, au grand avantage de l'Assyrie dont l'activité inquiète commençait précisément à préoccuper sa voisine du sud.

Déjà Shubbiluliuma[2] avait pu ravager la rive gauche de l'Euphrate, puis le pays d'Alep[3], et avait donné sa fille en mariage à Mattiuza, roi du Mitanni[4]. Plus tard, un autre roi hittite, Khattusil, eut la gloire de voir Ramsès II lui-même *traiter* avec lui, après la bataille de Qodshu, et épouser solennellement sa fille[5].

Les succès des Hittites favorisaient les ambitions d'Ashshur parce qu'ils paralysaient l'action des Babyloniens dans le nord de la Mésopotamie. Exubérants de vie, les Assyriens peuvent dépenser contre Babylone leur jeunesse belliqueuse ; la dynastie cassite est trop vieille pour les arrêter ; d'autre part, les armées des pharaons vont imposer bientôt à l'Orient leur prépondérance : il convient donc de raconter ici comment s'était formé l'empire égyptien et comment il s'était développé.

1. Ville bâtie peut-être par *Akhen-aton* qui lui aura donné son nom.
2. Chef des Hittites.
3. MOG., n° 35, p. 32 et 33.
4. *Ibid.*, 36.
5. Notons ici cette pratique, commune dans l'Antiquité, de sceller, pour ainsi dire, un traité par un mariage — ou l'équivalent — d'une princesse et d'un prince royaux, qui créait entre les contractants des relations de sang.

ARTICLE III

En Égypte[1], depuis les temps préhistoriques jusqu'au règne des Hyksôs.

On peut dire avec Hérodote[2], que l'Égypte est un don du Nil, puisqu'elle n'est, en somme, qu'une langue de terre fertile créée par les dépôts de ses inondations, et large de onze kilomètres environ dans ses parties les plus larges.

En poursuivant les ennemis du sud, les Égyptiens trouveront le fleuve toujours très puissant, très large, très beau, et c'est pourquoi ils imagineront qu'il descend du Ciel, qu'il est l'image de l'Océan céleste sur lequel courent les barques des dieux, et que ses inondations fécondantes sont produites par les larmes d'Isis.

En Égypte, l'homme, quand nous le rencontrons pour la première fois, s'est déjà enrichi de l'industrie *paléolithique* : après un *hiatus* [Archéolithique et Mésolithique[3]], il reparaît *taillant* et *polissant* la pierre avec une très grande perfection : il fait des instruments en pierre dure avec un fini qui ne sera dépassé dans aucun autre pays ; il grave l'or et l'ivoire.

A l'époque *aenéolithique*, ses artistes ornent la *céramique* de figures d'animaux, de plantes, de barques, d'hommes ;

1. Voir *Gen.* X, 6, 13 ; XII, 10-20. Pour désigner l'Égypte la Bible emploie le terme מצרים. Aux temps mosaïques, dans les Lettres d'*El-Amarna* on dit couramment *Mu-sur*, *Mi-is-ri-i* au génitif (plus exactement : *mâtu Mu-sur*, *mâtu Mi-is-ri-i*, pays d'Egypte). L'expression que les Sémites ont entendue pour désigner l'Égypte et qu'ils ont transcrite comme nous venons de le dire est peut-être *t'mry* prononcée à la manière de la Basse-Egypte. Voir sur ce point P. Langlois, dans *Revue Égyptolog.*, nouv. sér. I. (1919) 148-162. Ce sont les Grecs qui désigneront l'« Egypte » entière par le mot Αἴγυπτος qu'ils tireront probablement de = *ht-K'a-pth* = « demeure du *K'a* de Ptah » nom propre désignant la ville de Memphis.

2. II, 5.

3. « L'Égypte paraît jusqu'ici n'avoir vu ni l'industrie archéolithique, ni l'industrie mésolithique », à moins que la station d'Hélouan ne doive être rangée dans l'aurignacien. J. De Morgan, *Premières civilis.*, p. 123.

ils dessinent des gazelles, des antilopes domestiquées, jamais de bœufs, ni de moutons. De ces faits et d'autres analogues, il semble résulter que ce peuple primitif, de race libyenne, s'adonnait à la pêche et à la chasse, sans rien demander alors à la culture du sol.

A une époque impossible à déterminer, des conquérants s'établissent dans le pays, bâtissent des villes, cultivent le sol et fondent[1] ce peuple puissant qui s'appelle le peuple égyptien[2].

1. D'après la tradition du pays, l'*État égyptien* a été créé par les dieux, de même que l'univers et ses lois. Les dieux auraient régné sur l'Egypte, à l'origine, en plusieurs dynasties. En fait, les soi-disant dynasties divines ne furent pas suivies immédiatement des *dynasties pharaoniques* qui commenceront avec Ménès; mais, *avant ce roi, il y eut plusieurs dynasties humaines*. Ed. Meyer, *Hist. de l'ant.*, t. II, p. 109 (trad. A. Moret. Paris, 1914) et T. M. Flinders Petrie, *A History of Egypt.* (6e édit. 1907), t. I, p. 1-9.

2. Dès les temps les plus anciens, on constate d'étonnantes analogies linguistiques entre la langue égyptienne et les langues sémitiques, par exemple : les racines appartiennent au groupe araméo-cananéen; certains affixes sont identiques aux affixes sémitiques. On constate, en outre, que divers usages relatifs aux arts, à la sépulture, aux idées religieuses sont semblables à ceux des Sémites. Pour expliquer ces faits, certains auteurs estiment qu'*aux temps préhistoriques*, au moment où fondaient les glaciers, Sémites et Chamites sortirent de l'Afrique centrale. D'autres admettent, une lente immigration de gens à *demi-sémitisés* venus de l'Orient. Ce seraient eux qui auraient imposé leur autorité et leur civilisation aux « autochtones ». (Cf. Charles F. Jean, *Cenni intorno a recenti studi delle affinità camito-semitiche*. 8° Roma 1913, p. 17-19.)

Voici la division de l'Histoire d'Égypte que Maspero avait proposée déjà dès 1873 (*Revue critique*, t. I, 82-83) :

I. — *Période memphite*, ce qu'on appelle l'*Ancien Empire*, de la Ire à la Xe dynastie : les rois d'origine memphite dominent pendant la plus grande partie de cette époque sur l'Égypte entière (*Voir la remarque que nous faisons à la note 2* p. 38).

II. — *Période thébaine*, de la XIe à la XXe dynastie. Elle est séparée en deux parties par l'invasion des Pasteurs (XVIe dyn.) :

a. Premier Empire thébain (*Moyen Empire*) : XIe à XVe dynast.

b. Nouvel Empire thébain, depuis la XVIIe jusqu'à la XXe dyn.

III. — *Période saïte* de la XXIe à la XXXIe dynastie, coupée en deux tronçons inégaux par la conquête persane :

a. La première période saïte, de la XXIe à la XXVIe dynastie.

b. La seconde période saïte, de la XXVIIIe à la XXXe dynast. Maspero, *Hist.* I, 229.

Ce fut ‘Ah‘a[1] le guerrier[2] qui fonda le royaume uni d'Égypte. De 3300 à 2900[3] environ, avant J.-C., règnent les *maisons royales de Thinis*[4]. Il est maintenant acquis que *c'est en grande partie sous les premiers rois de cette dynastie que les formes essentielles de la civilisation et de la monarchie égyptiennes ont revêtu l'aspect qui ne changera guère, à travers les transformations de l'Histoire*. C'est le roi qui donne l'impulsion à la vie égyptienne; toutefois on n'approche qu'en tremblant de ce dieu-homme, on baise la poussière de ses pieds, — quelques privilégiés peuvent toutefois embrasser ses genoux. On l'appelle toujours « dieu », et l'on évite de prononcer son nom véritable; le protocole le nomme « Horus », « roi des deux pays »; un peu plus tard « pharaon[5] ».

1. Ecrit [hiéroglyphes] (Moret, *Caractère religieux*, p. 21).

2. *Ménès*, pense-t-on. Cf. Ed. Meyer, *Hist.* II, n°s 208, 210, 212, Liste. Depuis que Maspero a publié (1895) le 1er vol. de sa grande Histoire, les débuts de l'Histoire d'Égypte ont été renouvelés, grâce aux fouilles fécondes d'Abydos, inaugurées par Amélineau, en 1895 et suiv., reprises plus méthodiquement par Petrie (*Royal Tombs*, I, II, 1900, et *Abydos*, I, III, 1902 suiv.), et complétées par la découverte de De Morgan à Négadé (*Recherches sur les Origines*... III, 1897.) et les fouilles de Quibell à Hiérakonpolis (publiées à partir de 1909.)

3. On a trouvé de petites tablettes d'ébène ou d'ivoire où sont mentionnés les événements de certaines années. Le plus ancien des rois jusqu'ici connus est *Narmer* (?), dont les monuments (masses d'armes votives ou palettes de schiste) sont essentiellement belliqueux (Moret, *Caract. relig.* p. 33.); d'autre part, une chronique sur pierre, de la Ve dynastie, dont un fragment est conservé à Palerme, donnait, à partir de ‘Ah‘ a (= Ménès), une liste de ces notices annuelles. Source précieuse pour la chronologie.

4. Sur les monuments, c'est toujours Thinis (*Zini*) qui désigne le nome et le prince du nome; *Abydos* est la ville des morts.

5. *Pharaon* vient de l'hébreu *par‘oh, transcription* hébraïque des hiéroglyphes *per‘aa*; [hiéroglyphes] qui, étymologiquement, signifient « grande maison ».

Sous l'*Ancien Empire*, c'est une sorte de titre, une désignation respectueuse du roi, analogue à « Sublime Porte » pour le Sultan. Griffith in *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, t. XXIII (1901), 72-76.

Au *Moyen Empire*, l'expression se rencontre dans le même sens, encore assez vague, pour désigner le roi (par ex., sous la XIIe dyn. Griffith, *Hieratic Papyri from Kahum and Gurob*, 1898, Pl. XVI, et p. 30; — vers la fin du Moy. Emp., Erman, *Die Märchen des Papyrus Westcar*, 1890, Pl. VIII, et p. 10.)

Le petit mobilier du peuple et ses instruments de travail sont toujours « préhistoriques[1] » ; mais, à la « Cour », il y a progrès continu, ainsi que l'on peut en juger par les objets découverts dans les tombes : plaquettes d'ivoire et d'ébène; de petites figures ciselées en ivoire; une statuette de roi vieilli d'un réalisme frappant; des figurines d'ivoire représentant des femmes avec un enfant sur le bras; des Horus *en or*, des cassettes ciselées en ivoire.

On commence à façonner des vases et des figurines en terre colorée et vernissée, et à tailler, assez maladroitement d'ailleurs, la pierre dure en statues[2]. On connaît l'écriture.

Chaque roi se bâtit une nouvelle capitale, entourée d'un mur à créneaux, où est son « palais » : maisons, palais, murailles sont construits en matériaux légers, briques crues et clayonnages.

Les tombes de la IIe dynastie, à Abydos[3], sont des constructions rectangulaires en briques, sans chaux, peu élevées au-dessus du sable. La chambre funéraire est creusée en partie dans le roc; le toit, horizontal, est couvert d'une couche de sable. Le cadavre du souverain, posé au milieu du parquet en bois, est entouré de son mobilier et de ses ustensiles. Autour de la salle principale, des chambrettes sont destinées à recevoir la plus grande partie des provisions et souvent les corps d'esclaves, de femmes ou d'animaux

Au Nouvel Empire, XVIIIe-XXe Dyn. (par conséquent aux *temps mosaïques*), l'expression *per'aa* est *synonyme* de *roi*. Cela est incontestable, par exemple, dans une lettre adressée à Amenophis IV, de la XVIIIe dynastie (Cf. GRIFFITH, *l. c.*, Pl. XXXVIII, et p. 92). Sous la XIXe dyn., comme pour préciser encore, on ajoute à la formule le déterminatif personnel (Cf. BIRSCH, *Select Papyri*, t. II, 1860, Pl. X, 1, 8, 9, 10, etc.) *Et c'est ainsi que s'exprimeront les Livres mosaïques.*

A partir de la XXIIe dynastie seulement (un millier d'années après Moïse), *on ajoutera* au mot *per'aa* le *nom propre* du roi. *Il ne faut donc pas trop s'étonner que Moïse ne nomme aucun pharaon par son nom propre, pas plus celui de l'Exode que celui de l'Oppression.*

1. C'est ce que prouvent les objets trouvés dans les tombes.

2. Citons une statuette en granit noir d'un fonctionnaire agenouillé qui porte sur l'épaule les noms des trois premiers rois de la IIe dynastie.

3. Cfr. page précéd. note 2.

sacrifiés le jour des funérailles afin qu'ils accompagnent le maître dans l'autre vie.

A côté des offrandes, des *stèles* grossières portent le nom du roi défunt, l'épitaphe de ses nains, de ses chiens préférés; des *tablettes* en ivoire, en os, en schiste, représentent les hauts faits du pharaon et la scène de ses funérailles.

Les *oblations* consistent en gâteaux, diverses espèces de pain, bière, liqueurs, viande, volaille; le *mobilier*, en nattes, étoffes, chaises, quantité de vases en terre cuite, en granit, cristal, etc. ; les *instruments* sont en silex blond, bien travaillé, avec quelquefois un manche en os ciselé.

Au-dessus du tombeau, deux stèles portent le nom d'intronisation du souverain.

Tout autour, les officiers du pharaon ont placé leurs tombeaux pour venir y reposer à côté de leur maître. Le menu peuple est enterré, le plus souvent, dans des fosses de terre, à l'ancienne mode, mais quelquefois aussi dans de grands vases d'argile.

De nombreuses empreintes de cachets de fonctionnaires sur les bouchons de cruches d'argile, contenant du vin ou des vivres, nous font connaître que la monarchie administre le pays par l'intermédiaire d'officiers civils[1].

Nous constatons sur la *Pierre de Palerme*[2] que, sous la IIe dynastie, chaque deuxième année du règne, on procède à un recensement du bétail sans doute, mais aussi « de l'or et des champs » — c'est du moins ce que le texte dit plusieurs fois. On suppose que ces opérations régulières avaient pour but d'établir l'impôt, et de l'établir équitablement.

Avec Zozer, fondateur de la IIIe dynastie, commence, à *Memphis*[3], la période que l'on appelle l'*Ancien Empire*.

1. Ces sceaux donnent seulement le nom de la *fonction* et le nom du roi.
2. Cfr. t. II, Littérat.
3. *Men-nefer = la belle sépulture.* Manéthon donne la IIIe dynastie comme memphitique : le centre de gravité de la vie égyptienne est définitivement fixé à la frontière sud du Delta.

Les tombes se trouvent à peu de kilomètres de la capitale. Les cadavres du menu peuple étaient généralement déposés nus et sans cercueil dans le sable ; parfois, on les plaçait dans des chambrettes rectangulaires, construites grossièrement en briques jaunes. Aucun objet précieux pour l'autre vie, mais seulement quelques vases en terre avec des provisions !

Les *tombes monumentales*, quand elles étaient complètes, se divisaient en trois parties : le *mastaba*, le puits et la chapelle funéraire.

1. Le *mastaba* ressemblait à une pyramide tronquée construite en pierres et en briques. Sur la porte, placée à l'est et ornée quelquefois, à droite et à gauche, de bas-reliefs représentant le mort debout, on lisait une prière, ou mieux l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. Au fond, se dressait une grande stèle quadrangulaire devant laquelle une table d'albâtre, de granit ou d'autre matière analogue recevait les offrandes. La stèle ressemblait à une porte avec, sur l'architrave, le nom du maître et, sur les montants, ses portraits et ceux de sa famille.

Cette stèle représentait une porte fermée parce que, après la mort, personne ne devait franchir, ni voir le sarcophage. On y avait gravé *des images de victuailles et des prières* à Anubis et à Osiris.

Comme l'âme se rendait à Abydos afin d'y prendre place auprès d'Osiris qui y avait été enseveli, son voyage, souvent reproduit sur les murs, représentait d'une manière très réaliste les menus détails de la vie que l'on menait alors en Égypte. On y voit des gens qui labourent, qui font les semailles, qui élèvent du bétail. Des escouades d'ouvriers sont occupées à leur travail professionnel : savetiers, vitriers, fondeurs, menuisiers, femmes qui filent sous la surveillance d'un chef sévère, peu disposé à supporter leur bavardage.

Au fond de sa chapelle, l' « âme », jouissait des agréments de ce voyage.

C'est dans cette chambre ainsi ornée que les descendants du mort et les prêtres venaient rendre hommage à l'aïeul.

Le soutien de l'« âme », en l'autre vie comme en celle-ci, était le corps; aussi fallait-il en retarder la corruption le plus longtemps possible : de là, la nécessité de l'embaumement; et, parce que des causes diverses pouvaient détruire la momie, il était prudent de faire aussi une *statue*-portrait, plus prudent encore d'en faire plusieurs : de là, la grande quantité qu'on en découvre, de là leur perfection[1].

2. Le *puits* est quadrangulaire, muré avec de grandes et belles pierres, profond de 12 à 30 mètres. Au fond, un corridor conduit à la chambre funéraire.

3. La *chambre funéraire* était creusée dans le roc. Elle n'avait pas d'ornementation. Au milieu, sur un sarcophage de pierre dure, était gravé quelquefois le nom du mort. Tout autour, les ouvriers plaçaient des quartiers de bœuf qu'on venait d'immoler, des plats avec des fruits, des légumes et autres victuailles; puis, ils muraient l'entrée du corridor et comblaient le puits avec des morceaux de pierre, avec du sable et de la terre; sur le tout ils versaient de l'eau, de façon à produire une sorte de ciment dont la dureté rendait impossible toute profanation.

Dans ces monuments, tout paraît se rapporter à la vie ou au maintien de la vie dans les statues royales. La statuaire et les inscriptions connues jusqu'à ce jour représentent bien les dieux comme de puissants seigneurs, mais le culte qui occupe la place principale et à peu près exclusive est celui du pharaon.

Sous la Ve dynastie, au contraire, les « théologiens » d'Héliopolis expriment, en de longs textes religieux que l'on grave sur les pyramides royales, de belles pensées sur la Providence, la justice, le jugement à subir, après la mort,

1. Ces statuettes si nombreuses étaient-elles, dans la pensée des Égyptiens, des statues du *ka* ou double? Aucun *texte* ne le prouve. Voir ZÄ, 48, 152-159. Les statuettes étaient conservées dans le *serdab*.

devant Osiris. Osiris, le dieu des morts, et le dieu soleil R'a d'Héliopolis deviennent les patrons du roi vivant sur la terre et du roi vivant dans l'autre monde; le pharaon prend le titre de « fils du soleil ».

Désormais, on rencontre sur tous les monuments religieux de longs textes de prières; on fait des fondations territoriales pour les dieux; on bâtit des temples au Soleil.

Une des grandes préoccupations des pharaons est la construction de *pyramides*. Celles de *Memphis* sont « le symbole extérieur de l'Ancien Empire et en expriment le caractère le plus intime. L'État tout entier se concentre dans la personne du « dieu grand[1] »; sa tâche suprême se réduit à ceci : assurer au souverain, après sa mort, la continuation de sa puissance pour l'éternité[2]; la religion avec son fatras magique en montre le chemin ». Dès son avènement, le nouveau « dieu » choisit le site où il établira sa résidence terrestre et, pendant toute la durée du règne, *le royaume entier travaille à l'édifice gigantesque*; le roi pourvoit par des donations à son entretien, et ses serviteurs les plus dévoués ou les plus intéressés assument le service journalier des offrandes et des formules magiques[3].

Toute pyramide — en particulier celles des rois Sahu-r'a[4],

1. C'est ainsi qu'on appelle le pharaon sur les bas-reliefs de victoire du Sinaï, sous l'Ancien Empire.

2. Cela se conçoit bien si l'on admet qu'à « l'origine » les Égyptiens croyaient — comme le croient bien des *Primitifs* (cf. Frazer. *Le rameau d'or*. II, 13-14) — que leur sécurité et celle du monde entier dépendaient de la santé et de la volonté de leur roi. En qualité de dieu incarné et de « maître des charmes magiques à qui le dieu Thot avait enseigné tous ses secrets » (Texte dans Sethe, *Urk*. IV, 19-20), il avait tout pouvoir sur la nature. C'est pourquoi il importait que le dieu-homme fût toujours vigoureux. Quand il faiblissait ou qu'il vieillissait, on put, pour conjurer le danger, concevoir ou même réaliser cet expédient des Primitifs qui consistait à transférer l'âme royale, par le meurtre rituel, dans le corps d'un successeur vigoureux. D'après A. Moret, les pharaons substituèrent de bonne heure au meurtre rituel réel une immolation fictive qui renouvelait quand même la jeunesse et la santé du roi. Ce serait le sens de la fête *Sed*. A. Moret, *Mystères égyptiens*, 77-88 et 186-193.

3. Meyer, 236.

4. *R'a*, *Râ* ou *R'e*, suivant le système de transcription que l'on adopte.

Nefer-ir-ka-r'a, Ne-user-r'a, de la Ve dynastie — est accompagnée d'un temple destiné au culte du pharaon. Il est toujours adjacent à la face orientale.

Les temples funéraires présentent une grande variété dans la disposition des pièces, mais on y rencontre toujours une cour à portiques où peut s'entasser la foule des amis, et, du côté de la pyramide, une chapelle étroite où s'accomplissent les rites devant la stèle du pharaon. Tout autour, des chambres-magasins conservent les objets du service.

Ni la pyramide, ni le temple ne sont en contact avec le monde profane : un haut mur rectangulaire, courant sur les quatre côtés du monument, circonscrit une cour intérieure, toujours dallée, au milieu de laquelle surgit la masse pointue.

Le temple s'ouvrait, non pas à l'air libre, mais dans un couloir couvert qui, descendant de la colline, aboutissait à une construction haute et large servant de propylée à la cité funéraire.

Le temple de la pyramide de Chéphrem avait cent douze mètres de long sur seize de large. Dans la cour se dressaient douze statues colossales du pharaon.

Tous ces murs et ces propylées, toutes ces statues et ces surfaces, polies comme un miroir étincelant au soleil d'Orient, faisaient sur les spectateurs une impression profonde de grandeur et de puissance[1].

Non seulement on restaure les temples et l'on rebâtit les villes, mais on s'occupe fort de littérature. Un grand officier porte le titre de *Gouverneur de la maison des livres* : ce fait seul suffirait à nous révéler une civilisation très avancée.

Les inscriptions du tombeau de *Mten* laissent entrevoir une *vie juridique riche* et *complexe* qu'on sent déjà ancienne et parvenue à un assez haut développement; ainsi, on employait souvent la forme écrite, voire même l'acte authentique, *peut-être* pour toute espèce de contrat.

1. Cf. A. Mallon, *Rech. Sc. relig.* 1914, p. 92-93; Maspero, *Égypte*, (Ars una species mille), in-12, Paris, 1912; chap. II.

L'absence de monnaie empêche la *vente* de se distinguer de l'*échange*.

Il existe des biens du clergé sur lesquels les prêtres peuvent céder certains droits[1].

La Ve dynastie représente l'apogée véritable de l'Ancien Empire. Les bas-reliefs des tombeaux, les sculptures dans les temples révèlent une civilisation prodigieuse, qui fleurit *dès le milieu du troisième millénaire avant Jésus-Christ*; dans toutes ses manifestations, elle respire la sécurité d'une vie agréable et confortable. La IVe dynastie, unissant la sobriété des formes à une minutieuse habileté technique, avait réalisé, dans les pyramides de Gizeh, son idéal qui consistait dans la recherche du colossal. Ses temples, si simples, faisaient une impression puissante par la grandeur de leurs dimensions, la masse colossale des piliers et des architraves monolithes, par le contraste de couleur entre le granit sombre et soigneusement poli et les pavements d'albâtre clair. Sous la Ve dynastie, chaque partie de l'édifice reçoit son développement architectural; les piliers, par exemple, sont encore des monolithes, mais ils s'élancent comme des plantes, des tiges de papyrus, de palmier, de lotus nouées en faisceau et à corbeilles ouvertes; ils se transforment ainsi en colonnes. On emploie aussi, d'ailleurs, des colonnes en bois. Les murs des salles et des couloirs sont décorés de reliefs peints.

La statuaire s'essaye à des œuvres de grandes dimensions, en l'honneur du roi. La statue assise de Chéphrem en diorite, et d'autres œuvres montrent que les artistes réussissent à se rendre maîtres des matières même les plus dures.

Pour les grands seigneurs, les sculpteurs emploient des matières plus tendres, calcaire ou bois. Aussi un réalisme plus accentué anime-t-il leur pose. Les chefs-d'œuvre de cet art se trouvent dans les *mastabas* de la Ve dynastie. Citons le scribe accroupi du Louvre. Pour l'ornementation des murs,

1. Cf. Moret, RT XXIX (1907) 66-68, 75.

les artistes ne se préoccupent point de la perspective, ils représentent — en relief, sous la V[e] dynastie — toutes leurs figures sur le même plan et, par suite, mêlent leurs contours; ils n'ont pas le sens de l'espace et ne savent pas obtenir les effets de profondeur. Néanmoins les mille spectacles divers qu'ils nous donnent d'une vie abondante et laborieuse sont extrêmement intéressants. *Quel effet produiront-ils sur les Hébreux, sur Moïse, quand, dans une dizaine de siècles, ils pourront les contempler !*

La ville de Memphis, centre du pouvoir, et, par suite, des énergies de l'Égypte, a donné au Delta force et puissance. Ses bateaux fréquentent *Hanebu*[1], c'est-à-dire la Crète, peut-être Chypre, pays du cuivre, et les îles de la mer Égée peu peuplées encore. Au sud, ils entretiennent des rapports avec les pays de la mer Rouge. Les pharaons de la III[e], de la IV[e] et de la V[e] dynasties envoient des expéditions exploiter et protéger les mines de turquoises du Sinaï[2].

Étudions un moment cette région du Sinaï, puisque l'Histoire générale nous en fournit ici l'occasion, et que la Bible y situe des faits importants.

La péninsule sinaïtique représente un vaste triangle où l'on peut distinguer deux régions bien différentes. Au nord, une immense surface aux ondulations larges et rares incline sa pente générale vers la Méditerranée et se rattache, sans discontinuité de ce côté, à la grande table égypto-syrienne dont les eaux drainées par un dispositif en éventail, atteint la mer à el-Arish. Ce plateau vers la péninsule s'appelle le *désert de Tìh*; il finit brusquement au sud, à une longue brisure dont la tête porte le nom général de *djebel* et-Tîh. Cette

1. Meyer, l.c., § 228.

2. III[e] dynastie : un bas-relief mentionne une victoire du pharaon Zozer près des mines du Sinaï. Cf. Weill, *Rec. insc. Sinaï*, p. 100; R. Weill, *Les monuments et l'histoire des II[e] et III[e] dynasties* (1908), p. 128, suiv.

IV[e] dynastie : Lepsius, *Denkm.*, II, 2.

V[e] dynastie : Lepsius, *ibid.*, II, 39; 116; 152 a; Sethe, *Urk. A. R.*, 32; 35; 91; 112. R. Weill, *Rec. inscr. du Sinaï*, 1904, p. 105, suiv.

crête dessine un saillant très accidenté vers le milieu, de façon à former comme les flancs d'un gigantesque bastion dont la pointe regarde le sud et dont les faces sont orientées à angle droit l'une sur l'autre. La région qui se trouve au sud de cette crête est un inextricable enchevêtrement de massifs montagneux, traversés de gorges, de vallées sinueuses recoupées par d'autres en tous sens.

Géologiquement[1], le plateau de Tîh est une table de calcaire dont le plan supérieur a très peu souffert de l'érosion, tandis que les massifs montagneux du sud constituent un pointement formidable de roches cristallines, granites et porphyres, dont aucun revêtement sédimentaire ne couvre les parties hautes, mais sur les marges duquel apparaissent, en bandes irrégulières, des roches métamorphiques, des schistes de nature variée et d'importantes formations gréseuses.

Au point de vue de l'hydrologie[2], qui détermine le régime de la végétation et, par suite, le régime de la vie en général et de l'habitat humain, il faut distinguer dans le « désert[3] » du Sinaï, *trois régions* nettement différentes :

1. C'est à l'époque tertiaire — époque des grands bouleversements de l'écorce terrestre — alors que se dressaient, par plissement, la plupart des montagnes qui donnent à la surface du globe son relief actuel, que s'accomplirent les deux grands effrondrements rectilignes de la mer Rouge et de la dépression syrienne (1° une ligne de rupture, ou mieux une série de failles marquées par la mer Rouge d'un bout à l'autre jusqu'au bord méditerranéen de l'isthme de Suez, et 2° immédiatement après, ou peut-être simultanément, une seconde rupture ou faisceau de failles Akaba-'Arabah-Jourdain, etc.) : *à leur point d'intersection, la péninsule sinaïtique profila son arête vive.*

2. Cette page est empruntée presque textuellement à R. WEILL, *La presqu'île du Sinaï*, p. 71.

3. Ce qui caractérise *le désert*, c'est l'irrégularité des pluies, toujours très courtes, abondantes, et, au point de vue de l'espace arrosé ou balayé, limitées étroitement et réparties de la manière la plus arbitraire. Leur violence compense, au point de vue des effets de l'érosion, leur extrême rareté sur un même point, et les trombes d'eau qui balaient un groupe de ravins, à certains instants, ont un effet mécanique plus considérable que si la même quantité d'eau se répartissait sur une saison de pluies plus ou moins longue. Leur action est facilitée de plus par l'absence d'un manteau

au nord, *la table calcaire du Tîh*; puis, d'un golfe à l'autre, *la bande grèseuse* orientée généralement est-ouest, au contour capricieusement dessiné par les failles et les limites d'affleurement; au sud enfin, *la grande montagne granitique*.

La première région, peu élevée, ne reçoit pas une grande quantité d'eau et, surtout, absorbe dans la profondeur des couches poreuses, sans la restituer, le petit produit des averses désertiques qui n'est pas immédiatement écoulé à la mer ou au désert du versant méditerranéen. *Les points d'eau y sont extrêmement rares, la végétation pour ainsi dire nulle et toute organisation humaine, sédentaire ou nomade, impossible.* Aussi ce plateau n'a-t-il jamais été qu'un « lieu de routes ».

Dans la région grèseuse, caractérisée par un relief très accidenté et par une porosité beaucoup moindre des masses rocheuses, parcourue d'ailleurs, jusqu'à grande distance au nord, par les larges bandes granitiques entraînées par la surrection du massif méridional, l'eau est abondante, sort au pied du schiste ou du granit imperméable, et parfois en plein terrain grèseux, en sources assez proches les unes des autres pour que le voyage dans la région soit facile, et, partout ailleurs, laisse assez d'humidité pour que le sable du fond des vallées produise de beaux arbres, acacias et térébinthes, et une suffisante quantité de dure broussaille dont se repaissent les chameaux, les ânes et les chèvres. Ce n'est nulle part encore, sauf peut-être à Gharandel, sur la côte occidentale, le ruisseau qui coule et l'oasis verdoyante; mais *la vie des clans nomades est déjà possible dans ces vallées où elle est menée depuis les origines de l'Histoire*

continu de végétation sur le sol et par la mobilité des éboulis non agrégés en couche compacte comme dans les climats de pluies régulières et par l'état permanent de la désagrégation des surfaces. Rigoureusement parlant, il faudrait appeler la péninsule sinaïtique un *demi-désert*. R. Weill *l. c.* 57 et 71.

par des hommes, qui vivent de chasse, d'élevage et du métier qui consiste à fournir des bêtes de somme et des convoyeurs aux étrangers qui traversent leur territoire. C'est également une région minière, grâce aux filons métallisés et riches en turquoises que renferment les bancs grèseux[1].

Dans la montagne méridionale seule se trouvent réalisées les plus indispensables conditions de la vie sédentaire. Son périmètre a la forme d'un triangle dont la pointe regarde le sud, à l'extrémité de la péninsule, dont le côté occidental est formé par la grande escarpe du *djebel* Thebt, du *djebel* Umm Shômer et du *djebel* Serbâl sur la plaine d'el Gâa, et dont le côté septentrional est facile à suivre, au pied du Serbâl, par *l'wed* Feîran et *l'wed* Sheikh. Les sommets de ces grands massifs, qui gagnent partout une altitude supérieure à 2.000 mètres, reçoivent la neige en hiver et la laissent ruisseler lentement, d'un bout de l'année à l'autre, au fond des innombrables ravins et vallées d'où jaillit spontanément une admirable et dense végétation de caractère tropical, surtout de grands arbres, tamarisque *tarfa*, palmier sauvage, acacia *sejal* : c'est l'oasis. Strictement limitée à la bande de terrain arrosée ou humectée, l'oasis serpente au fond de la vallée, parfois au fond d'une gorge large de quelques mètres, encadrée d'énormes falaises abruptes. Si l'on se représente l'étroit ruban de végétation, le long du ruisseau, entre les flamboyantes murailles dénudées, sous le soleil et le ciel bleu, on peut se faire une idée de la beauté de certaines routes du sud de la péninsule.

La plus étendue de ces oasis est celle de Feîran, dont le beau ruisseau est alimenté par les eaux du flanc nord du Serbâl; mais des fonds de vallée semblablement arrosés se

1. Les Égyptiens vont les exploiter, mais ni ces étrangers ni les indigènes n'auront dans le voisinage de leurs mines d'établissements permanents et sédentaires, de colonies proprement dites. Des établissements de ce genre n'eussent été possibles que plus au sud, dans la montagne granitique, où il n'y avait pas de gisements miniers.

rencontrent à chaque tournant de route, sur le versant d'el-Gâa comme dans la montagne intérieure, et le couvent de Sainte-Catherine, au pied du *djebel* Mousa, possède dans son enceinte des sources nombreuses qui jaillissent intarissablement de la base de la montagne.

Les eaux des cimes portent même la vie à grande distance du pied de l'escarpe extérieure de l'ouest, grâce à la disposition du lit rocheux sur lequel reposent les immenses dépôts alluviaux vomis par les ravins et qui constituent la plaine désertique d'el-Gâa. Sous le sable et le gravier, la roche en cuvette dirige les eaux, sous les couches perméables, jusqu'à la pointe du *djebel* el-Arabah où elles alimentent, au bord de la mer, à quelques mètres sous la surface du sol, une nappe d'eau de débit illimité. Dans cette montagne méridionale, on constate de très bonne heure, des établissements sédentaires, de vrais villages dans ces oasis.

Plusieurs « chemins » de caravanes, plus ou moins importants sont possibles dans la péninsule sinaïtique, et ont été pratiqués au cours de l'Histoire. D'abord entre Suez et Akaba-Aïla, une première « route », partie du fond du golfe de Suez, aboutit à la grande descente du flanc ouest de l'Arabah par le plateau calcaire ou « désert de Tîh », avec trois points d'eau à Kalaat en-Nakhl, à Bîr Koresh, à Bîr eth Themed[1].

Les centres habités de la péninsule communiquaient[2] non seulement avec Suez et l'Égypte, mais aussi avec la *Syrie* par la route du golfe d'Akaba et de l'Arabie, et avec la *Pa-*

1. Partout ailleurs la végétation est nulle et, par suite, l'élève des troupeaux et le séjour des groupements humains, même à l'état nomade, est impossible.

2. Des villes comme Tôr et Pharan (*Feîran*) — voir la note 2, p. 52 — pendant les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, et la présence des si nombreuses inscriptions « sinaïtiques », en tant de vallées (œuvre des Nabatéens, Ier siècle av. J.-C. — Ier siècle après J.-C.), supposent une circulation routière à l'intérieur du pays, et avec l'extérieur, plus importante qu'on ne serait de prime abord porté à le croire.

lestine et les régions méditerranéennes par des « routes » franchissant el-Mrêchi, la grande falaise de 300 mètres du Tîh, par des gorges difficiles et abruptes, ou, un peu plus à l'ouest, à el-Rakineh, traversant le désert de Tîh par son centre et convergeant à *Kalaat en-Nakhl*, « le fort du palmier ». Kalaat avait ainsi une certaine importance comme centre de routes, point de rencontre où les caravanes pouvaient échanger marchandises et nouvelles venues d'Égypte, de Palestine, de Syrie, d'Arabie, du Sinaï...

Il est une autre route, qui *contourne la falaise de Tîh*, au sud, *par les régions moins déshéritées de la péninsule* : après avoir passé l'oasis d'*Aiyn Musa*, elle coupe, à longs intervalles, des ravins ou *weds* profonds et de faible pente qui descendent à la mer ; au delà de l'*wed* el-Atha, le sentier se partage en deux branches, dont l'une s'éloigne de la côte pour aller chercher les belles eaux du Gharandel moyen, et l'autre, au contraire, s'en approche, à la recherche des deux points d'eau moins éloignés d'el-Atha et de Bîr Abu Surra. Au *djebel* en-Nakhl, dont la base est baignée par les vagues, le sentier de la grève doit escalader la falaise et, après avoir doublé un dernier promontoire, débouche sur la vaste plaine d'el-Markha, toute couverte de blocs de pierre, de graviers, de cailloux de toute grandeur arrachés à la montagne calcaire, et entraînés par les eaux au cours des âges. La route s'engage ensuite dans la vallée qui traverse une zone de trois kilomètres de montagnes de calcaire et paraît se heurter plus loin à un grand escarpement de schiste noirâtre, puis pénètre dans un couloir d'une impressionnante beauté, aux parois verticales taillées dans le granit rouge strié de veines de diorite noir, avec, au-dessus du granit, de hauts escarpements de grès rouge sombre ; un peu plus loin, s'ouvre la gorge de l'*wed* Magharah, d'où l'on passe dans l'*wed* Mokatteb[1], dont la

1. *Mokatteb* veut dire *écrit*.

paroi occidentale est couverte d'innombrables inscriptions[1]. et enfin l'*oasis de Pharan*[2] aux riches végétations de tamarisques, d'acacias *sejal*, de palmiers-dattiers, et de buissons de toute sorte. Au sortir du Feîran, le sentier bifurque : une branche va vers Sainte-Catherine et l'autre se dirige vers Tôr et la mer Rouge.

Revenons à la route supérieure, celle du Gharandel. En remontant de l'*wed* Hamr, elle bifurque : un sentier longe le pied de la falaise du Tîh, un autre s'approche du bastion inaccessible du Sarbut, puis pénètre dans une plaine de sable sans dunes. L'*wed* Suwig s'engage dans la falaise entre deux murailles dont le schiste, moins abrupt que les ravins de l'ouest, permet à un sentier de piétons de gagner le haut du plateau. Un col, à l'altitude de 740 mètres, domine un grand cirque dont l'escalade est impossible aux bêtes de somme[3] et conduit le sentier sur l'autre versant, dans la longue descente en pente douce de l'*wed* Kamileh. Les jolis petits cols de Soleîf el-Asiat — à 1.000 ou 1.050 mètres d'altitude — ne présentent aucune difficulté; on y rencontre le granit rouge, *la végétation de caractère tropi-*

1. En nabatéen, grec, latin et autres langues.

2. Cf. *Gen.* XVI, 6 ; XXI, 21; *Num.*, X, 12; XII, 16; XIII, 4; *Deut.* I, 1; XXXIII : on pense que, dans ces passages, Pharan désigne ce que nous appelons le *plateau de Tîh.* Quand on tient compte de la manière de parler de vieux auteurs (*Ptolémée*, V, XVI; *Pline*, *Hist. nat.*, XXXVII, 40), on est incliné à admettre que Pharan est une appellation qui aura été dispersée, à une certaine époque, sur un grand nombre de lieux particuliers, mais qui, à une autre époque, *antéhébraïque,* aurait couvert le nord et, peut-être, le centre de la péninsule sinaïtique.

A la période alexandrine, on ne savait plus rien, du moins en Égypte, de la localisation de l'Exode, entre le passage de la mer Rouge et l'arrivée en Palestine (Voir comment parle Josèphe, *Ant. Jud.*, II, xv, 1, et IV, iv, 7; *Contra Ap.*, II, ii, 4; *De bello Jud.*, IV, 9, 4. Une tradition alexandrine, conservée par Trogue Pompée, mettait le Sinaï en Damascène. — Dans Justin, 1 XXXVI, 2). La théologie juive s'attachait à la pensée religieuse et morale de la Bible, et non pas à sa géographie; tout se passait comme si, pour l'esprit juif, le Sinaï eût été une image et non une montagne véritable; et cela explique que les Juifs n'aient jamais songé à aller en pèlerinage au mont Sinaï.

3. Elles sont obligées d'aller faire un long détour.

cal qui se retrouve, dans les gorges de la grande montagne granitique, partout où un filet d'eau se montre à la surface du sable. Et ce qui frappe, à mesure qu'on avance désormais vers le sud, outre l'incomparable beauté des massifs granitiques de 2.000 à 2.500 mètres d'altitude, au milieu desquels on circule, c'est précisément la fréquence et l'abondance de l'irrigation naturelle des gorges due à la fonte des neiges des sommets et au lent filtrage des eaux d'écoulement[1].

Au flanc des collines, de celles de l'*wed* Magharah[2] et du Sarbut[3] en particulier, les indigènes avaient découvert depuis longtemps des veines abondantes de minerais métalliques et de gisements de pierres précieuses. Ils réussirent à en extraire, tant bien que mal, du fer, des oxydes de cuivre et de manganèse, des turquoises, qu'ils exportèrent dans le Delta. Ces trésors excitaient la convoitise des pharaons; de là, les expéditions des IIIe, IVe et V^e^ dynasties que nous avons mentionnées, et qui seront continuées.

De la VIe à la Xe dynastie. Téti fonde la VIe dynastie.

1. Sur le Sinaï nous citerons l'*Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï* (3 vol. *in-fol.* de photogr.; 1 vol. de cartes et plans; un vol. de texte); E. H. Palmer, *The Desert of Exodus*, 2 vol. 1871; M.-J. Lagrange, *De Suez à Jérusalem par le Sinaï*, dans RB, V. (1896), 618-643; VI (1897), 107-130; 605-625; et Weill l. c. 1908.

2. A Magharah, les mines et les bas-reliefs égyptiens sont situés sur le flanc ouest de Genaieh, à 50 mètres au-dessus du fond de la vallée. De ces mines on extrayait le *grès à mafkat* (= substance minérale employée par les Égyptiens comme colorant vert, et formée du mélange de turquoise broyée et des différents sels de fer et de cuivre que fournissent les assises grèseuses de Magharah).

3. Cf. Weill, 141-183. Les monuments inscrits au Sarbut sont de 3 sortes :

1° Celle des inscriptions sur parois rocheuses qui décorent l'entrée ou les abords d'une mine;

2° La seconde est constituée par les ruines du temple (il remonte au moins à la XIIe dyn., mais dut être agrandi sous la XVIIIe et les suiv. jusqu'à la XXe; l. c. 176) qui s'étendent sur 200 mètres de largeur et qui constituent « un des plus formidables amoncellements d'inscriptions rencontrées jusqu'à ce jour ». (l. c., 172-173);

3° L'extraordinaire abondance de stèles debout, massives, hautes de 2 mètres au plus, rassemblées dans les petites cours intérieures et annexes du temple (Il y a d'autres stèles d'un caractère bien différent : ce sont de véritables *masséboth*; l. c. 173).

Uni, ministre de Pépi Ier[1], est un administrateur remarquable dont il importe de relever l'activité. D'abord simple page porte-couronne, Uni obtient bientôt un poste dans l'administration du trésor; puis il est nommé inspecteur des bois de l'État. Il jouit de la particulière affection de Pépi, aussi devient-il *Inspecteur des « Prophètes » de la pyramide funéraire*, et plus tard *Auditeur*. Ayant rempli parfaitement ce dernier office, il est nommé *Ami du roi* et *Intendant de la Maison de la Reine*. Peu à peu il prend en main la direction de toutes les affaires : les carrières du *Sinaï* sont exploitées d'après de meilleures méthodes et soumises à des inspections régulières.

Uni fait reconnaître par les armes la suzeraineté de l'Égypte sur la Nubie, la Libye et la région située entre l'Égypte et Canaan[2].

Nefer-irka-r'a (V^e dynastie) avait dispensé les serfs appartenant aux temples d'Abydos et de Coptos du service des corvées; Pépi II (VIe dynastie) conféra sans cesse de nouvelles immunités aux sanctuaires[3]. Trois décrets de deux autres pharaons[4] de la VIe dynastie montrent qu'à mesure que s'accroissent la puissance des princes des nomes et les domaines de mainmorte avec tous les privilèges que le roi y attache, l'autorité royale s'affaiblit et les nomes se rendent de plus en plus indépendants; en même temps, la classe moyenne se fortifie et arrive au jour. L'Égypte se désagrège, et cette décadence du pouvoir central a pour conséquence une régression notable dans les signes extérieurs de la civilisation. Ces faits se produisent pendant la

1. 3e pharaon de la VIe dynastie.

2. Même en Canaan (d'après MEYER, § 266), mais pas d'une manière définitive.

3. Voir les décrets de cette dynastie dans BORCHARDT, AZ, XLII, 1 suiv.; PETRIE, *Abydos*, II, 18; A. J. REINACH, *Rapport sur les fouilles de Coptos* (1910); WEILL, *Les décrets royaux de l'Ancien Empire*, 1912; cf. A. MORET, *dans* RT, XXIX, 62. s.

4. *Waska-r'a* et *Neferkawhor*; voir les décrets dans WEILL, *Décrets royaux*.

période qui s'écoule entre la VIII[e] et la XI[e] dynastie, qui est une période de transition[1].

Les formules magiques des vieux temps — qui d'ailleurs redeviendront en vogue sous le Nouvel Empire — se laissent maintenant supplanter par les textes nouveaux qu'on inscrit sur les murs des tombeaux, sur les cercueils, et qui ont contribué à former ce vaste recueil que nous appelons le *Livre des Morts*[2]. Et pourtant on ne se détache pas de la magie; on « instruit » le mort des dangers qui le menacent, on lui met sur les lèvres les incantations qui rendent inoffensifs les monstres maléfiques. Et ainsi les idées nouvelles qui percent la couche des traditions n'ont pas la force de faire rejeter complètement les idées reçues.

Les spéculations de la V[e] dynastie sur l'unité de la puissance divine, manifestée dans la force créatrice du soleil, deviennent maintenant les croyances de tout le peuple; mais à ces théories « monothéistes » on oppose, dans la pratique, d'innombrables divinités locales, très exigeantes depuis que les nomes sont émancipés; elles finiront par anéantir les idées « monothéistes ».

Avec la XI[e] dynastie commence le *Moyen Empire*[3]. Coptos, Silsilis, Thèbes en particulier naissent à la vie politique. A la quatrième génération, la prépondérance est assurée à *Thèbes : elle exercera la suprématie jusqu'à la XIV[e] dynastie*, et la recouvrera après l'expulsion des Hyksôs. Les dix-huit rois de la XII[e] dynastie sont en même temps : ingénieurs, soldats, amis des arts, protecteurs de l'agriculture; aussi cette période est-elle une de celles où l'Égypte est le plus heureuse,

1. Les tombeaux de Siut, bien qu'ils soient mal conservés, nous fournissent des renseignements précieux sur cette époque (Études sur ces tombeaux : G. Maspero, *Hist.*, I, 454, suiv.; Breasted, *Anc. Rec.*, I, 391, suiv.; etc.).
2. Cf. t. II, Littérature.
3. Il finit avec la XV[e] dynastie.

Quelquefois les riverains du Delta voient venir de l'Orient dans leurs villes des hommes, ou même des tribus entières, chassés de leur pays par la famine ou par les révolutions : ils viennent chercher asile en Égypte.

Une tombe de Beni-Assan représente l'accueil fait à trente-sept de ces immigrants : les détails de leurs vêtements et des objets qu'ils apportent révèlent une civilisation déjà avancée.

De l'Asie, l'Égypte tire déjà ses esclaves, les parfums, le cèdre, les vases émaillés, les étoffes teintes et brodées dont la Chaldée conservera le monopole jusqu'au temps des Romains.

L'exploitation des turquoises du *Sinaï* est réorganisée et intensifiée. Toutefois, les tribus qui y vivent de brigandage, en particulier celles des *Shasu*, n'en sont point chassées.

Les populations turbulentes de l'Éthiopie retiennent un certain temps les pharaons ; finalement, à Semneh sont construites, par Usirtesen III, en briques crues, comme tous les édifices militaires d'Égypte, *deux forteresses*, une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Nil.

Sous cette dynastie augmente beaucoup la richesse générale.

Les peintures des *tombes de Beni-Assan* représentent, d'une façon très vivante, des gens qui labourent avec des bœufs, qui hersent, qui dépiquent, font les récoltes, vendangent, font le vin, le disposent dans les caves. Ailleurs on voit le tailleur de pierre, le bûcheron ; là, des ouvriers soufflent le verre en forme de bouteilles, d'autres font des vases et les mettent au four ; plus loin, on voit des savetiers, des charpentiers, des menuisiers, des tanneurs, etc.

Nous avons, en outre, un si grand nombre de pièces de sculpture que l'on se demande comment l'Égypte put trouver, dès lors, tant d'artistes (Les artistes grecs ne commenceront à paraître que dans 1400 ans environ.) Mais la condition des travailleurs était très dure, sous le bâton des Intendants !

La *XIII*e *dynastie* assure à l'Égypte quelques siècles de prospérité. On fait des travaux d'hydrographie; Thèbes, Bubaste, Tanis, Abydos, etc., sont restaurées et embellies.

L'art déchoit quelque peu; toutefois la beauté des statues royales sera bien rarement atteinte par l'art postérieur.

Les monuments des derniers pharaons (il y en eut soixante en tout) sont rares; ils n'ont pas la perfection des précédents.

Comme dans le passé, la conception de la vie est fort réaliste. Néanmoins l'élément spirituel que renferme le culte des morts se fait jour avec une force beaucoup plus grande que dans les sobres formules funéraires de l'Ancien Empire. On espère contempler dans l'Au-delà les dieux eux-mêmes dans leur splendeur; pour l'obtenir, il faut mener une vie conforme à la justice et à la morale.

Les travaux hydrographiques ont grandement accru le bien-être dans le Delta. C'est dans ce pays, à Xoïs, que la XIVe dynastie fixe sa capitale. Nous ignorons encore son histoire; mais nous savons que de l'Orient vont[1] se précipiter sur le pays des bandes — les Hyksôs — qui, à la faveur des querelles intestines déprimant l'Égypte, s'empareront du trône.

Avant de résumer leur histoire, tournons-nous vers le pays d'où ils vont venir pour étudier les peuples qui s'y agitent et qui intéressent tout particulièrement le Bibliste.

1. Cette invasion avait commencé avant la XIVe dynastie; il semble même que l'antépénultième roi de la XIIIe dynastie, Nehesi, était déjà vassal des Hyksôs et que le culte de Sêth, le dieu des usurpateurs, avait déjà son temple à Awaris et à Tanis (Cf. Meyer, *Hist.* t. II §§ 301 et 304).

ARTICLE IV

Au pays de Canaan.

A. — *Canaan préhistorique*[1].

A la période *miocène* émerge[2] des eaux un plateau *nummulitique*, non encore bouleversé, que les pluies abondantes vont modifier par *érosion*.

A la période *pliocène*, par une série de plissements et de cassures se forme l'épine dorsale de la « Palestine » et, par suite, une grande dépression, *future vallée du Jourdain*, s'étendant jusqu'au sud de Pétra, — bassin lacustre, supérieur de 30 mètres environ au niveau océanique.

Comme plus probablement il n'y eut jamais de glaciers en Palestine, on peut appeler *pluvio-glaciaires*[3] les temps qui correspondent à la période glaciaire classique et y distinguer cinq phases : d'abord, celle des *grandes pluies*, postérieure à la dislocation du continent *éocène* et à la formation de la mer intérieure non salée. A l'occident, la Méditerranée couvre tout ce qui constitue aujourd'hui la plaine de la Shephela et de Saron, et, au sud, une grande partie du Negeb ; à l'orient du lac, les hauts plateaux du Belqâ et du Haurân ont déjà leur physionomie presque définitive[4]. Au cours de la *phase* suivante, *sèche*, le niveau

1. Cf., *Canaann*, 364 et s.

2. Voir surtout C. Lartet, *Essai sur la géologie de la Palestine et des contrées avoisinantes*, dans *Ann. des Soc. géolog.* I (1869) 1-116 et 149-329 ; *Exploration géologique de la mer Morte, de la Palestine et de l'Idumée* (Paris, 1877). Ed. Suess, Em. de Margerie, *La face de la terre* (Paris, 1912) 1, 470-480.

3. C'est un terme *approximatif* pour indiquer un synchronisme avec la période *glaciaire* d'autres régions. Cf. H. Vincent, *Jérusalem*, in-4, Paris, 1913, t. I, p. 80, note 3.

4. René Dussaud, *Les Arabes en Syrie*, in-8, Paris, 1907, p. 24 ; et encore R. Dussaud et F. Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie Moyenne*, in-8, Paris, 1903, p. 49-54.

de la mer intérieure baisse beaucoup, et la concentration des eaux produit l'énorme quantité de gypse et de sel du *djebel Usdum,* Le climat est moins rigoureux; la vie organique se développe. La troisième phase est marquée par la *recrudescence des pluies* et par de *grandes modifications climatériques.* De nouveaux mouvements du sol transforment le pays. Sous l'action violente des eaux se creusent des torrents nombreux; l'*érosion* crée des ravins profonds où sont charriés par les eaux furibondes des organismes qui vont former, sur les bords de la mer, une terrasse de sédiments et de fossiles. Le lac est déjà *salé* par l'effet des sédiments salins des couches crétacées et des émanations gazeuses d'origine volcanique. A cette période tourmentée succède une période d'accalmie; et cependant les phénomènes volcaniques redoublent d'intensité. C'est le long de la ligne de rupture ʿAqaba-MerMorte-Jourdain-plaine de Damas que se trouvent les manifestations éruptives. Notons trois groupes de volcans bien distincts : au *djebel-Haurân* où les roches volcaniques sont devenues riches en terre rouge végétale; au *diret-et-Tulul,* à l'est de Damas, où la terre se couvre d'herbe et de fleurs à la saison des pluies ; au *Safa*, chaos inextricable de masses basaltiques noires, autour de cratères ouverts éteints.

Aux derniers temps de la période pluvio-glaciaire, la *température s'abaisse*; la faune et la flore subissent leurs dernières modifications et le relief continental prend sa forme « définitive ».

Au cours de cette période pluvio-glaciaire furent créées d'innombrables cavernes sur le versant oriental et vers le Negeb. *A l'aurore des temps historiques, un tremblement de terre détermina l'affaissement du sol dans le bassin du lac méridional, et constitua la forme actuelle du bassin dit de la « mer Morte ».*

Origine et évolution de la vie humaine en « Palestine ». Au commencement de l'ère pluvio-glaciaire, les bouleverse-

ments géologiques rendaient presque impossible la présence de l'homme. Les plus anciens vestiges de la vie humaine se trouvent dans le Belqâ.

A l'époque *paléolithique*, durant la phase *chelléenne*, de vastes forêts s'étendent sur les hauts plateaux; on rencontre d'énormes pachydermes... L'homme se développe rapidement, ses outils sont des *percuteurs* et divers instruments tranchants en silex. Au cours de la phase *moustéro-solutréenne*, le climat s'est adouci; la végétation est très intense. L'homme envahit les pentes des montagnes, occupe les vallées et s'achemine vers la Méditerranée. Des haches et des pointes de flèche révèlent ses goûts pour le combat et la chasse. De longues aiguilles en os témoignent qu'il sait se vêtir; il se pare de pendeloques et de colliers faits de coquilles et d'os. Pendant la période *solutréo-magdalénienne*, nous trouvons les premiers restes humains proprement dits — des *ossements* — dans les *cavernes* du Liban, où l'abaissement momentané de la température a contraint les habitants de se réfugier.

A l'époque *néolithique*, les premiers vestiges de la pierre *polie* et les traces de *poterie* découvertes dans les cavernes de la Phénicie, du Liban, de la Galilée, du mont Nébo, et aussi dans la plaine de Gezer nous montrent qu'un progrès immense a été réalisé.

Quelques animaux ont été domestiqués.

Dans les « villes bibliques[1] » de *Ta'annak*, *Megiddo*, *Gézer, tell el-Hesy, Jaffa*, *Engaddi*, tell Milkh, Tareibeh; et, au delà du Jourdain, el-Ledjun, el-Mereighat, tell-Matâba[2], la civilisation est néolithique.

On constate alors, 5000* 4000* av. J.-C., les premiers vestiges du sentiment religieux.

Vers les débuts des 3000 av. J.-C., des peuples nouveaux,

1. Dans celles que les fouilles modernes ont mises au jour.
2. *Canaan*, 393, 394.

les « Cananéens » (terme conventionnel qui désigne tous les envahisseurs antérieurs aux Hébreux) introduisent l'usage d'ériger, le plus souvent dans un *but funéraire*, des monuments *mégalithiques* de formes très diverses : *menhir*, *dolmen*, *cromlech*. En général, les *dolmens* s'élèvent le long de la grande dépression du Jourdain ; ils rayonnent cependant dans les autres vallées surtout vers l'est, Djôlân, Galaad, Belqâ, etc. En général, ils ne coïncident pas avec les antiques stations de l'industrie de la pierre, à cause peut-être du chemin suivi par les envahisseurs ou bien par suite du changement des conditions physiques; ils sont contemporains d'une civilisation déjà plus avancée. Leur situation nous fait constater que, dès ces temps très antiques, les régions septentrionale et orientale attiraient davantage à cause des conditions du sol qui offrait de l'eau et des pâturages faciles[1].

Peut-être le *troglodytisme* existait-il encore ; toutefois des découvertes récentes, à Gezer, à Megiddo, nous montrent que dès lors se constituaient des agglomérations de maisons. La culture avait atteint le plus haut degré de développement possible sans le secours du métal[2].

1. *Ibid.* 422, avec la note 1.

2. Fondé sur l'étude des sources archéologiques ordinaires (*Céramique*, *Architecture*, *Mobilier*, *Épigraphie*), on a proposé la chronologie suivante :

I. *Des origines au XVIe siècle* : civilisation indigène, vaincue ensuite et absorbée par une nouvelle population.

II. *Du XVIe au XIIe-XIe siècle* : civilisation cananéenne. Elle opéra la fusion des éléments de la civilisation locale et des siens propres, se laissant pénétrer par le *courant égéen*, puissant alors.

III. *Du XIIe-XIe au IXe-VIIIe siècle.* De nouveaux maîtres paraissent dans le pays qui devient presque fermé aux influences extérieures. On sacrifie les préoccupations artistiques aux utilitaires.

IV. *Du IXe-VIIIe au IVe siècle.* On crée une manière nationale authentique. De nouvelles influences pénètrent, dont les centres sont : Chypre, Rhodes, les îles grecques.

V. *Après le IVe s.* commence l'ère des Séleucides (*Cf. Canaan*, p. 19-20).

B. — *Des premiers temps historiques jusqu'à la chute des Hyksôs.*

En Canaan vivaient des populations à demi-barbares que la Bible appelle *'Anaqîm*[1] sur les montagnes voisines de la mer Morte, *Khorîm*[2] sur les confins du désert vers le mont Séir, *Hawîm* au sud-est de Gaza, *Rephaîm* qui étaient considérés comme des géants, *Zamzummîm* à la voix indistincte, *'Emîm*, appréhendés comme des monstres terribles[3].

Nous avons trouvé, dès les plus anciennes époques historiques, des tribus sémitiques concentrées sur les rives du golfe Persique. Leurs caravanes allaient à travers l'Arabie, jusqu'à la Mer Rouge ; du *Puanit*[4] elles poussèrent ensuite jusqu'au nord de l'Egypte sous la XII[e] dynastie. L'occasion de ces migrations fut, très probablement, l'invasion des Élamites en Babylonie. D'autres Sémites, entraînant à leur suite une partie des populations qu'ils rencontraient sur leur chemin, pénétrèrent dans la vallée du Jourdain ; bien plus, quelques-unes de leurs tribus poussèrent jusqu'en Égypte tandis que la XIV[e] dynastie s'éteignait dans les guerres civiles. Les envahisseurs tuèrent ou firent esclave la population et fondèrent une *dynastie* celle : des *Hyksôs*[5].

1. *Jud.* I, 10; *Jos.* XIV, 5; *Deut.* IX, 2.
2. *Gen.* XIV, 6; *Deut.* II, 12-22.
3. *Deut.* II, 10-12; 20-22. *Num.* XIII, 34 (TM)
4. Puanit, *Poeni, Puni.*
5. Il est impossible de savoir si les Hyksôs étaient d'origine strictement sémitique, hittite ou mitannite (la masse des envahisseurs devait être assez bigarrée).

Manéthon, *in* Josèphe (*C. Ap.* 1, 14, 75, 85 s.) nous fait connaître la tradition égyptienne populaire de son temps. Dans Josèphe, les rois usurpateurs sont appelés 'Υκσὼς, lu par Eusèbe (*Chron*, I, 157) 'Υκουσσώς. Manéthon explique ainsi le mot : βασιλεις + ποιμένες ; en égyptien *hq*=chef ; *s̱has* ou *s̱hos* est le mot par lequel on désignait, à l'origine, les bédouins pillards de la péninsule du Sinaï, et, plus tard, les nomades en général.

R. Weill, *Les Hyksôs* (dans *La fin du Moyen Empire égyptien* (Première partie, p. 1-267) rejette l'opinion courante sur les Hyksôs; d'après lui, ces rois ne seraient pas des étrangers; ils appartiendraient à une dynastie usurpatrice de Basse-Égypte qui enrôla des Asiatiques à son service et fut vaincue par les Thébains. Si la thèse de Weil prévalait (ce qui ne paraît

Leur capitale fut *Tanis*, et *Hawaru* (Avaris) leur camp retranché, dans le Delta.

Passé les premières brutalités de l'invasion, les Hyksôs se laissèrent apprivoiser assez facilement. Leurs rois comprirent, dès le début, qu'ils avaient plus d'intérêt à exploiter le pays qu'à le piller ; et comme personne autour d'eux n'aurait pu débrouiller les complications du fisc, ils furent obligés de garder à leur solde la plupart des scribes qui avaient, jusque là, géré le trésor[1].

Une fois entrés à l'école, ils s'initièrent sans efforts aux raffinements de la vie civilisée. Ils eurent à leur Cour autant de pompe que les pharaons indigènes.

Ils respectèrent les religions locales et favorisèrent même ceux des dieux dont les attributs leur parurent ressembler le plus à ceux de leurs divinités à eux.

Maintenant plus encore que dans le passé, *les Asiatiques, habitants de Canaan ou autres, étaient attirés vers l'Égypte* : ils y trouvaient des hommes issus à peu près des mêmes contrées qu'eux, égyptianisés sans doute, mais pas au point d'avoir perdu déjà le plein usage de leur langue et le souvenir de leur origine. On les accueillait d'autant mieux qu'on sentait le besoin de se fortifier contre la population indigène, hostile malgré tout.

Au xxe siècle, vinrent d'Orient et s'établirent sur les premières couches sémitiques de Canaan d'autres peuples dont les plus célèbres sont les *Araméens*, de même origine que les Cananéens, mais de culture différente. C'est à cette invasion que se rattache la *migration des Hébreux*.

Le clan d'Abraham[2] put facilement, en raison du morcel-

pas probable) l'influence des Asiatiques — qu'elle doit admettre — à la cour des rois de Basse-Égypte serait toujours très intéressante au point de vue biblique.

1. Rappelons, dès maintenant, qu'il faut placer *la tradition biblique de Joseph, fils du Patriarche Jacob*, sous le règne des Hyksôs.

2. Cf. Ch. I, II.

lement politique, traverser le pays tout entier, à la recherche de fertiles vallées. Durant une famine, il passa en Égypte. Au retour, il choisit comme séjour habituel le Negeb, où il y avait de l'eau et des pâturages; puis, à la suite de quelques contestations avec les tribus qui jusqu'alors étaient maîtresses de la région, il se fixa autour du puits de Be'er Sheba' (Bersabé) et de Gérar.

Le clan du Patriarche voulait conserver pur le sang de sa race, toutefois il finit par faire cause commune avec les populations cananéennes et les restes des anciennes races indigènes, en vue d'éviter tout conflit.

Tandis que *Hammurabi, Kudur-Mabuk* et leurs alliés étaient sur le point de mettre fin à leur course triomphale en Canaan, Abraham et les siens réussirent à les battre et à délivrer quelques roitelets qu'ils avaient pris dans la Pentapole[1]. Cependant le pays demeurait vassal de Babylone ou de Suse suivant que la suprématie appartenait à celle-ci ou à celle-là; mais la soumission devenait moins fidèle au fur et à mesure que les suzerains, là-bas, étaient plus absorbés dans leurs dissensions intestines.

Ainsi que nous l'avons vu, sous les Hyksôs l'Égypte fut plus ouverte qu'auparavant au commerce et à l'immigration asiatiques. Les « *benê Israël* » *vinrent, eux aussi, s'établir dans le pays.*

Les usurpateurs avaient grand intérêt à développer en Égypte l'influence de leur race; et cela explique, sans anomalie, qu'en *Canaan*, *vassal de la Chaldée*, peuplé de tant de races disparates — unies toutefois, pendant un certain temps, par *l'usage de la langue babylonienne* — toute la culture soit, *à une certaine époque*, tributaire de l'Égypte, *avec quelques influences chaldéennes*, comme en témoignent une *stèle funéraire*, une *statue d'Osiris*, des pierres à « cupules », des statues d'Anubis.

1. Gen. XIV, I et suiv.

Dans le pays de Canaan, on distingue à ce moment trois sortes de populations : les Cananéens, les Hittites, les Térakhites.

Les Cananéens[1]. — Par ce mot « Cananéens » on désigne tous les envahisseurs sémites qui, vers le xxve siècle av. J.-C., se superposèrent aux « aborigènes » pré-sémites en Palestine, où ils importèrent probablement l'usage d'ériger les monuments mégalithiques dont nous avons parlé.

Nous distinguons les gens d'*Amurru* des Cananéens proprement dits.

Le *pays d'Amurru*[2] est déjà important au temps de *Hammurabi*[3]. Il semble[4] que sa frontière n'est pas loin de la Babylonie[5].

Indiquons les principales villes *amorrites*, un siècle et demi environ après la chute des Hyksôs, en notant qu'elles avaient surgi, évidemment, bien longtemps avant cette époque qui est celle d'El-Amarna.

Amurru est *séparé des Hittites*, au nord, dans la région d'Alep, par les pays Nukhashshe, Nî, Zinzar; sur la côte, par les pays de Na-akh-ri-mi et de Ka-pa-si.

Il est *séparé du Mitanni* (région située au onrd de la

1. C'est des *Lettres d'El-Amarna* (Cf. t. II, Littérat.) principalement que proviennent nos renseignements.

2. F. Böhl, *Kan. und Hebr.*, p. 31 s.

3. Le grand monarque s'appelle, dans une inscription, « roi de Mar-tu (= Amurru) ». Son troisième successeur, *Ammiditana*, prend le titre de « roi d'Amurru. » Il y a des fonctionnaires d'Amurru ; un contrat porte la date : « 36e année de Shamshu-iluna, année de la guerre d'Amurru. » Référ. dans Böhl, 35.

4. Près de Sippar, un pays s'appelle Amurru. — Beaucoup de noms sont composés avec le nom du dieu *Amurru* : *amat-Amurru, apil-, awêl-, -bân, dan-, gimil-, ibni-, idin-, ili-, libit-, mâr-, nûr-, pirkhi-, sha-, warad-Amurru*, sous la 1re dynastie babylonienne.

5. Notons cependant qu'*Amurru* est écrit avec deux idéogrammes Mar-tu. Or il n'est pas démontré que Mar-tu ne désignât pas quelquefois autre chose qu'Amurru. (Cf. P. Dhorme *in* R. B., V (1908), p. 212, avec note 2). D'autre part, au temps de la première dynastie babylonienne, tous les étrangers, Arabes et Amorrites, étaient appelés, là-bas, *mârê-Amurru*, c'est-à-dire « gens d'Amurru », ou « gens de l'Ouest » (*Amurru* = Occident).

Mésopotamie et de la Syrie, et dans laquelle on parle hittite) par les pays de Takhashi entre Khoms et Damas, capitale du pays de *Ube*[1].

Le pays de Amki correspond à la future Coelésyrie ou *Béqâ‘* : Villes principales : Kinza peu éloignée de Nukhashshe, *Gi-id-shi* ou Qadesh sur l'Oronte ; dans la même région, Shaddu, Ashtarte,...

Dans le pays d'Arwad, Tunip de langue hittite, située peut-être entre la mer et Khoms; puis, au sud de Damas, *Tu-bi-khi*[2] ; non loin de là, dans la Béqâ‘ : Ku-mi-di, Khasha-bu, Kkazi[3].

L'activité des Amorrites se concentre sur la côte, dans l'île d'Arwad[4] et, tout près, à Ul-la-za, à *Ir-qa-ta*[5] ; au sud d'Arwad, à *Sumur*[6], à Ardata[7] à peu de distance et au sud de tel‘Areqâh.

Au-dessous de Tripoli, *Bat-ru-na*[8], *Gub-la*[9] ville importante au sud ; puis Bêrûta[10].

Il est impossible d'indiquer les frontières méridionales d'Amurru.

Le *pays des Cananéens*[11] s'étend au sud d'Amurru. Les villes principales sont à cette époque, *Si-du-na*[12], *Sur-ri*[13]. Non loin de Sidon, Kha-zu-ra ; entre Tyr et Sarepta, Da-nu-na. Entre Tyr et Arwad, U-ga-ri-te ; un peu au sud de Tyr, Uzu,

1. Khôbhâh, Gen. XIV, 15.
2. Cf. Tibhkhâth en Aram-Soba (I Chron. XVIII, 8).
3. Cf. Khosâh, au N. de la tribu d'Asher. (Jos. XIX, 39).
4. *'Arwâdhiy*, « d'Arwad » (*Gen.* X, 18).
5. Cf. *‘Arqiy*, « d'Areqâh, » (*Gen.* X, 17).
6. Cf. *Semariy*, « de Sumur » (*Gen.* X, 18).
7. Ar-da-ta ou El-da-ta.
8. Βότρυς, Botrun actuelle.
9. Ou *Ku-ub-li* ou *Gu-la*, c.-à-d. Ghebhal. (*Ez.* XXVII, 9) Cf. Ghibhly (*Jos.* XIII, 5) = Byblos.
10. C'est-à-dire : *les puits* = Beyruth.
11. P. Dhorme, in *RB.* V (1908), 513-519.
12. Ou *Zi-tu-na* = Sidon.
13. Tyr.

Ak-ka[1], *Ja-pu*[2], très importante ; Ma'hasa[3], au N.-E. de Jaffa.

Au pays qui sera occupé plus tard par les Philistins, *Ash-qa-lu-na*[4], *Kha-za-ti*[5] ; Gari dans le Negeb ; *A-du-ri*[6] à l'ouest d'Hébron ; *A-ra-ru*[7] au sud du Wâdî-el-Milh ; *U-du-mu*[8] au sud de Dûrâ ; *Khi-ni-a-na-bi*[9] au sud-ouest de ed-Dôme.

Dans la plaine de Juda, *La-ki-sha*[10] ancienne ville royale ; non loin de là, *Mu-ukh-ra-ash-ti*[11], *Ki-el-te*[12], *Zânû'a*[13] ; *Sarkha*[14] ; *Aialuna*[15] près de Amwâs[16], *Ma-an-kha-te*[17], *Ga-az-ri*[18].

Bît-Antu,[19] non loin de Jérusalem et au nord de cette ville ; *Sha-ak-mi*[20], *Bît-sa-a-ni*[21] *Ma-gid-da*[22], *Ta-akh-nu-ka*[23], *Shu-na-ma*[24].

Sur le territoire de la future tribu de Zabulon, *Khi-na-tu-na*[25], *Qa-nu-nu*[26] au S.-E. de Tyr.

1. Ptolémaïde = '*Akko* (*Jud*. I. 31).
2. Jaffa.
3. Ou Mu-ukh-kha-zi.
4. 'Ashqâlon.
5. Ou *Az-za-ti*, Gaza ('*Azzâh*).
6. '*Adhoraiym* (II *Chron*. XI, 9) = Dûrâ.
7. '*Aroêr* (I *Sam*. XXX, 28) = 'Ar'âra.
8. Dhumâh (*Jos*. XV, 52) = ed-Dôme.
9. עֵין־יַעֲנָב = 'Anâb (*cf*. *Jos*. XV, 50 : 'anâbh).
10. Ou *La-ki-shi* = Lâkish = tell-el-Khesy.
11. Cf. *Moréshéth Gath*. (*Mich*. I, 14).
12. Ou Ki-el-ti, *Qe'ylăh*. (*Jos*. XV, 44).
13. *Zânoah* (*Jos*. XV, 34).
14. Moderne *Sar'a* (*Sare'âh* I, *Chron*. II, 54).
15. Ou Ia-lu-na, moderne *Iâlo ; Ayyâlon* (*Jos*. XIX, 42).
16. Nicopolis.
17. *Mânahat* (I *Chron*. II, 54 et VIII, 6).
18. Gezer, Gazer.
19. 'Anâtâ, '*Anâthôth* (*Jos*. XXI: 18).
20. *Shekhem*, aujourd'hui Nâbulus (*Gen*. XXXIV ; etc.).
21. Bêsân, Bhêyth-Shân ou Bhêyth-She'an (*Jos*. XVII, 11 ; I, *Sam*, XXXI, 10, etc.).
22. Ou Ma-kid-da = *Megiddo*, Meghido.
23. *Ta'enâk* (*Jos*. XII, 21 ; etc.).
24. *Shunêm* (*Jos*. XIX, 18, etc.).
25. *Khannâton* (*Jos*. XIX, 14).
26. *Qânâh*, moderne Qânâ.

La différence des régions occupées donna lieu à la différence des mœurs, des usages, du caractère : les Cananéens de la mer furent marins ou marchands ; ceux de l'intérieur, agriculteurs ou bergers suivant les lieux. Ils se divisèrent en tribus qui furent souvent en lutte les unes contre les autres.

Les Hittites[1], *Héthéens* de la Vulgate[2]. — Les monuments montrent que leur royaume s'étendit, à l'*est*, jusqu'à l'Euphrate qui baignait Malatia, Samsat, Karkemish ; *à l'ouest*, du côté du Taurus, jusqu'à Kara-Dagh, avec quelques pointes plus au sud ; *au sud*, jusqu'à Hamath, et, à certaines époques, plus au Sud jusqu'en Canaan[3] ; *au nord*, les limites ne sont pas bien sûres : étaient hittites Eyuk et Boghaz-Keui au milieu du circuit décrit par l'Halys, Giaur-Kalesi, Yarre, Doghanlu, Beykeui ; puis, entre Sardes et Smyrne, Sipylus et Kara Bel[4].

On est porté à croire que les Hittites étaient venus des montagnes septentrionales, de l'Arménie, du Caucase,...,

1. J. Garstang. *The land of the Hittites* in-8. London, 1910 (On y trouvera une bonne bibliographie, p. 392-401). Voir aussi P. Dhorme in *Conférences de Saint-Etienne, 1910-1911* : Les Aryens avant Cyrus.

2. Dans la Bible, *TM.* : *Khêth, Benêy Khêth, Hakhittiy, Hakhittiym, érés hakhittiym* :

a) Liste des peuples, *Gen.* X, 15, I *Chron.* I, 13.

b) *Jud. I, 26* : Construction de la ville de Lûz, au pays des Hittites.

c) Dans les énumérations de peuples, par ex. : *Deut.* VII, 1 ; *Jos.* III, 10 ; XXIV, 11 ; *Ex.* III, 8, 17 ; XXIII, 23, 28 : XXXIII, 2 ; I *Reg.* IX, 20 ; etc.

d) *bny Khth* à Hébron, et *'phrwn hkhtty Gen.* XXIII, 3, 5, 7, 10, 16, 18, 20 ; XXV, 9, 10, XLIX, 29 ; L, 13. Cf. aussi *Gen.* XXVI, 34 ; XXVII, 46.

e) Le pays des Hittites (*Jos.* I, 4).

f) Akiyhmélék le hittite (I Sam, XXVI, 6) ; Ūriyâ le hittite (II Sam. XI, 3, 6, 17, 21, 24 ; XII, 9, 10, 23, 39 ; XXIII, 39 ; *cf.* I, *Reg.* XV, 5 ; I *Chron.* XI, 41).

g) Trafic de chevaux entre Salomon et *tous les rois des hittites*, (I *Reg.* X, 29, II, *Chron.* I, 17).

h) Femmes hittites sous Salomon (I *Reg.* XI, I). Rois hittites (II *Reg.* VII, 6).

i) La « mère » de Jérusalem est hittite (*Ezech.* XVI, 3, 45).

3. Voir par ex. : *Gen.* XXIII.

4. Garstang, 84.

parce que l'on peut constater, dès le deuxième millénaire av. J.-C., qu'ils montent à cheval comme les gens du Turkestan; qu'ils portent des bottes à pointe relevée aux orteils comme les Tartares et certains *montagnards* de Grèce et de Crète. Et, d'autre part, leur culte est un culte de montagne[1].

Nous avons vu qu'entre 2000 et 1800, environ av. J.-C., les armes de ce peuple furent assez puissantes pour porter à la Ire dynastie babylonienne des coups décisifs; mortellement affaiblie, elle tomba sous le choc des « peuples de la mer » (Ces derniers fondèrent une dynastie qui, d'ailleurs fut éphémère[2]).

Au temps des *Patriarches hébreux*, on ne donnera pas d'explication détaillée sur les établissements hittites[3]; d'autre part, leur nom sera, pratiquement, presque synonyme de Canaan[4]. Au xve siècle, les expéditions répétées des pharaons les trouveront dans la Syrie septentrionale, et le xive siècle marquera l'apogée de leur puissance reconnue, pendant cinq ou six générations, par l'Égypte, l'Assyro-Babylonie et probablement la Cilicie, par la Lycaonie, la Phrygie, la Lydie.

Les archives de la capitale, Boghaz-Keui, et les Lettres d'El-Amarna montrent qu'un *Droit des gens* s'était établi entre ce peuple et les États que nous venons de mentionner. Rappelons les traités conclus avec le Mitanni, sous Shubbiluliuma, avec l'Amurru, sous Mursil et puis sous Khattusil, etc[5].

Il semble que l'empire ait décliné du xiiie au xie siècles,

1. *Ibid.* 325-321, et Böhl, 16 avec note 2; RB, VI (1909), 54. Notons que l'on constatera au xive siècle av. J.-C., du moins dans la religion, *un élément aryen*, puisque, dans un traité de l'époque entre Hittites et Mitannites, sont invoqués, entre autres, les dieux *Mitra*, *Varuna*, Indra, Nâsatya.
(Lorsque l'élément sémite réussit à repousser les tribus occidentales, l'art hittite remonta vers le nord).
2. *Cf. supra*, p. 33
3. *Gen.* XXIII; XXV, 9; XXVI, 34; XLIX, 29, 32.
4. *Gen.* XXVII, 46 et XXVIII, 1.
5. Garstang, 325, 326; RB V, (1908), 313-314.

puis qu'il ait connu un regain de fortune entre le XIe et le IXe, et enfin qu'il se soit démembré définitivement vers le VIIIe.

Pour la correspondance « internationale », on employait la langue assyro-babylonienne, bien que celle de la « nation » fût radicalement différente.

Aux temps néolithiques, certains caractères de *l'art*[1] *hittite* se retrouvent dans l'art de Suse et dans celui de la Troade et de la Crète. Aux âges suivants, on sculpta beaucoup de figures sur la roche, en particulier au mont Taurus, quelques-unes sont gigantesques, d'autres de dimensions naturelles : des groupes représentent des divinités et leurs ministres, et sont accompagnés d'hiéroglyphes hittites.

Un seul monument mobile a été trouvé *in situ*, c'est une pierre à cime arrondie, posée sur un piédestal, près de Bogshe. On a trouvé — près de leur *lieu d'origine* sans doute — d'autres monuments de même caractère, par exemple, l'autel massif de Kuru-Bel, au nord de Comana, les lions de Derendeh, l'obélisque d'Izgîn, la colonne solaire de Palanga. On connaît en ronde-bosse les lions de Sakje-Geuzi, de Marash, d'Eyuk. Signalons les fragments de statues de Kurts-oghlu et de Marash.

On est unanime à affirmer l'unité de cet art parce que partout il est caractérisé par la chaussure à « pointe à la mongole », la tunique courte qui finit au-dessus des genoux, le manteau de forme assyrienne laissant découverte la jambe qui marque le pas, la tiare en pointe ou béret rond, la chevelure divisée en deux *encadrant le visage*, ou bien la queue sur la tête rasée.

Dans leur *manière*, les artistes hittites n'atteignirent jamais ni le réalisme assyrien, ni le fini égyptien; leurs œuvres semblent des ébauches inachevées, sorte *d'adaptation*

1. Garstang, 79, s.

de la technique traditionnelle des antiques civilisations à une race définie et constituée[1].

Quant à la Religion, toute théorie serait prématurée, parce qu'il reste trop de documents indigènes à traduire. Notons seulement ici, que le dieu Tishupu ou Teshup est représenté avec les vêtements hittites et avec la hache et la foudre du dieu sémitique Adad, bien qu'il ne figure pas dans le Panthéon sémitique, non plus que Mauru, Tarqu, Khepa, autres dieux hittites. Le traité de Ramsès et de Khatusura mentionne, outre le soleil, Suteh seigneur du ciel et Suteh seigneur des Kheta[2], Suteh de Pairada, de Khissapa, de Sakhipina, etc., c'est-à-dire de onze villes. Or ce dieu était le Suteh égyptien[3], qui ressemblait fort au *ba'al* sémite. Dans le même traité on nomme aussi *Astar*, qui est l'Astarté sémite.

Les Térakhites. — Leur importance est tout-à-fait secondaire, à l'époque où nous sommes. Les *benê Israël* sont encore en Égypte; les *Ammonites*[4] sont en lutte avec les amorrhéens pour la possession du pays situé au nord de l'Arnon; Les *Moabites*[5] ont peine à se maintenir au sud de ce fleuve et sur les bords de la mer Rouge; les *Edomites*[6] ou Iduméens, autour du mont Séir et jusqu'à la mer Rouge, ont toujours à lutter contre les tribus arabes du désert.

1. ERS², 45. Voici comment M. Ed. Pottier définit les caractères essentiels du style hittite : Il procède surtout des modèles créés par la plastique de Sumer et d'Akkad et par celle de l'Élam, dans la période qui va de l'an 3000 à l'an 1500 avant notre ère. Il s'en sert avec liberté et avec hardiesse, en les adaptant aux mœurs et aux coutumes du pays. Il n'a avec l'art assyrien qu'une parenté de cousinage, si l'on peut dire. Il est d'ailleurs plus ancien, et c'est l'art assyrien qui, en général, prendra à tâche d'imiter et de perfectionner les formes hittites. Extrait d'une étude sur *l'Art hittite*, dans *Syria* I (1920) p. 286. cf. aussi G. Contenau, *Les Hittites, l'Orient, la Grèce*, dans RA, XVI (1919), 97-107; en particulier 98 et 100).

2. *Ibid*, 48.

3. Ecrit aussi *Sts*, *sth*, *suti*, *sti*, *st* (en grec Σηθ) Cf. A. Mallon, in *Rech. Sc. relig.* 1914, 91.

4. Cf. *Gen.* XIX, 36-38.

5. Cf. *Gen.* XIX, 31-37; XI, 26, 27.

6. Cf. *Gen.* XXXVI, 20; *Deut.* II, 22.

Archéologie et Civilisation.

Classification archéologique[1].

PÉRIODES	DÉSIGNATION DES PÉRIODES			DATES APPROXIMATIVES
	SELLIN-WETZINGER *Jéricho.*	MACALISTER *Gezer.*	H. VINCENT *Canaan et RB*	
I.	Préhistorique.	Pré-sémitique.	Indigène.	Des origines à 2500
II.	Cananéenne.	Sémitique I et II.	Cananéenne.	2500 à 1600
III.	Cananéenne en déclin.	Sémitique II et III.	Egéo-cananéenne.	1600 à 1200
IV.	Israélite.	Sémitique III et IV.	Israélite.	1200 à 800
V.	Juive.	Sémitique IV.	Judéo-hellénique.	800 à 500

1. *Les Villes*[2].

Une ville *cananéenne*, grande, forte[3], n'était en somme qu'un village sans symétrie. Même la Jéricho du XIII[e]-XII[e] siècle av. J.-C. ne sera qu'un pauvre amas de gourbis en briques sèches, tassés à l'intérieur d'un rempart de cailloux et de briques crues, sur une aire de quelques hectares à peine. Megiddo, dont l'occupation paraîtra à Tutmès III aussi importante que celle de « mille villes », n'aura que cinq hectares environ de superficie[4].

A l'origine, la ville était une acropole fortifiée au pied de

1. Tableau emprunté à *RB* XI (1914), 390.
2. *Canaan*, 23, s.
3. Une de ces « villes murées jusqu'au ciel », dont l'aspect devait si fortement terroriser les espions israélites. *Deut.* I, 28 (H. Vincent, *Jérusalem antique*, 161, B.).
4. H. Vincent, *Jérus. ant.* 161.

laquelle se développait, avec le temps, une agglomération petite ou grande, suivant les conditions du milieu et le caractère du peuple. Elle était généralement campée sur un éperon saillant, à l'extrémité d'une rampe de colline, telles Megiddo, Gezer, Tell es-Safi, ou sur un monticule isolé dans la plaine comme Ta'annak, Lâchis; à l'abri du vent, et dans le voisinage d'une source ou d'un cours d'eau, parce que l'on était *préoccupé* d'être pourvu d'eau en toute circonstance : à cause de cela, à Jéricho on développa le mur d'enceinte assez loin pour englober la fontaine; à Gabaon, à Gezer, à Rabbath-Ammon, à Sion[1], on creusa un tunnel souterrain pour aller chercher l'eau dans la vallée; plus tard, on recourra au procédé des citernes, mais au début l'entassement des habitations et la perméabilité des étroites toitures rendaient ce moyen impraticable[2].

Autour de la ville court un *mur d'enceinte* dont la nature change suivant les temps et les lieux; c'est un simple monticule de terre à Tell es-Safy, à Tell Zakariyâ, à Gezer; un lit épais de terre soigneusement pilonnée, à Jéricho, au xxe siècle av. J.-C.[3]; un mur en briques mêlées de paille hachée et séchées au soleil, à Lâchis du xviiie siècle.; mur de roches erratiques brutes à Ta'annak. Ces murs reposaient sur une base de briques, de bois, ou sur un épais soubassement de terre et de cailloux; à l'Ophel de la Jérusalem jébuséenne, il s'élevait sur un puissant blocage en quartiers de pierres frustes[4].

Les *forteresses* apparaissent, non pas au temps *néolithiques*, mais seulement lorsque de terribles envahisseurs tentent de s'emparer du sol (xxve-xxe siècles), par exemple à Tell el-Mutesellim. A Ta'annak, il y en a trois : la *forteresse occidentale* du xvie-xve siècle, avec un sanctuaire et

1. *Cf. infra.*
2. H. Vincent, *Jérus. ant.* 162, B. avec les notes 3 et 4.
3. Détails dans *RB* 1909, 271, s.; 1910, 409, s.
4. H. Vincent, *Jérus. ant.*, *192* A.

peut-être un « palais » antérieur (on y a découvert un sacrifice de fondation et une petite *bibliothèque cunéiforme*); la *forteresse orientale* du x[e] siècle (contemporaine de Salomon) dont les blocs sont un peu taillés et même un peu polis à l'extérieur, et pour laquelle on a employé aussi la chaux; la *forteresse septentrionale* remontant à 800 av. J.-C.[1].

Les *maisons*[2] s'entassaient en un désordre inextricable, par ex. à Jéricho. Quoiqu'elles fussent de proportions *minuscules*, elles avaient *souvent* des *murs très épais*, sans fenêtres. La toiture était supportée par des piliers de briques ou des poteaux de bois posés sur des bases de pierre, à Ta'annak, à Gezer, à Lâchis, encore au x[e] siècle.

Le sol était généralement de terre battue ou de grossiers enduits, avec un foyer creusé au milieu de la pièce principale.

Parfois il y avait dans les maisons une citerne et des jarres à grains, comme à Megiddo, à Gezer.

Céramique[3] *depuis le 3[e] millénaire jusqu'au XX[e] s. av. J.-C.* : Dans les villes « *indigènes* » les plus antiques, Lâchis, Gezer, Ta'annak, se constitua un art indigène, ou mieux *présémite*, indépendant, en apparence, de toute inspiration étrangère.

Au début des temps *néolithiques*, l'argile épaisse, impure, monochrome, est seulement séchée au soleil; les vases sont faits à la main. Ils sont ensuite un peu plus élégants, à Tell es-Safy et à Ta'annak.

Cette céramique est caractérisée par des stries obtenues à l'aide d'un grattoir de silex, à pointe unique ou dentelée comme une scie très fine.

Pour donner prise sur le vase, on ne faisait d'abord qu'une

1. C'est en Assyro-Babylonie plutôt qu'en Égypte qu'il faut chercher l'origine de cette architecture.
2. H. Vincent, *Canaan*, 65 s.
3. *Canaan*, 305, suiv.

oreillette horizontale ; une variété considérable d'évolutions aboutit à l'anse recourbée... En ces temps-là, *on ne pensait en somme qu'à l'utilité* ; l'art céramique vivait *principalement* des traditions asiatiques (élamites et susiennes) ; plus tard, à la suite de graves transformations historiques, les importations venues de Chypre et du bassin égéen, entre 2000 et 1600, lui fourniront d'autres modèles[1].

Du XXVe au XVIIe siècle environ, au nord et au sud du pays, comme dans l'Égypte pré-pharaonique et à Troie, on donne aux vases la forme d'animaux, d'homme, surtout de femme ; citons une lampe-canard de Gezer. On songe aussi à polir la surface des vases pour rehausser la tonalité fondamentale de l'argile : ce sont là les *premières tentatives esthétiques*.... Dans la céramique la plus ancienne, en Palestine comme en Égypte, en Babylonie, en Susiane, le galbe est plus parfait, le coloris plus riche et plus beau[2].

Plus tard, on applique le coloriage à même l'argile ou sur un engobe généralement blanc ; là dessus s'enlèvent en *noir* lustré, en noir épais, en *rouge* indien, des *dessins capricieux*. On représente parfois des animaux, mais parfois aussi, pêle-mêle, de simples lignes ondulées, brisées, recoupées, des zigzags, des treillis, des rubans. Plus tard encore, on *dessine* des plantes, des arbres et surtout des animaux, par exemple à Gezer, à Ta'annak, à Tell el-Hesy. Les caractères de la céramique peinte sont l'épaisseur du dessin, l'usage des teintes pleines et la polychromie. (On rencontre les mêmes caractères en Babylonie, en Susiane, en Égypte.)

Quand la première invasion sémitique eut couvert la Palestine de peuples nouveaux, d'autres agglomérations durent se constituer dans lesquelles se développa, sauf dans les centres où les indigènes étaient les plus nombreux, une

1. H. Vincent, in *RB*, 1914, 518 ; voir 512-518.
2. *Canaan*, 319.

culture plus imprégnée d'éléments jusqu'alors étrangers[1].

Vers la fin de la période pré-sémitique apparaît un *procédé nouveau de décoration céramique* : on emploie une seule couleur pour chaque élément de l'image; le dessin est plus précis et les lignes plus fines; les détails du corps sont indiqués par des lignes, et les intervalles vides laissent apparaître le fond ou l'engobe jaunâtre. *C'est un acheminement vers la technique égéenne;* on pourrait l'appeler *période cananéenne*[2].

2. *Les lieux de culte.*

Les *sanctuaires* ou *bâmôth*. — Le sanctuaire, *aux temps néolithiques*, occupe une aire de 25 m. 50 sur 24 m. 40, sans murs de clôture, à Gezer. Il y a beaucoup de *cupules* creusées dans la roche, à Gezer, à Tell Djedeideh, à Tell Zaqariya, à *Béthel*, à Megiddo, etc., etc.; un canal les met en communication avec une caverne (à incinération) où étaient reçus le sang et les libations en l'honneur de la divinité[3].

Aux temps cananéens, sur la grande aire du bâmâh, à Gezer, à Mégiddo, à Tell es-Safy, des stèles ou *massêbôth* massives sont élevées autour d'un pieu ou *béthyle* d'humbles proportions, objet unique du culte des anciens jours, dont la sainteté se communiquera avec le temps aux *massêbôth* qui ne sont que *commémoratives* à l'origine.

Près des stèles sacrées est un autel[4] en pierre sur lequel on répand le sang, les libations, les parfums, dont on asperge ensuite les *massêbôth* ou que l'on porte au canal qui conduit à *l'adytum*, dans la caverne.

Le pieu à peine dégrossi, près de l'autel, représente le bosquet primitif à l'ombre duquel on rendait le culte; un

1. *Ibid.*, 325.
2. H. Vincent, *RB*, *l. c.*, 390.
3. *Canaan*, 92 suiv.
4. *Cf. Ex.* XX, 24-25, XXIV, 4, 6.

peu en arrière se trouve la fosse qui recevait les restes des sacrifices ou des oblations, et, tout près de là, des réservoirs avec l'eau indispensable aux multiples nécessités du culte. A l'extrémité opposée à la foule des adorateurs, était le domaine réservé à la divinité : là s'accumulaient ses richesses, là se retiraient ses ministres, là était admis le peuple pour accomplir certains rites plus importants ou plus intimes. Quand il n'y avait pas de caverne naturelle, on faisait une cachette artificielle.

Du XXXe au XVe siècle av. J.-C., il n'y eut pas d'évolution sensible dans le culte des Cananéens, ni dans leur religion; cependant on conçoit qu'il y ait quelque différence entre les *bâmôth* de Gezer, de Lakish, de Megiddo, suivant que ces villes tombèrent plus ou moins vite entre les mains d'Israël et que celui-ci s'y montra plus ou moins intransigeant au point de vue religieux.

Les choses saintes[1]. Faisons observer tout de suite que quelques-uns des faits que nous allons mentionner sont à reporter aux temps dont nous parlons au chapitre II.

A Gezer, à Megiddo, à Tell es-Safy, dès la plus haute antiquité, on vénère des idoles « theraphim[2] » qui ressemblent à peu près à un *gros doigt* (!) terminé quelquefois en tête humaine (!) plus ou moins informe.

Avec l'invasion des Cananéens, les *mâssêbôth* deviennent caractéristiques du lieu de culte, et les *cupules* tendent à disparaître; *alors, dans toute la Palestine, se multiplient les idoles d'un réalisme brutal : Astarté*, représentée comme fille de plaisirs et de joie licencieuse, en relief sur des lamelles d'argile, avec, dans les ornements, des particularités *babyloniennes*, à Ta'annak, à Lakish et ailleurs dans la Shephelah — *assyro-égyptiennes*, à Tell es-Safy, ou *égyptiennes*, par exemple à Gezer, 2000-1400 av. J.-C.

1. *Cf. Canaan*, 152-204.
2. *Cf. thérâphiym*, *Gen.* XXXI, 19, 30; *Jud.* XIX, 13, etc.

On rencontre aussi quelques *statuettes* : une à Gezer, entre le xe et le viie siècles, dont les *deux cornes* rappellent ʿAshtaroth-Qarnaiym[1] de la Bible; d'autres, à Lakish, xiie-viie siècles (et aussi à Chypre, en Cappadoce, en pays hittite) insistent sur l'idée de fécondité. Pas de *baʿals*, à moins que, bien avant les Astarté, qui commencent aux xxe-xviiie siècles, ils n'aient été représentés par ce qui n'est plus aujourd'hui pour nous que fragments obscurs, et remplacés ensuite par des emblèmes d'une expression très crue.

On a trouvé à Taʿannak — xxie siècle — un dieu d'importation babylonienne, *Nêrgal*, dieu de la peste, de la destruction, du royaume des morts. Il est orné d'une inscription cunéiforme.

On connaît du temps de Thutmès III, xvie-xve siècle, diverses idoles *spécifiquement égyptiennes* : à Lakish, les dieux Phtah et Bès; à Ta'annak et à Gezer, Bès encore[2].

Près des stèles[3] du *bâmâh* de Gezer et de celui de Megiddo, on *sacrifiait dans des jarres* des nouveaux-nés, prémices de la famille, offerts à la divinité[4].

On offrait encore des victimes humaines en *sacrifice de fondation*, que l'on enfermait aussi dans des jarres[5].

Ainsi, autant du moins que les monuments découverts permettent d'en juger, à partir des *temps néolithiques*, avec

1. *Gen.* XIV, 5.

2. D'autres objets sont difficiles à identifier, par ex., à tell-Zakariya une *femme-poisson* (=Atargatis (?). — Peut-être est-il permis de regarder comme *amulettes* des *serpents en bronze* (*Cf.* II *Reg.* XVIII, 4) de Gezer, qui font songer au temple de Shushinak en Élam. (Voir in *Délég. Perse*, t. VII (1905), *Offrandes de fondation du temple de Chouchinak*, par R. De Mecquenem, p. 61-130; et t. XII (1911), *Etudes sur le serpent* par P. Toscanne, p. 153-228. Le serpent était l'animal attribut des divinités chtoniennes. — D'autres objets de formes variées, et troués, pouvaient être des amulettes, ou des ornements de femme ou d'homme.

3. On y a découvert beaucoup de jarres contenant chacune un *nouveau-né*. Il ne s'agit pas là d'hypogées, car il n'y aurait pas tant de bébés ensevelis sur une sphère si limitée.

4. Cf. *Jos.* XI, 26; I *Reg.* XVI, 34; II Reg. III, 27.

5. Témoins les squelettes découverts dans des jarres des xvie-xve siècles, à Megiddo, et à Taʿannak.

les populations *pré-sémitiques*, certaines dispositions cultuelles semblent indiquer que l'on avait déifié plus ou moins vaguement la Nature féconde. Il n'y a pas de sanctuaire bien déterminé, ni d'autel, ni d'idoles : on fait des *libations* devant quelque roche creusée, que l'on a mise parfois en relation avec une caverne.

Avec les premières races sémitiques, plus spécialement vers le xx[e] siècle, le lieu du culte a une *physionomie précise* : sur une colline, à l'ombre d'un bosquet ou près d'une source, une pierre brute ou façonnée en stèle grossière, droite, est la demeure ou au moins le symbole de la divinité. Les fidèles viennent oindre la pierre-béthyle et ériger près d'elle une *massêbâh commémorative* du *sacrifice offert*. La pierre-béthyle finit par représenter, d'une manière très vériste, l'idée de fécondité de la Nature.

Plus tard paraît la distinction entre le symbole divin et *l'autel*. Les sacrifices *sanglants* deviennent de plus en plus prépondérants ; fréquents sont aussi les sacrifices *humains*, *prémices de la famille* ou *victimes* offertes à l'occasion de la fondation de quelque édifice (Les représentations plastiques de ces concepts fondamentaux subirent des *influences diverses* en rapport avec la qualité des maîtres qui dominaient le pays). *Comme les enfants d'Israël ne réussiront que par lentes étapes et à la suite de persévérants efforts à conquérir le pays, la transformation religieuse ne s'opérera que progressivement et lentement.*

3. *Les Sépultures*[1].

Sépultures indigènes néolithiques, depuis les origines jusqu'à 2500. Le plus antique hypogée — inviolé à Gezer — consistait en une caverne, partie naturelle, partie artificielle (9 m. 45 × 7 m. 50 ; hauteur : entre 0 m. 61 et

1. *Canaan*, 204-224.

7 m. 50). Un escalier était taillé dans le roc, du côté moins élevé; de l'autre côté, il y avait un puits de 1 mètre de profondeur. Dans les cendres et ossements calcinés, on n'a pas trouvé de trace de métal, ni d'ornements, ni de vêtements; mais seulement une sorte d'amulette en os. Il y avait aussi dans cette caverne beaucoup de vaisselle du type le plus primitif : petits brocs, écuelles, etc. Près de l'entrée, dans la roche, étaient creusées des *cupules*. L'état de cet antre montre que *les morts étaient incinérés, entre 4000 et 2500*, à *Gezer*.

Sépulture cananéenne (2500-1200). A un *second stade* de l'hypogée dont nous venons de parler, la caverne fut *doublée* artificiellement; le fond de l'escalier fut fermé par un mur et le reste de ce même escalier obstrué à dessein avec des pierres et des cailloux. A la même époque, fut creusé le puits pour pénétrer dans la caverne au moyen de cordes; de même à Béthanie[1]; on fermait l'ouverture avec une dalle. Ces faits démontrent que *l'on conservait les corps entiers et qu'on voulait les mettre à l'abri des bêtes sauvages*. C'est ce que prouvent aussi certaines tombes de Tawâhîn es-Sukkar, au sud du Jabboq[2].

Les cadavres étaient couchés sur le flanc. Le long des parois, en de petites anfractuosités, il y avait des *sépultures distinctes* avec des offrandes et des objets plus abondants et plus perfectionnés.

Tombes en forme de puits. A Gezer encore, il faut signaler une *cavité artificielle, cylindrique*, plus ample à l'orifice qu'à la base, avec quelques entailles pour permettre l'appui du pied. Au niveau inférieur du puits, une porte ouvre sur une chambrette artificielle, peu régulière. Les cadavres sont *couchés sur le flanc et repliés sur eux-mêmes*, les genoux vers le menton, les talons sous les fémurs. Il y a là des lampes.

1. *RB*, 1914, p. 439.
2. *RB*, 1910, 551-552.

des armes : poignards, pointes de javeline, etc., des ornements : perles, épingles à cheveux, etc. Aucun vestige de vêtement ; pas d'objet *manifestement religieux*, tels que idoles, emblèmes, amulettes[1].

(Il y a, en outre, un véritable réseau de cavernes-sépultures égyptiennes (XIIe-XIIIe dynastie), avec des joyaux en or, des scarabées richement sertis, des objets de toilette, etc.)

A Megiddo, signalons deux sépultures analogues à la tombe en forme de puits de Gezer ; mais, comme il n'y avait sur la colline aucune caverne, on fit en moellons appareillés des *chambres funéraires voûtées* : la première contient cinq squelettes, la seconde douze. Comme mobilier, il y avait là des lames de silex, des lampes du type le plus archaïque, des vases d'albâtre, des lames de bronze, des perles en émail égyptien. La seconde sépulture dut être *plus longtemps* en usage, car la céramique y manifeste l'influence égéenne.

Usages funéraires[2]. — On peut dire que la demeure du mort est, par sa *forme* et sa *situation*, en relation avec celle du vivant. Cependant il est bien possible qu'à l'origine l'homme ait *habité* et *enterré* dans des cavernes simplement parce que, dépourvu de bons instruments, il profitait volontiers de ces demeures naturelles. Mais on dut — surtout là où il n'y avait pas de cavernes — déposer aussi les morts, ceux du menu peuple principalement, en des tombes plus modestes encore, par exemple à Gezer, où le *nombre* des sépultures découvertes est *insignifiant* pour la période 4000 à 1200 av. J.-C.

Depuis l'époque néolithique de Gezer jusqu'à la tombe à puits des derniers temps de la monarchie israélite, les cadavres sont généralement déposés sur la roche nue de la chambre, sur quelques pierres amoncelées ou sur les sépultures antérieures. On comprend cette quasi invariabilité du

1. *RB*, 1914, 508.
2. *Cf. Canaan*, 239, 296.

type funéraire : la structure de ces monuments n'est pas soumise aux mêmes nécessités d'évolution que l'architecture militaire ou religieuse, par exemple.

En Babylonie, en Égypte, en Phénicie, en Aram, on faisait tout pour que les tombes ne fussent pas violées. En Canaan, pas de fermeture, pas de fenêtres[1]. Et pourtant on savait bâtir des maisons et même de solides portes pour les remparts des villes ! Ce que l'on sait des coutumes égyptiennes permet de dire qu'on laissait les tombes ouvertes *parce que les vivants devaient venir souvent visiter les morts et leur faire des offrandes.*

Le spectacle de la mort éveillait le sentiment d'une puissance mystérieuse et inéluctable à laquelle il était dû quelque chose : on lui faisait des offrandes. C'est peut-être à la Terre qu'elles s'adressaient ; plus tard, elles furent destinées au mort. L'autel le mieux adapté n'était-ce pas cette *cavité-foyer* en *travers* de laquelle ou *dans* laquelle on trouve les cadavres ? Il persistera à la suite de mainte évolution, mais seulement comme *symbole*, dans ces *cupules* que l'on creusera sans en savoir le sens, par exemple à Megiddo, à Khizmeh.

Les *modes de sépulture.* « Brûler un mort ou l'étendre intact dans une tombe, comprimer violemment son cadavre, parfois mutilé, pour le faire entrer dans un vase aussi étroit que possible, ou le coucher dans la position contractée sans raideur de l'enfant qui va naître ; employer des aromates, du bitume et d'autres substances pour retarder, sinon rendre impossible, la corruption, ou enfin précipiter la désagrégation naturelle par un dépècement qui ne respecte en rien la structure anatomique, ce sont là des pratiques répondant soit à de multiples modalités de la pensée religieuse chez un peuple, soit à des moments très divers de son évolution[2] ».

1. A partir des Macchabées, une dalle, pesante sans doute, mais qu'on pouvait écarter aisément.

2. *Canaan*, 161.

En Canaan, l'inhumation fut substituée à l'incinération, probablement, comme en Chaldée, à la suite de l'invasion sémitique.

Pourquoi *l'incinération* ? Probablement pour un ou plusieurs des motifs suivants : cet usage dérivait des nomades qui ne pouvaient transporter leurs morts, dans leurs migrations, et, d'autre part, ne voulaient pas les abandonner aux fauves ou aux tribus ennemies ; — c'était une sorte de sacrifice à la divinité ; — une libération plus rapide du principe destiné à survivre. — Peut-être voulait-on simplement reléguer rapidement le mort parmi les ombres pour n'avoir plus à craindre qu'il vînt molester les vivants.

Quant à l'*inhumation*, elle naquit de la notion, primitive, et universelle, que tout vient de la terre et doit rentrer dans son sein.

Quelquefois des cadavres étaient déposés *sur* ou *sous* une sorte de plate-forme de galets et d'un peu de terre. Pourquoi? Peut-être pour *symboliser* le rite de la déposition en terre, lorsque l'organisation sociale rendit nécessaire l'abandon de l'inhumation stricte[1].

En certaines tombes, on constate des amas de membres désagrégés, des squelettes introduits violemment dans des urnes remplies de terre fine ou de sable ; c'est un *usage égyptien* : quand les cadavres étaient dépouillés de leurs chairs, on recueillait les ossements dans des vases qu'on emplissait de terre fine — simulacre de l'inhumation traditionnelle.

Divers autres faits peuvent s'expliquer en admettant que les Cananéens n'avaient *adopté* ou finirent par ne *saisir* qu'imparfaitement la signification des usages qu'ils avaient empruntés aux Egyptiens.

Offrandes et mobilier funéraire. Même quand l'inhumation a succédé au rite indigène de l'incinération, s'accen-

1. Isaïe (XIV, 19) parlera encore de morts qui descendent « vers les *pierres* de la fosse. »

tue le souci de doter le mort de mobilier et de vivres en *nature*[1] : ustensiles, objets de toilette, armes, *sceau personnel*, *lampes* (v. gr. : à Megiddo; Gezer, aux temps cananéens), amulettes, divinités tutélaires (par ex., Astarté,...), d'autres objets qui sont peut-être des *victuailles symboliques*, des *personnages symboliques* destinés aux plaisirs du mort; vaisselle décorative (?).

Le concept de la tombe qui, aux époques néolithiques, paraît être un équivalent atténué de la maison du vivant, finira par ne montrer, dans la sépulture, que la porte d'un monde nouveau, peu attrayant d'ailleurs puisqu'il fallait s'y pourvoir de tout ce qui était nécessaire ou utile sur cette terre.

ARTICLE V

La civilisation antique dans le bassin de la mer Égée[2].

A partir des *temps néolithiques* jusqu'à la chute de Troie,

1. Le *symbolisme* ne se fera jour qu'aux temps israélites.

2. Y compris Chypre. Cf. R. Dussaud, *Civilis. préhell.*; M-J. Lagrange. in *RB* 1907, 186 s. : A. Stewart Macalister, *The Philistines...*, London, 1914, 161.

Chronologie, d'après Dussaud et Macalister :

Néolithique = 6 m. 43.	
Minoèn ancien = 1 m. 33 entre 3000 et 2000	I. 0 m. 33 : Aenéolithique. II. 0 m. 56 : IVe dynastie égyptienne. III. 0 m. 44.
Minoèn moyen = 1 m. 50 finit vers 1600	I. Nul. II. 0 m. 50 : 1ers palais de Cnossos et de Phaestos (XIIe dynastie). III. 1 m. 00 : 2mes palais de Cnossos et de Phaestos (XIIIe dynastie).
Minoèn récent = 2 m. 50	I. Haghia Triada. II. Remaniements des 2 palais de Cnossos et de Phaestos (XVIIIe dynastie). D'après certains savants : III. Mycénien (XVIII-XIXe dynastie).

dans les pays baignés par la mer Égée se développe une magnifique civilisation.

1. *En Crète.*

Aux temps néolithiques, la civilisation est *homogène* et *continue.* L'homme s'abrite dans des cabanes faites en branchages et en pisé. Il façonne des statuettes informes en terre cuite, semblables à celles qu'on rencontre à la même époque en Égypte, en Italie, à Malte, en France. Il se sert d'une *céramique* qu'il a ornée, sur fond noir, de dessins *incisés* dont les *creux* ont été remplis de poussière blanche.

Au cours du *Minoèn ancien I*, les « artistes » perfectionnent le type d'ornementation de leurs devanciers; ils commencent à employer la décoration colorée avec un enduit de peinture ; leur dessin est exclusivement géométrique, il consiste en lignes et zigzags.

Les artisans font de petites épées triangulaires en cuivre.

Au *Minoèn ancien II*, les dessins sont plus libres et gracieux, et, vers la fin de la période, apparaissent les lignes courbes. Les céramistes utilisent maintenant le *tour* à potier. On sait faire, en marbre, en albâtre, en stéatite, des idoles, grossières d'ailleurs, primitives. Les artisans continuent à employer le silex et l'obsidienne concurremment avec le cuivre.

Au cours du *Minoèn ancien III*, la céramique a fait peu de progrès, mais on commence à rencontrer des sceaux ornés d'hiéroglyphes où se révèle la *manière* égyptienne.

Cette période finirait vers 3000 ou 2000 av. J.-C.

Avec le *Minoèn moyen I*, on fait un grand pas en avant. La céramique commence à être ornée de beaux dessins géométriques en *polychromie.* Les artistes essaient de peindre les êtres de la nature, par exemple des chèvres. Les ruines, accumulées par une catastrophe dont nous ignorons la cause, manifestent les gloires du *Minoèn moyen II*, l'art brillant

de *Cnossos*. Le grand palais de cette ville avait de vastes salles qui recevaient le jour de courettes ou « puits de lumière », de larges couloirs, une longue série de petites salles plus longues que larges, avec de grandes jarres à provisions.

Il y avait une *salle-sanctuaire* familial, dite « aux doubles haches », des chars, un arsenal à épées, flèches, etc., dont le nombre est noté sur des tablettes, un *megaron* pour la reine, une salle de bains, des *water-closets*, un théâtre.

A peu de distance s'élevait une villa ornée avec élégance.

Les œuvres d'art plastique sont remarquables ; le corps humain est bien modelé; un simple pagne couvre la nudité de l'homme; la femme est habillée « à la moderne ».

A Phaestos, à Gurnia, à Haghia Triada on se servait de vases polychromes très variés, aux dessins angulaires mais imitant aussi quelquefois le règne végétal. On avait également des vases de *Kamarès* en argile très fine et aux formes harmonieuses, mais avec des dessins exclusivement géométriques.

Sur les ruines du 1er palais de Cnossos on en bâtit un second : il marque les débuts du *Minoèn moyen III* qui finira vers 1600. *La Crète atteint alors l'apogée de sa civilisation et de son art* : l'influence minoenne domine à tel point sur le monde égéen que, pour expliquer sa prépondérance, il faut admettre que la souveraineté de la Crète s'est étendue jusque sur les Cyclades.

Les dessins de la céramique sont clairs sur fond obscur. L'écriture pictographique est très développée.

Durant le *Minoèn récent I et II*, les artistes continuent de reproduire la Nature; les céramistes agrémentent leurs vases d'un dessin obscur sur fond clair; les « doctes » se servent de l'écriture linéaire. Le palais de Phaestos rebâti est décoré de fresques fines et orné d'admirables vases sculptés en stéatite.

Sous la XIIIe dynastie égyptienne, l'hégémonie passe sur

le continent : c'est *l'époque mycénienne*, qui imprime son caractère sur le palais de Tirynthe et les tombes de Mycènes. La Crète ne dirige plus le mouvement.

La civilisation mycénienne s'éclipse à son tour et disparaît, ruinée par le grand mouvement de peuples qui, au XIIe siècle av. J.-C., agite le bassin oriental de la Méditerranée. C'est à peu près à la même époque que disparaît Troie homérique, vers 1180 (?).

L'art[1]. — Au XVe siècle l'art grec ne doit rien à l'Égypte, ni à l'Assyrie, ni à la Phénicie; les *Phéniciens d'ailleurs n'auront*, avant la fin du XIIe siècle, *aucune part dans l'évolution de la civilisation méditerranéenne*[2].

L'art égéen s'élabore d'abord en Crète, aux derniers temps du Minoèn récent; il se confond avec celui de Mycènes et, vers la fin des conquêtes égyptiennes, exerce son influence en Syrie. Les Crétois connaissent bien les thèmes égyptiens, mais c'est dans la Nature qu'ils cherchent leur inspiration. On le constate dans ce vérisme remarquable qui fait ressortir la beauté des membres humains, ou encore dans la mode que suivent les femmes pour leur toilette et qui a pu être appelée à juste titre « parisienne ».

Il est impossible de savoir si l'alphabet prototype est d'origine égéenne ou phénicienne.

2. *Les Cyclades.*

A Théra (*Santorin*), aux temps du 1er et du 2e palais de Cnossos, on *peint* des *végétaux* sur la céramique.

A *Milo*, aux temps aenéolithiques, les indigènes habitent des cabanes de branchages et de pisé. Pour bâtir leur première ville, ils se servent de petites pierres unies au moyen d'une espèce d'argile. La céramique est celle des

1. *RB*. Nouv. sér. IV (1907), 196; R. Dussaud, *Civilis. préhell.*, 57-82.
2. C'est ce que démontrent les découvertes faites en Crète.

plus récentes tombes des îles. Les habitations de la deuxième ville, contemporaine de la XIIe dynastie égyptienne, sont séparées par des ruelles. Les maisons riches sont ornées d'espèces de fresques représentant, par exemple, des poissons-volants. La cité est entourée de deux murailles parallèles, bien construites, d'une épaisseur de deux mètres. *Devant* la porte se dresse un troisième mur qui oblige à faire un détour pour entrer, — ce qui rend plus facile la défense de la ville.

On exporte l'obsidienne dont Milo est l'unique centre producteur[1], et l'on importe la céramique polychrome de Kamarès.

Au temps de la *troisième ville*, on *importe* la céramique mycénienne. La ruine du commerce de l'obsidienne, puis l'invasion dorienne déterminent les habitants à abandonner la ville[2].

Troie. Neuf installations se succèdent sur la colline de Troie (*Hissarlyk*). D'abord deux installations *primitives*, disparues vers 2500; puis *Troie préhistorique*, ou la citadelle, de 2500 à 2000 environ : les éléments architectoniques en sont simples, mais ils se développeront aux temps *mycéniens*, et se répandront autour de la mer Égée. Après l'incendie qui dévasta Troie préhistorique, furent bâtis *trois villages préhistoriques*; puis s'éleva *Troie homérique* entre 1500 et 1000, en chiffres ronds (*Nous sommes aux temps mosaïques*). La ville est défendue par une enceinte puissante, flanquée de tours très saillantes. Les habitations ont un *mégaron* avec un foyer central, précédé d'un vestibule.

La céramique manifeste l'influence *mycénienne*; les an-

1. On en fait des couteaux, des rasoirs, des pointes de flèche dans les autres Cyclades, en Crète, à Chypre, en Asie Mineure, en Égypte.

2. L'histoire de la *céramique* de Milo peut se diviser en 4 périodes : 1e, céramique *primitive*; — 2e, c. *géométrique peinte*; — 3e, c. *locale* de style mycénien avec spirales et dessins tendant à imiter la Nature; — 4e, c. *mycénienne* venue *probablement de Crète*, le plus important des centres de fabrication.

ciens motifs géométriques demeurent en usage, mais on y a ajouté des rubans de lignes ondulées[1].

Les constructions principales sont sur l'Acropole.

A *Mycènes*, sur l'Acropole, on a trouvé six tombes inviolées, fermées par une double rangée de dalles en calcaire, unies deux à deux, à leur partie supérieure, par des dalles de même matière ; elles contenaient dix-sept squelettes, contemporains du Minoèn récent I, et d'une partie du Minoén récent II. Le mobilier funéraire était très riche ; il y avait beaucoup de vases en argent, en or, des rubans en or, des diadèmes en or, etc.

L'art mycénien semble un *prolongement de la civilisation minoenne contemporaine des 1er et 2e palais de Cnossos et de Phaestos*, en Crète. Par suite de sa grande diffusion, l'art crétois se modifia sensiblement, et il se forma une *koiné* artistique, c'est-à-dire un art *commun*, l'*art mycénien*, qui fleurit à la dernière époque minoenne, en Syrie[2].

3. *Chypre.*

Les Cypriotes seraient venus de Crète vers la fin des temps néolithiques et auraient reçu des colons d'Asie Mineure. Secondés par le voisinage des Égyptiens, ils porteront à un haut degré la civilisation préhellénique.

A *l'âge du cuivre* (2500-2000), et même durant la première moitié de *l'âge du bronze* (2000-1500), les principales installations humaines se trouvent dans les vallées de l'île. C'est à l'*époque mycénienne* que l'on constate le plein essor de la richesse.

Aux *âges* du *cuivre* et du *bronze*, on *inhume* les cadavres. Les tombes ont la forme de puits creusés dans le roc ou dans la terre, comme à l'Acropole de Mycènes.

1. Viennent ensuite deux *installations préhelléniques*, 1000-700; l'*Ilion* des Grecs. 700 — 0 av. J.-C.; enfin *Ilium novum* des temps romains, 0 av. J.-C. — 500 ap. J.-C., le Τρωάς de S. Paul et des temps néo-testamentaires.

2. Et aussi à Malte, en Italie (Tarente), en Sicile.

La *céramique* est très abondante et variée, mais pauvre d'inspiration. Elle subit l'influence de l'évolution égéenne, tout en conservant des caractères locaux très marqués. Vers la fin du *premier âge du bronze*, on se sert de bols hémisphériques avec ou sans bec, ornés de lignes quadrillées, qui seront encore en usage à l'époque des *vases mycéniens*. Cette céramique se répandit à Théra, à Milo, à Athènes (Acropole), à Troie; en Égypte, à El-Amarna, à Saqqârah; en Palestine, au temps des Cananéens, par exemple pour les vases d'usage vulgaire[1].

La *civilisation mycénienne* et diverses influences égyptiennes pénétrèrent à Chypre, comme on peut l'observer sur un anneau en métal au nom d'Amenophis IV, et sur un scarabée au nom de sa mère, Tii.

Après l'*invasion dorienne*, lorsque se sont établies dans l'île, les colonies phéniciennes, les relations intimes de Chypre et de la Phénicie déterminent entre ces deux pays des influences industrielles plus marquées, et, d'autre part, une introduction plus continue d'éléments orientaux et égyptiens.

On constate sur des vases de Jérusalem et de Ta'annak que le dessin *géométrique peint* exerce encore son influence sur les céramistes palestiniens.

En somme, les artistes cypriotes inventèrent peu; aux temps les plus anciens, ils dépendaient de Mycènes, dont ils suivirent de loin l'évolution; et, forte d'un tel appui, l'île étendit son influence sur la côte syrienne.

4. *Lieux du culte*[2].

Même dans le monde égéen, les plus antiques *sanctuaires* étaient plus probablement des cavernes ou des

1. *Cf.* H. Vincent, in RB, VII (1910), 598 note.
2. R. Dussaud, *Civil. préhell.* 327 suiv.

espaces à l'air libre. On connaît, par exemple, la *double caverne de Psychro*, aux monts Lassithi, où l'on a découvert des tables à libation et des vases remontant jusqu'au Minoèn moyen. *Dans la grotte supérieure*, un massif en pierres servait d'autel; il y avait trois statuettes, dont une égyptienne, de nombreux petits animaux votifs en bronze et des armes; *dans la grotte inférieure*, six femmes mycéniennes, des statuettes en bronze d'adorateurs des deux sexes, surtout quantité d'armes votives, la double hache en bronze, cent soixante lames de poignard, etc.

La *caverne de Kamarès*[1], sur le mont Ida, était fréquentée à une haute époque. C'est là que pour la première fois on a trouvé la céramique caractéristique du Minoèn moyen.

Il y avait aussi des *sanctuaires à l'air libre*, généralement des enclos avec des arbres sacrés, par exemple sur le mont Iuktas, près de Cnossos, ou encore à Petsofa, à l'est de Crète.

Dans les cours des palais de Phaestos, de Cnossos, de Gurnia, un endroit était consacré au culte[2]. A Cnossos, c'était dans la partie occidentale du palais que le roi-prêtre remplissait ses fonctions religieuses. Dans deux salles, sur des pilastres faits de blocs quadrangulaires posés les uns sur les autres, était gravée la double hache; on ne confondra pas ces pilastres avec les *massebôth* sémitiques, car ces derniers, *monolithes bruts*, ne faisaient partie d'aucun système de construction[3].

On connaît d'autres *symboles cultuels* : les *cornes de consécration*[4] qui représentaient le *taureau*; le *bouclier* en forme de 8[5], symbole divin qui était peut-être en relation avec le tonnerre; la *double hache* qui avait peut-être quelque

1. Cf. *RB*, 1907, 325, suiv.
2. *RB*, 1907, 330.
3. *Ibid.*, 169; 1910 : 599 note.
4. *RB*, 1907, 501.
5. *Ibid.*, 498-499; R. Dussaud, 338, s.

rapport avec la foudre. La double hache est le produit d'une civilisation déjà avancée; comme symbole divin, elle se répandit dans le monde égéen, en Chypre, en Asie Mineure.

Les *arbres sacrés*[1] et les *béthyles*[2] doivent être signalés aussi parmi les choses saintes de ces pays, à cette époque.

On s'assemblait autour d'*autels* de diverse sorte[3] : simple *fosse* à offrandes, comme à Tirynthe; autel à libation *sans base*, comme à Phaestos; autel *avec base*, à Cnossos, à Mycènes.

Dès les temps *néolithiques*, les populations égéennes représentaient leurs dieux[4] *sous forme humaine* et aussi, à la même époque, sous forme d'*animaux*, de *plantes*, de *pierres*.

Les représentations humaines furent plus parfaites aux *temps* et aux *lieux* où l'art était plus avancé : les figures sont à peine ébauchées dans les tombes primitives des Cyclades; à Messara en Crète, à Troie II, les divers organes des sens de la déesse, future Aphrodite, sont figurés d'après la *manière* de la céramique de Troie, c'est-à-dire avec des « pastilles » d'argile; à Chypre, on a trouvé une plaque-divinité dont les ornements sont représentés avec des lignes; on connaît des statuettes qui ont leurs organes en relief. Nous connaissons l'*idole monstrueuse* des temps *mycéniens* avec ses yeux en « pastilles », les parties du corps exagérées, sauf la poitrine qui est étroite et les extrémités des jambes qui sont minces. On a découvert des types semblables à Ta'annak et à Sendjirli. A l'âge du *fer*, à Chypre, la déesse est *colorée* en rouge et noir; elle est ornée de la coiffe égyptienne.

Dans tout le bassin égéen, nous suivons, pendant deux

1. *Ibid.*, 345, s.
2. *Cf. RB*, 1907, 507.
3. Dussaud, 354, s.
4. Dussaud, 359, s.

siècles, l'évolution du type de cette déesse; il n'est donc pas d'importation orientale, ni phénicienne : elle dérive d'un type égéen primitif. Aux *temps mycéniens*, on la modèlera de telle sorte qu'apparaisse avec évidence son caractère de déesse-mere[1].

On connaît peu de divinités mâles, du moins à Chypre. Des statuettes de dieux peut-être, ou de héros, coiffées du béret « à la Hittite », vêtues du pagne et portant le bouclier au bras gauche ont été découvertes à Mycènes, à Tirynthe, en Thessalie, en Crète, à Chypre, en Phénicie.

On vénérait la *Terre-mère*, c'est-à-dire μήτηρ ὀρείη, ἡ Ἴδία, ἡ Δικτυννα du mont Dicté, ou *dea Rhea*; elle était aussi mère des animaux et des hommes. On lui consacrait spécialement le lion — à Cnossos; à Mycènes (Porte aux lions), — la colombe, le serpent dont elle prenait la forme.

Le *Dionysos crétois*, sous la forme du taureau, représentait le génie de la végétation et le dieu des champs.

ARTICLE VI

La prépondérance égyptienne.

Après cinq siècles de domination étrangère, l'Égypte réussit, sous la XVII[e] dynastie, à se délivrer des Hyksôs, et Ahmosis fonda la XVIII[e] dynastie. La guerre de l'indépendance et les expéditions qui la suivirent excitèrent dans la nation l'esprit militaire et, chez les princes, l'amour des conquêtes. Des sources du Nil jusqu'à celles de l'Euphrate nous constatons de continuelles batailles et des pillages continuels.

Des discordes civiles occupaient les Babyloniens à tel point que l'Asie antérieure pouvait librement s'agiter. Le trop-plein de la population de ce pays, attirée vers les

1. Voir G. Contenau, *La déesse nue babylonienne*, Paris 1914.

grasses contrées de la Syrie septentrionale, avait fait refluer vers le Sud les clans sémites. Dans ce mouvement ethnographique, provoqué par les Hittites, se mêlaient diverses races asiatiques, sémites de familles très diverses : Amorrhéens, Araméens, Cananéens[1].

Toutes ces agitations tournaient à l'avantage de l'Égypte.

Thutmès III[2] *organisa* la conquête de la Syrie. Il eut avant tout à assiéger l'une après l'autre les places fortes de Canaan échelonnées le long de la route militaire, *Lakish*, *'Aïn Shemsh*, *Gezer*, *Ta'annak*. Une victoire décisive sous les murs de *Megiddo* assura son triomphe; désormais, rien ne pouvait arrêter sa marche vers le Haut Euphrate.

Mais la puissance des Hittites qui avait provoqué le mouvement dont nous venons de parler n'était pas brisée, nous allons le voir. Il faudra même plusieurs siècles pour que les Égyptiens réussissent à l'abattre.

La suprématie de Thèbes avait valu au Temple et aux prêtres d'Amon d'abondantes richesses. En voyant le pharaon recevoir les hommages de la terre, les prêtres se persuadèrent que leur dieu avait le droit de recevoir l'hommage de tous les autres dieux, et c'est dans cette vue qu'ils tentèrent d'introduire dans la religion égyptienne le soi-disant « monothéisme ». Mais, dans la suite, les pharaons craignant la puissance des prêtres s'appliquèrent à faire renaître le culte des anciens dieux, et, par suite, d'augmenter l'influence des autres sacerdoces. La tentative la plus célèbre fut celle d'Amenophis IV en faveur du dieu Aton; pour la faire mieux aboutir, le pharaon fonda une nouvelle capitale, à *El-Amarna*, et organisa le nouveau culte; il changea même son nom en celui de *Khunaton*, « celui qui plaît à Aton », c'est-à-dire au *disque solaire*.

1. *Cf. supra.*

2. La reine Hatshosuitu avait exploité de nouveau les carrières du Sinaï et fait explorer le pays de Puanit d'où elle importa en Égypte les bois précieux, l'ivoire, les perles, les aromates, l'or, l'argent, le lapis-lazuli.

Nous avons vu que, dès 1500 environ, tandis que sur les bords de l'Euphrate régnaient les princes Cassites, la suzeraineté de l'Égypte avait remplacé celle de Babylone en Canaan. Ce fait ne détermina aucune transformation subite dans sa civilisation : elle était si faible, cette suzeraineté[1] ! L'Égypte était loin, l'Égypte était faible, et, en Canaan, il y avait une juxtaposition d'éléments très divers[2], principe permanent de rivalités et d'agitation, qui pourrait servir l'Égypte en divisant entre eux ses vassaux, mais qui pouvait aussi tourner contre elle si un sentiment commun parvenait à les grouper. Parmi ces éléments divers auxquels nous venons de faire allusion, signalons, au nord, des *nomades araméens*, des *Akhlamai*[3], des *Sutû*[4], des gens SA-GAZ dont nous allons parler. Les cheiks, dans cette région de la Syrie du nord, sont des *hittites*, tel Aki-izzi[5], tel Namiawaza, fils de Shutarna[6] ; il y a aussi des cheiks hittites à la tête de certains cantons cananéens, par exemple à Jérusalem[7].

Or dans la région du Liban et de l'Anti-Liban, au pays d'*Amurru*, un mouvement se dessine, celui de l'indépendance, toujours prêt à faire cause commune avec les mécontents, dans l'espoir de délivrer le pays de l'ingérence égyptienne : il est représenté par les gens appelés SA-GAZ ou GAZ. Ils inspirent des craintes au roi de Byblos[8], craintes d'autant plus vives que leur chef, *Abdi-Ashirta*, a réussi

1. En fait, l'*influence* babylonienne s'exercera dans le pays jusque vers l'an 1000 (Temps du roi *David*).

2. *Cf. supra*, Art. IV : *Au pays de Canaan*.

3. *El-Am.* Lettre 200 (Nous suivrons ici la numér. de KNUDTZON, *Die El-Amarna Taf.*), cf. STRECK, *Keil. Beitr. z. Geogr. Vord.*, I, 13 et 41.

4. *Id.* Lettres 16 ; 122 ; 169 ; etc. ; cf. WINCKLER, *Altor. Forsch.*, I, 146-147.

5. Lettres 52-55, Cf. Lettre 59 : *Aki*-Teshup ; et Ru-*khizzi* (izzi), ville hittite. Lettre 53.

6. Lettres 194-197. Or Shutarna est hittite, prince de Kinza (MOG, nº 35. p. 35).

7. Voir la preuve dans P. DHORME, RB, 2e série, VI (1909), 62.

8. Lettres 68 ; 74 ; 76 ; 83.

à se faire reconnaître comme prince d'Amurru[1] et à s'emparer de Sumur[2] et de plusieurs autres villes. Le roi affolé[3], écrit au pharaon : « Toutes mes villes, celles qui sont dans les montagnes comme celles qui sont au bord de la mer, se sont unies au GAZ. Byblos et deux villes me sont restées[4].

Azira, fils d'Ashirta, après avoir eu quelques relations avec l'Égypte[5], l'abandonne pour s'unir aux Hittites[6] et fait un pacte avec leur roi Subbiluliuma[7] ; fort de cet appui, il chasse les représentants de l'étranger et rend au pays une certaine indépendance[8].

Les Hittites, eux, ont installé en plein pays de Kinza, à Qadès sur l'Oronte, un de leurs représentants[9] ; et, de là, ils inquiètent les pays de Nukhashshe et de Nì qui voudraient rester fidèles à l'Égypte[10].

En Canaan, les roitelets s'accusent les uns les autres, dès qu'ils appréhendent de devoir subir le joug de quelque rival. Lâbaia est un des plus redoutés, bien qu'il soit en relation avec le roi d'Égypte[11]. Il a fait une recrue considérable en la personne de *Tagi*, Tagi qui conduit les caravanes du pharaon, Tagi qui reçoit d'Égypte des présents royaux[12]. Bien-

1. Lettre 6.
2. Lettre 62.
3. On peut admettre qu'il exagérait quelque peu, car on constate à chaque instant, chez les principicules de Canaan, l'expression de sentiments outrés, quand il s'agit d'obtenir de l'Égypte de l'or ou des renforts, ou simplement de faire hommage au grand suzerain.
4. Lettre 74.
5. Lettres 156; 157.
6. Lettre 669 et MOG., n° 35, p. 43.
7. MOG, *ibid*.
8. Cf. Lettres 55; 59.
9. Le pharaon reproche à Aziru (Lettre 162) d'avoir fait la paix avec un ennemi de l'Égypte; cet ennemi ne peut être que le chef du parti hittite, Etaqqama (Lettre 151), qui avait été d'abord l'ennemi des Hittites (MOG, ibid, p. 35).
10. Lettres 55; 59.
11. Lettre 253.
12. Lettre 289.

tôt Milki-ili s'unit à eux[1]. Il se détachera ensuite de Lâbaia, mais, après la mort de ce dernier fera cause commune avec ses fils[2]. Arta-khepa, de *Jérusalem*, était alarmé par les menées de ces ambitieux ; il écrivit au pharaon lettre sur lettre[3] : mais il semble que celui-ci ait fait la sourde oreille. Les informations que lui donnaient ses représentants[4] le décidèrent sans doute à abandonner le prince de Jérusalem, de même qu'il paraît avoir abandonné à leurs dissensions les chefs des autres cantons. *Bientôt*[5] *les Hébreux profiteront de la faiblesse du gouvernement égyptien et des dissensions qui divisaient Canaan : sous la conduite de leurs « Juges », ils s'installeront dans le pays.* Les ennemis les plus tenaces contre lesquels ils auront à lutter se trouveront sur la côte, au sud de Jaffa, ce seront les *Philistins*[6].

L'Égypte et Canaan exercèrent l'une sur l'autre des influences[7] réciproques; ainsi Amon et d'autres divinités moindres pénétrèrent dans le pays, et, d'autre part, les dieux sémites passèrent en Égypte. En Canaan survivait la langue *babylonienne,* qui avait beaucoup d'affinités avec la langue indigène ; aussi le pharaon dut-il introduire à sa cour des interprètes et des scribes pour traduire les dépêches des préfets, et rédiger les réponses.

1. Lettres 249; 250; 289.
2. Lettres 250; 287.
3. Lettres 286; 287; 288; 289.
4. Égyptiens, pour la plupart. Lettres 60; 62; 68; 71 ; 74; 106; 118; 322; etc.
5. Est-ce sous Thutmès III (XVIII[e] dynastie), ou (XIX[e] dynastie) sous Ramsès II, ou encore sous Ménephtah? Les documents *actuellement connus* permettent de placer, *à peu près avec la même probabilité,* les événements bibliques relatifs à l'Exode des Hébreux entre 1440 et 1240 environ, depuis Thutmès III jusqu'à Menephtah. Cf. A. Mallon, in *Diction. apolog. publié sous la Direction de A. d'Alès : Égypte.* Les opinions sont exposées avec leurs raisons aux col. 1309-1316. On y trouvera aussi une bonne bibliographie de la question.
6. *Cf. infra.*
7. Les lettres d'El-Amana et celles de Ta'annak nous fournissent sur ce point des données intéressantes.

La conquête égyptienne imposa un syncrétisme religieux plus ou moins profond : A Ta'annak, on a découvert, au milieu des ruines faites par la XVIIIe dynastie, de nombreuses statuettes d'Astarté ornée de la *tiare chaldéenne*; à Tell es-Safy, au contraire, les Astartés sont *égyptiennes* par l'arrangement des cheveux et *babyloniennes* par les symboles; à Gezer, elles sont partout rigoureusement égyptiennes. Dans cette dernière ville, on a découvert de nombreux scarabées, en particulier des scarabées avec le motif à spirales, qui est caractéristique du temps des Hyksôs et des XIIIe-XVIe dynasties[1]. Toutefois *aucun courant nouveau* ne se dessina : c'est de l'Égée, et non pas de l'Égypte, que viendra l'impulsion féconde; au XIVe siècle, il aura déjà pénétré dans toutes les provinces méridionales de Canaan.

Entre les XVIe et XIIe siècles, un progrès capital est déterminé en *céramique* par l'introduction du *tour*. En outre, on emploie une pâte plus fine. Vers la fin de cette période, *la tonalité* est blanchâtre, grise, verdâtre. Du nord au sud, à Lakish, à Tell Zakariyâ, à Gezer, à Ta'annak, les jarres ont un galbe plus svelte; elles se terminent à fond plat, leurs anses sont insérées maintenant sur différents endroits de la panse; elles ressemblent *aux vases à étrier* mycéniens. Les cruches ont un col plus gracieux; l'anse en est mieux attachée au corps et au bord supérieur du vase. On a aussi des couvercles, « des entonnoirs », des fourneaux portatifs, des brûle-parfums, etc.

En général, la poterie peinte de cette époque se distingue bien mieux de la céramique *indigène* par les éléments décoratifs que par les différences d'exécution; on préfère le trait mince à la ligne empâtée, les figures monochromes aux coloris nuancés. Presque toujours les parois sont polies avec soin et souvent le vase est trempé dans une substance colorante. Quand on peint des animaux ou des plantes, l'orne-

1. Macalister et H. Vincent, *cf. RB*, 1910, 413, note 2.

ment linéaire devient un pur accessoire, par exemple à Tell Zakariya, à Ta'annak, à Tell es-Safy, à Lakish.

Du nord au sud, on constate une unité de conception dans la représentation d'oiseaux pansus, à long cou souvent tordu, à l'échine fléchissante, et à grande ramure.

Dans la céramique mycénienne, en Égypte, en Babylonie, la poterie vernissée d'émail était commune, tandis qu'on n'en trouve aucune trace en Palestine jusqu'au XIIe siècle.

La céramique cananéenne fut incapable de créer de nouvelles formes, mais elle fut assez hardie pour donner aux éléments empruntés une disposition insolite.

En Égypte, les premiers pharaons de la XVIIIe dynastie avaient trop à faire pour s'occuper d'art. Thutmès III, au contraire, au retour de ses expéditions d'Orient, se servit de ses prisonniers comme de maçons et commença une série de monuments, qui furent ensuite continués par ses successeurs, à Éléphantine, à Esneh, à Coptos, à Denderah, à Napata, à Karnak, à Luqsor.

La XVIIIe dynastie s'éteignit dans les discordes et les guerres civiles.

Les derniers pharaons avaient perdu peu à peu leur empire asiatique. Harmabi, puis Setui Ier surtout essayèrent de le reconquérir; mais les conditions de l'Asie avaient bien changé. Les Hittites avaient réussi, par leurs armes et leurs alliances, à étendre leur puissance jusqu'à Qodshu et leur influence jusqu'aux confins occidentaux de l'Asie Mineure : *Setui conclut un traité d'alliance avec leur roi Morusar.*

Sous Ramsès II[1], des gens d'Asie Mineure osèrent débarquer jusque sur la côte d'Égypte : ils furent battus; mais, un peu plus tard, le roi hittite rompit avec l'Égypte en faisant une ligue avec le Naharanna, la Phénicie septentrionale et les Lyciens auxquels se joindront des aventuriers de Troie,

1. Son nom populaire était Sessuri, Sesturi, — le *Sésostris* des Grecs.

de Mysie, etc. Le pharaon réussit à les vaincre à Qodshu, mais *cela n'empêcha pas que, depuis l'Euphrate jusqu'au Nil, tous les peuples ne se soulevassent* et ne fissent, durant une quinzaine d'années, une série de guerres auxquelles mit fin un traité, écrit *en langue hittite*, entre Ramsès II et le roi des Hittites dont il épousa la fille. Les conditions et les clauses de ce traité font ressortir la puissance hittite.

Ramsès II fit ériger des temples nombreux et d'autres monuments à Luqsor, à Ibsambul, à Abydos, à Memphis et ailleurs; il fit exécuter aussi de nombreux travaux d'utilité publique (canaux, fortifications), exploiter des mines d'or en Nubie, etc., etc.

A la mort de ce pharaon, *Menephtah* monta sur le trône : à un vieillard succédait un autre vieillard. Une grande invasion de peuples d'Asie Mineure se précipita sur l'Égypte afin de s'emparer du Delta; mais elle fut repoussée.

On n'a pas de détails précis sur la mort de Menephtah, mais sa momie est exposée aujourd'hui au Musée du Caire[1].

1. Ce fait ne devra troubler personne si l'on prouve un jour que l'Exode eut lieu sous ce pharaon. Sans faire ici aucune considération sur la manière d'interpréter le récit de l'*Exode*, nous souscrivons à cette observation de A. Mallon (*Dictionn. apolog.* Col. 1319) que les expressions poétiques de *Ex.* XV, 19 et de *Ps.* CXXXV, 15, ne signifient pas nécessairement que le pharaon *lui-même* fut englouti par les eaux, de même que cette phrase : *Napoléon fut écrasé à Waterloo* ne veut pas dire qu'il y périt lui-même.

CHAPITRE II

DEPUIS LES GRANDES MIGRATIONS MARITIMES JUSQU'A CYRUS

Migration des peuples de l'Asie Mineure.

Le pays qui avait profité le plus de la conquête égyptienne était la *Phénicie*. Située en dehors de la route militaire[1], elle avait eu peu à souffrir du passage des troupes. D'autre part, ses marins monopolisaient le trafic entre l'Égypte et les autres pays, aussi Tyr et Sidon avaient-elles atteint un très haut degré de richesse et de civilisation. Les caravanes leur amenaient les marchandises des pays les plus lointains; pour faciliter le commerce, elle avait fondé des factoreries à Lakish, aux sources du Jourdain, à Hamath sur l'Oronte, à Tapsaque sur le bord de l'Euphrate, à Nisibe aux sources du Tigre, puis à Chypre, à Dor, à Joppé; dans les grandes villes du Delta : Tanis, Bubaste, Mendès, Saïs, Memphis; dans l'Asie Mineure, en Bithynie, en Cilicie, en Carie; à Délos, à Paros, à Melos, en Crète; et, en deçà de la mer, en Grèce, en Illyrie, en Italie.

1. Deux chemins menaient de l'Égypte à la Mésopotamie; d'abord *le chemin des caravanes* qui laissait un peu à gauche Joppé et, à droite, les monts Amorrhéens, pénétrait dans les défilés du Carmel, puis reparaissait dans la plaine, près de Ta'annak, et rejoignait Mageddo. Les défilés du Carmel étaient si étroits qu'ils constituaient un passage dangereux, aussi y avait-il une autre route, la *route militaire*, qui traversait les monts Amorrhéens et, par la plaine de Jezreel, menait à Mageddo, place très importante qui ouvrait le passage de la Coelésyrie aux troupes qui montaient d'Égypte. Passé Mageddo, on traversait les régions montagneuses qui séparent le Jourdain de la Phénicie, on allait vers Ba'albek, et on suivait l'Oronte jusqu'à Hamath, d'où l'on obliquait vers Karkemish.

Au mouvement, que nous avons constaté, des Hittites vers le centre de l'Asie Mineure s'opposèrent les Phrygiens ; au mouvement des Phéniciens vers la Grèce s'opposèrent les Grecs et d'autres peuples de la mer : et telle est la cause qui avait poussé sur la côte égyptienne une bande de Pélasges Tyrrhéniens, sous le régne de Ménephtah.

Or, une cinquantaine d'années plus tard, Ramsès III devait entreprendre une grande et laborieuse expédition en Syrie afin de protéger les antiques frontières battues par les peuples d'Asie Mineure qui cédaient à la pression des populations de l'Europe. Danaens, Tyrséniens, Zakkala, Philistins étaient entrés dans la confédération. Après avoir soumis et ravagé la Cilicie, les « barbares » forcèrent les Hittites à les suivre, recueillirent les contingents de Karkemish et de Qodshu et se précipitèrent sur l'Égypte, les uns par mer, les autres par voie de terre.

Ramsès III remporta d'abord une victoire sur mer, puis une autre dans le Delta. Il fit faire deux expéditions maritimes, l'une sur la Méditerranée et l'autre sur la mer Rouge. Ces victoires eurent pour résultat que les envahisseurs Dardanes, Tyrséniens, Lyciens, Achéens, renonçant à l'Égypte, inondèrent l'Italie. Les Philistins seuls obtinrent le droit de se fixer en Canaan.

Ramsès III fit exploiter les carrières du Sinaï. Il bâtit à Thèbes le grand palais de Medinet Habu, agrandit Karnak, restaura Luqsor. Il semblait que fussent revenus les plus beaux jours de Thutmès III et de Ramsès II ; et pourtant la décadence était prochaine, car l'Égypte était épuisée par quatre siècles de batailles continuelles ; le peuple était décimé par le recrutement, et la noblesse amollie par le bien-être et la richesse.

La Syrie payait toujours le tribut ; mais la Syrie était jeune, elle ne tardera pas à prendre une grande importance.

ARTICLE PREMIER

Les Philistins et les Hébreux.

Les Philistins[1] venaient[2], d'après la Bible, d'un pays traditionnellement appelé *Kaphtor*, dont on ne savait rien de plus sinon qu'il était sur la mer; et, d'autre part, la tradition de Kaphtor paraît s'identifier avec la tradition de la gloire historique de Crète, pour autant que les Égyptiens la connaissaient[3].

1. Dans la *Bible*, nous rencontrons les termes *Pelishtiy* et au pluriel *Pelishtiym*, et deux fois *Pelishtiyiym* (*Amos* IX, 7; I *Chron*. XIV, 10 *ketiybh*). Le pays qu'ils habitaient pendant les guerres avec Israël est *'érés Pelishtiym*, « la terre des Philistins », ou simplement *Peléshét* (Josèphe les appellera Παλεστινοί sauf pour *Gen*. X. où il dira Φυλιστίνοι *Ant*. I, VI, 2).

Les LXX au lieu de Philistins, écriront ἀλλόφυλοι, même quand ce mot sera sur les lèvres de Philistins comme Golyath ou 'Akhiysh (Trois exceptions : dans le *Pentateuque*, où nous avons Φυλιστιειμ, Φυλιστιμ, Φιλιστιειμ, dans *Jug*., X, 6, 7, 11 : XIII, 1, 5; XIV, 2, où le mot est *transcrit* simplement; dans *Isaïe*, IX, 11, où on lit Ἕλληνας).

Ce mot devait dériver de *sources philistines* puisque, pour désigner ce peuple, des documents aussi indépendants que ceux que représentent les textes des scribes de Ramsès III et des Annalistes assyriens auront ce même mot.

2. Amos, IX, 7 (et Jérémie, XLVII, 4, le répètera) mettra les Philistins en connexion avec un pays appelé *Kaphtor*. Le *Deutéronome*, II, 23, parlera d'un peuple, appelé *Kaphtoriym*, qui sortit de *Kaphtor*, détruisit les *'Awiym* qui habitaient dans les villages jusqu'à Gaza עַזָּה, et prit leur place. Cette donnée géographique montre qu'il faut identifier les *Kaphtoriym* avec les Philistins (Au temps de Josué : 'Awiym au Sud des Philistins, *Jos*. XIII, 3 TM).

Un jeune esclave égyptien (I *Sam*. XXX, 14) décrit une incursion amalécite dans le Négéb des *Kerêthiy* et dans le Négéb de Kâlêb. Ces *Kerêthiy* appartiennent à une branche des Philistins. Ezéchiel condamnera (XXV, 16) ensemble les Philistins, les Kerêthiym et le reste qui habite sur le rivage de la mer; et Sophonie (II, 5) s'écriera : Malheur aux *Kerêthiym* et à *Kena'an*, terre des Philistins (Le dernier passage représente peut-être une note marginale). Dans ces deux passages, les LXX ont Κρῆτες; *ailleurs*, ils *transcrivent* simplement. Notons cependant ici quelques variantes des MS : Χελεθί, Χαρρεθι, Χελθι, Χελεθοι, Χολλεθι, Οχελεθθι, etc.

Dans trois passages, parmi les gardes du corps, au lieu des *Kerêthiym*, nous avons *Kâriy* (II *Sam*. XX, 23; II *Reg*. XI, 4, 19).

3. En Égypte, sous la XVIII[e] dynastie, nous lisons le mot, correspon-

Mais est-ce bien strictement de Crète qu'ils venaient?

Vers la fin du *Minoèn récent II*, une invasion barbare fondit sur cette île et détruisit le palais de Cnossos. Cette catastrophe eut pour résultat de faire pénétrer la civilisation minoenne dans les pays situés à l'est de la Méditerranée, comme Chypre et les côtes prochaines de l'Asie Mineure et de la Syrie.

L'Égypte était alors en fermentation à cause des bizarreries du pharaon dilettante Ikhnaton[1], peu soucieux de défendre ses possessions lointaines ; les nomades de l'Arabie venaient déferler, au sud et à l'est, contre les villes « palestiniennes » ; les *Crétois dépossédés* s'amassaient vers le nord où les arrêtaient les Hittites, dont la décadence d'ailleurs était imminente.

Au milieu d'une telle confusion, *on commence à entendre parler de populations* qui, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, combattent quelquefois pour, et quelquefois contre les Égyptiens : ce sont des Lukku, des Shardanu, des Dardanu, etc. Sous Menephtah, nous l'avons vu, l'Égypte fut attaquée par les Libyens, unis à plusieurs de ces « peuples de la mer » : Shardanu (*Sardi* de Mysie), Thurisha (Tursi ou Tyrreni), etc. Un peu plus tard, Ramsès III eut à repousser, lui aussi, une invasion de Libyens, unis aux *Purasati* et à des Zakkala. Trois ans plus tard, nouvelle invasion de Washasha, de Shardanu, etc., venus, à travers le pays des

dant à Kaphtor, *K-f-ty-w*; sous Thutmès III c'est un nom de lieu et de peuple.

Des étrangers portent des tributs, *d'après la tombe de Rekmara*, de Punt, de Retenu, de *Keftiw*, et, *d'après la tombe de Menkheperuseneb*, de *Keftiw*, de Kheta, de Tunip, de Qadesh. Or l'étude des fouilles de Crète permet d'affirmer que ce sont quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'art *crétois* [Minoèn récent I et II ; apogée du Palais de Cnossos] qu'ils portent en Égypte ; et, puisque les hiéroglyphes expliquent que ce sont des messagers de *Keftiw*, il s'ensuit que Keftiw était au moins un centre de distribution des produits de la civilisation crétoise, une région sous l'influence de la Crète elle-même.

1. Amenophis IV, Khunaton ou Khnaton.

Hittites, par Karkemish, Arwad, Chypre, la Syrie, la « Palestine ». Cette ruée devait laisser la Palestine bien affaiblie et permettre à *quelques débris de l'armée des envahisseurs de coloniser assez facilement la côte.*

Il semble donc que ce n'est pas seulement en Crète qu'il faut chercher l'origine de la ligue Zakkala-Philistins-Washasha ; des contingents furent fournis à ces pirates par le ruban continental qui fait face à la Crète, à savoir la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, et peut-être aussi par toute la côte de l'Asie Mineure, y compris les îles de la mer Égée et la Grèce même, puisqu'on croyait que tous ces pays avaient été peuplés par une même race et dotés de la même civilisation égéenne. *Les Philistins*[1] *seraient donc moins un peuple qu'un amalgame de clans originaires de la Crète et de l'extrême pointe sud-ouest de l'Asie Mineure. Les éléments disparates de leur culture primitive avaient été fusionnés depuis longtemps : c'est une civilisation « crétoise » qu'ils implantèrent dans les régions méridionales de Canaan.*

Aucun texte hébreu[2] ne nous dit explicitement à quelle époque les Philistins parurent pour la première fois en Canaan ; mais l'étude de la Bible[3] ne donne pas l'impression

1. *Cf. RB XI* (1914), 318.

2. Le rapport (*Papyrus Golenischeff*) de l'aventurier égyptien Wen-Amon, chargé d'une mission, mi-religieuse mi-politique, dans le Liban, nous montre d'abord que les habitants de la côte cananéenne ont bien oublié la terreur qu'avaient provoquée les victoires de Ramsès III, et, en outre, que le domaine des « peuples de la mer » était plus étendu qu'on ne croyait autrefois : Dor, au sud du Carmel, était Zakkala, et les bateaux Zakkala avaient à faire dans des ports situés plus au nord (L'Anc. Test. ne parle pas de Zakkala peut-être parce que, plus préoccupés des ennemis du S.-O., les Hébreux se servaient du terme *Philistins* pour désigner toutes les branches de la race philistine).

3. *Jud.* I, 19 nous dit que « les habitants de la plaine » (c.-à-d. de la côte maritime) repoussèrent l'agression israélite « parce qu'ils avaient des chars de fer ». Les Hébreux ne purent pas s'emparer de Gaza, ni d'Askalon, ni d'Akkaron (*Jud.* 1, 18 à lire avec LXX, autrement I, 18 serait en contradiction avec 19 et avec III, 3 et Jos. XIII, 3). Dans *Gen.* XII, XX, XXI ; *Ex.* XXIII, 31, *Jos.* XIII, 2, on nomme les *Philistins* par anticipation

qu'ils fussent depuis longtemps dans le pays quand y arrivèrent les Israélites.

La lutte fut âpre entre les uns et les autres. Elle commença du temps de Shamgâr[1]; aux jours de Samson, la domination philistine, favorisée par les divisions d'Israël[2] était complète et passivement acceptée[3] : elle n'était pas d'ailleurs exclusivement militaire[4]. Et il ne semble pas que la langue constituât une barrière puisque, sans interprète[5], Samson propose et les Philistins résolvent les « énigmes[6] ».

Cependant, sous la pression du grand ennemi, les tribus, renonçant à leurs rivalités, se resserrèrent, et même — après la défaite d'Ebén-hâ-'ézér[7], après une trêve[8] et la nouvelle attaque philistine, victorieusement repoussée d'ailleurs[9] — elles se donnèrent un roi[10].

(*Gen*, XXVI, 8, lire avec LXX, « 'Abiymélék roi de Ghérâr », et non (TM) « roi des Philistins »).

Le vieux chant de Débora parle de Dan comme d'un peuple maritime qui demeure sur ses vaisseaux, tandis que ses frères supportent le choc de l'invasion de Siysera' (*Jud.* V, 17). Or, des clans danites abandonneront la côte et iront habiter au loin les terres de Lâiysh, fertiles sans doute, mais brûlées par le soleil et fiévreuses! Ce fait s'expliquerait bien par l'établissement des Philistins dans le Négéb (Noter que Samson, héros de l'opposition israélite, était de *Sore'âh*, d'où étaient partis les explorateurs Danites qui choisirent Lâiysh. *Jud.* XIII, 2 et XVIII, 2, 14).

1. Aux jours de Shamgâr, les chemins n'étaient pas sûrs, « il n'y avait pas de caravanes ». (*Jud.* V, 6). C'est le *commencement* de la lutte. On n'en peut fixer la date. Notons : 1° que, *Jud. V. 6,* Shamgâr est l'oppresseur, tandis que, *III, 31*, il serait un *juge* ; 2° ce nom n'est pas hébreu ; 3°, III,31, paraît n'être pas à sa place : G (N) Syr.-hexapl. Slav, etc., mettent Shamgâr après Samson.

2. *Cf. Jud.* IV, 1-5, 6-57.

3. Puisque les Judéens qui veulent livrer le héros hébreu lui disent, XV, 11 : « *Ne sais-tu pas que les Philistins sont nos maîtres*? Pourquoi leur as-tu fait ce tort? » — Rien de précis dans *Jud.* X, 6, 7, 11.

4. *Jud.* XIV, 1, 7, 10, 11.

5. Du moins le texte ne laisse nullement entendre qu'un interprète soit intervenu.

6. *Jud.* XIV, 5, s.

7. I *Sam.* IV, I, s. Le cri de ralliement, *v. 9*, montre que les Philistins furent maîtres du pays pendant un certain temps.

8. Le récit la suppose; *cf.*, d'ailleurs, VI, 1 et V-VI, 20.

9. VII, 7-11.

10. *Cf.* IX, 16. Autrefois, ils en avaient offert les pouvoirs, sinon le titre,

Les Philistins étaient au cœur du pays.... à Bêyth-Êl. Ils furent défaits à la gorge de Mikmâs[1]. Un peu plus tard, ils virent venir à eux[2] *David,* qui les avait battus à Qeʿiylâh[3] et qui émigrait maintenant pour échapper à la haine du roi Saül[4]. Le jeune guerrier ne marcha pas contre son roi : fixé à Siqlâgh (Siceleg), au sud du Négéb, il se borna à faire sur les nomades des razzias heureuses qui lui permettaient de resserrer par des cadeaux les liens qui l'unissaient aux cheiks de la tribu de Juda[5].

Les Philistins tuèrent Saül et Jonathas à Gelboé (Gilboaʿ). Quand ils apprirent l'investiture de *David* à Hébron[6], ils voulurent essayer de prendre pied à Jérusalem, afin de rendre impossible tout moyen de cohésion entre le nord et le sud, mais ils furent battus à Baʿal Perasim d'abord, et puis dans la vallée des Rephaim[7]... Désormais ils sont incapables de profiter des divisions des Hébreux[8]; bien plus ils figurent, sous le nom de Péléthiens, parmi les gardes du corps de David[9], et tout un corps de troupes est composé de gens de Gath[10], l'une des satrapies philistines. C'est dire que la puissance et l'individualité des Philistins sont brisées; et elles le sont à jamais.

Disons quelques mots de la culture de cette population.

Survivants d'une grande civilisation — qui était d'ailleurs

à Samson qui avait refusé (*Jud.* VIII, 22-23). L'aventurier 'Abiymélék s'était fait décerner la royauté par les habitants de Shekhém (*Jud.* IX); mais cette tentative, signalée par des massacres, ne fut refaite par personne.

1. I. *Sam.* XIII, XIV.
2. XXVII.
3. XXIII, 1-13.
4. XXIII-XXVI.
5. XXVII, 8; XXX, 26, s.
6. II *Sam.*, V, 17-21, et 22-25.
7. Cf. H. Vincent, *Jérusalem antique*, p. 118. — Il semble bien qu'il s'agit de deux combats livrés *avant la conquête de Jérusalem par David.* Cf. P. Dhorme. *Les livres de Samuel*, in II *Sam.* V. 18-25.
8. Rébellion d'Abhshâlôm, de Shébaʿ (II *Sam* XV-XVIII; XX).
9. II *Sam.* VIII, 18; XV, 18; XX, 23.
10. II *Sam.* XV, 18, s.

en décadence, — les Philistins s'étaient établis dans un pays fertile que les indigènes continuaient à cultiver, tandis qu'eux-mêmes se livraient au commerce par les ports de Gaza ('Azâh), Ashqlôn, Ashdôdh[1] d'une part, et, d'autre part, par la voie d'Égypte-Babylonie, qui traversait leur territoire. Gaza était depuis longtemps le marché principal de l'Arabie septentrionale.

L'histoire des Philistins appartient à l'époque où le fer se substituait au bronze, dans le bassin oriental de la Méditerranée, époque couverte d'une sorte de nuage à travers lequel on aperçoit les troubles et les bouleversements de peuples dont nous avons parlé. Quand le voile se déchire, un monde nouveau apparaît à nos regards : Au ciel règnent de nouvelles divinités; sur la terre, de nouvelles puissances, de nouveaux styles en architecture, de nouvelles méthodes dans l'art de la guerre ; un métal nouveau, le fer, dans la fabrication des armes ; l'alphabet est inventé. *La gloire de Crète et les grands jours de l'Égypte ont passé ; la Grèce classique apparaît.*

Les Philistins, et leurs congénères Zakkala et Turisha, jettent le pont entre le monde antique et le monde nouveau.

Les figures de Medinet-Habu nous montrent leurs guerriers, la tête coiffée d'une sorte de toque, faite de plumes verticales, fixée par une jugulaire[2], armés d'épées, de poignards, de javelots, et de la longue lance carienne, montés sur des chars en forme de cubes à deux roues pleines, c'est-à-dire sans rais, tirés par quatre bœufs; les contingents maritimes montent de petits bateaux à rames, à proue et poupe très relevées.

Leurs tombes découvertes à Gezer étaient des berceaux en maçonnerie, voûtés, où les corps étaient étendus sur le

1. Ces centres qui constituaient, avec Gâth et 'Eqrôn, leurs cinq villes principales, existaient avant leur arrivée : ils sont mentionnés dans les *Lettres d'El-Amarna*.

2. De même sur le disque de Phaestos.

dos. Il y avait là d'amples dépôts céramiques, mais très peu de poterie; de nombreuses statuettes d'Astarté et de Sekhet, beaucoup plus d'objets de parure que dans les autres sépultures, de luxueuses offrandes en vases d'argent et d'albâtre — qui étaient extrêmement rares antérieurement, — un miroir dans une sépulture de femme, des aliments en nature[1].

La divinité philistine, *Dâghôn*, est *la seule qui ait des temples* en Canaan[2] puisque Yahweh n'a encore que la tente de l'Arche, et que les divinités cananéennes sont adorées à ciel ouvert, aux *bâmôth*.

Quels étaient, à la même époque, les caractères de la *civilisation israélite*?

Malgré les inimitiés de race, malgré les anathèmes divins et le danger auquel était exposée l'unité nationale, Israël, trouvant dans le pays qu'il avait subjugué une civilisation plus avancée, adopta, même pour son culte, les usages cananéens. Cependant, il ne régnait pas une uniformité absolue dans toute la « Palestine »; tandis que Beyth-Shemsh sous l'influence des Philistins atteignait son apogée, tout végétait à *Jéricho*, au cours du XII[e] siècle, et s'étiolait dans la décadence cananéenne[3]. Entrons dans quelques détails au sujet de cette dernière ville, célèbre dans les vieilles annales d'Israël.

1. Ces tombes ne peuvent remonter, ni au delà des X[e]-XI[e] siècles puisqu'elles contiennent des lames de fer, ni bien avant dans l'âge du fer à cause de la prédominance du bronze. On ne peut les attribuer aux Cananéens, ni aux Israélites, à cause du *contenu; ce sont des tombes de Philistins*, de l'an 1000 environ (Preuves : bronze; stratigraphie; céramique avoisinante).

2. Il semble que Dâghôn était connu en Canaan, avant l'arrivée des Philistins, puisque les *Lettres d'El-Amarna* parlent de *Dagan*-takala; Dagan était un dieu de Hammurabi; en 1880 av. J.-C., Shamshi-Adad avait construit un temple à Dagôn, dans la ville de Tirqa (E. Herzfeld, in *RA.*, 1914, 137-138). D'après Macalister, certaines données philologiques permettraient de soutenir que les Philistins introduisirent en Canaan le culte d'une divinité peu différente de Dagan ou Dâghôn auquel elle fut identifiée (Macalister, *Philist.* 105-106).

3. H. Vincent, *RB* XI (1914), 382, note 1.

Sur la colline de Jéricho, dès avant le xxx[e] siècle, s'étaient groupées les huttes d'une agglomération humaine[1]; *peu à peu*, au contact probable des peuples des contrées occidentales, on avait appris à pétrir l'argile grasse du Ghôr.

A une date qu'on ne peut préciser avait commencé *l'ère sémitique* : les nouveaux occupants cananéens avaient *au moins le bronze*; ils modelaient l'argile en briques[2], en vaisselle, en statuettes; ils s'adonnaient à la culture[3]. Vers le xv[e] siècle, Jéricho souffrit énormément, peut-être à la suite de la conquête égyptienne, et une population industrieuse rebâtit, peut-être à neuf après avoir tout rasé, une autre enceinte fortifiée et des habitations très denses. On sent l'influence égyptienne dans l'outillage et la céramique.... Puis, de nouveau, c'est le silence et la mort[4]. (*Josué* avait détruit la ville....) Cependant le menu peuple, indéracinable, revint chercher un abri parmi les décombres de l'opulente cité ; et, quand plus tard Hiel de Béthel[5] choisira pour son fief cette ville, qui deviendra prospère[6], elle subira, elle aussi, surtout pour la céramique, l'influence de Chypre. Le « palais » rectangulaire, aux larges murs, avec pièces presque carrées, analogues aux *khillani*[7] de Sendjirli, doit remonter à la même époque (ix[e]-viii[e] siècles).

Aux XII[e]-IX[e] siècles, le pays de Canaan est occupé par les

1. On n'y a trouvé aucune espèce de céramique ni de métaux. — *Cf. RB* VII (1910), 413, 409.

2. Vers le *XX[e] siècle*, on sait concevoir et tracer, sur la crête de la colline, un *très puissant rempart* de briques (Voir aussi *RB* VI (1909), 271 s.).

3. Grandes jarres à grain, etc., encore plantées dans le sol des maisons. Date : 1500 av. J.-C. (Analogies céramiques avec Troie, VI[e] ville). *Cf. RB* VII (1910), *l. c.*, et VI (1909), 278.

4. *Jos.* VI.

5. *I Reg.* XVI, 34.

6. Les fouilles ont révélé ses ruelles étroites et tortueuses, ses impasses, ses maisons exiguës, avec ses vases à provisions autour de la petite cour au sol d'argile battue. *RB* VII (1910), 410.

7. Mot employé par les Assyriens, après Sargon, pour désigner ces palais occidentaux qui les avaient singulièrement frappés, et qu'ils imitèrent.

Israélites. Au début, on ne remarque, dans la *céramique*, aucune différence caractéristique — si ce n'est la dégénérescence — qui la différencie des marmites, des cruches, des plats, des grands récipients mycéniens pour l'eau, l'huile, le grain. Mais, *peu à peu*, se produit une *transformation réelle* causée *par la prépondérance de certains besoins nouveaux* chez un peuple d'organisation, de tendances et d'esprit différents, *par l'inspiration venue d'ailleurs* (de Rhodes, de Chypre, de Crète, au lieu de Mycènes) et *par de nouveaux instruments*.

Les vases en forme d'*oenochoé* (ou *bilbil*) de la période précédente sont remplacés par des cruches analogues, mais dont le pied diminue graduellement et disparaît en un fond aplati, sous la panse devenue de plus en plus sphérique.

L'argile est fine, mais toujours de même couleur, par exemple à Tell Zakariyâ. Une espèce de ruban orne le cou et la panse, à Ta'annak, à Tell Djedeideh, d'influence cypriote. Sous l'influence cypriote encore, on fait des *vases-gourdes* à panse étroite et aplatie, ou quelquefois en forme de « coquille d'amande ». Le col est parfois développé en double disque soigné.

Cette période est donc caractérisée par la dégénérescence des types mycéniens pour tous les grands vases, qui deviennent lourds, épais, de mauvaise pâte, par la transformation de l'*oenochoé*, par la prédilection pour le vase-*gourde* et par la disparition graduelle du décor géométrique.

Autel israélite[1]. A Ta'annak, dans un strate d'une époque où la monarchie israélite, enracinée dans le pays, avait définitivement implanté le culte et les usages nationaux sur les restes des civilisations antérieures, on a découvert un « autel à parfums » israélite : prisme quadrangulaire creux, de 0 m. 90 de haut sur 0 m. 45 à la base; le diamètre intérieur

1. *Cf. Canaan*... p. 181-186. Le monument décrit ici est conservé au Musée Impérial Ottoman, à Constantinople.

de la coupe est de 0 m. 30. Dans les parois, de 0 m. 05 d'épaisseur, sont percés des trous circulaires et quadrangulaires pour intensifier l'aération. Sur les parois latérales, trois êtres à tête humaine et au corps de bête, en relief, sont supposés passer par le devant de l'autel; entre ces trois êtres sont deux lions rugissants. Le haut de l'autel finit en un récipient qui a en saillie, à son angle droit, une ample volute roulée en corne de bélier; la volute de gauche est brisée.

Cet autel rappelle celui que décrit l'Exode[1]. Le syncrétisme de l'ornementation et le fait que cet ustensile était dans une maison privée permettraient de constater que la religion de Yahweh ne se conservait pas pure. Les trois hommes-animaux ailés rappellent les *sphinx* et les *kerub* qui gardaient l'entrée, ceux-là des antiques sanctuaires égyptiens, ceux-ci des palais de Babylone ou de Ninive.

Ézéchiel[2] parlera de chérubins qui entourent un foyer ardent et portent le trône de Yahweh. Ce texte éclaire peut-être les énigmatiques figures de l'autel de Ta'annak.

Il y a encore sur une paroi, un enfant qui serre un serpent énorme comme pour l'étouffer; à la base, un arbre stylisé entre deux bouquetins qui se retournent violemment pour happer les rameaux de l'arbre. La première scène rappelle nombre de cylindres et bas-reliefs babyloniens; la deuxième, les cycles de Gilgamesh ou de Bès[3].

Les sépultures[4], jusqu'à 600 av. J.-C. Une évolution, inaugurée sans doute plusieurs siècles avant le passage du Jourdain, s'accomplit tandis que les Hébreux prenaient possession du pays, et surtout durant la monarchie.

Sur les versants de la colline de Gezer, puis à Ta'annak et

1. *Ex.* : XXX, 1-5, (XXXVII, 25-28).
2. *Ez.*, X.
3. Cet autel ne rappelle-t-il pas la fournaise ardente, symbole de Yahweh? (*Gen.* XV, 17; cf. aussi *Is.* XXXI, 9).
4. *Canaan*, 225-237.

à Megiddo, on a découvert nombre d'hypogées appartenant à cette période. Le *puits* devient un simple trou de 1 mètre de diamètre, rectangulaire ou ovale, *percé au plafond* de la caverne, mais *pas à son centre* : c'est par ce trou qu'on glissait dans la tombe.

Les cadavres étaient déposés, non pas dans des *kôkîm* ou fours horizontaux creusés dans les parois[1], mais sur de petits bancs de pierre de 0 m. 90 de haut que l'on avait réservés en creusant la caverne. Les morts, les genoux ramenés sous le menton, étaient couchés sur le côté gauche, à même la roche, ou sur un lit de galets, couverts de pierres et d'un peu de terre[2].

Il y avait divers emblèmes religieux, des Astarté, par exemple, et tout un mobilier funéraire : vases, lampes, — pas d'armes, — bracelets, bagues de bronze, épingles, cylindres *assyriens* et scarabées *égyptiens*.

A une date bien plus basse de cette période appartiennent les tombeaux-*monuments*, assez modestes d'ailleurs, de Siloé, taillés dans la roche vive[3].

La mort faisait songer à une puissance mystérieuse et inéluctable : offrandes riches ou pauvres, sacrifices[4]..., rien n'apportait un bien solide espoir dans l'Au-delà. Chez les Hébreux triomphera, *lentement* d'ailleurs, *l'espérance* résultat non pas de l'évolution partie de la terre, ni d'un succès de rites demeurés impuissants chez les Cananéens, mais d'une foi plus éclairée en Yahweh.

1. Et fermé avec une dalle, à l'époque des Macchabées.

2. Quelquefois, au milieu de la caverne il y avait des tas d'ossements divers.

3. Porte de 0 m. 82 sur 1 mètre; couloir, 1 m. 65; chambre 2 m. 40 sur 1 m. 25, avec deux bancs-*loculi*.

4. C'est ce que peuvent rappeler les ossements divers que nous avons mentionnés en note.

Jérusalem[1].

C'est pendant la période que nous étudions que David s'empara de la cité des Jébuséens et que Salomon y éleva le temple de Yahweh. Puisque cette ville doit occuper une si grande place dans l'histoire, étudions-la ici avec quelque attention.

Le sol[2] primordial de Jérusalem se classe, *dans son ensemble*, aux étages supérieurs du système *crétacé*.

Durant les périodes *éocène* et *pliocène*, les plus hauts sommets du plateau palestinien — momentanément émergés peut-être de la mer crétacée — furent de nouveau envahis par la mer *nummulitique*. Le *relief*, *ébauché* par les eaux pluviales et les agents atmosphériques *miocènes*, est *accentué* soudain, au *pliocène* : au soulèvement de l'arête faîtière correspond une série de plissements et de cassures qui, peu à peu, donnent aux deux versants opposés leur physionomie caractéristique.

L'aire de Jérusalem est sise sur le versant escarpé de l'est, près du *pli anticlinal*[3] ; son orographie est fixée durant le *pléistocène* ; le puissant travail des eaux et des agents atmosphériques ont balayé alluvions et sédiments, mis à nu les assises les plus basses du pliocène supérieur, et « sculpté » en quelque sorte le plateau pendant les phases multiples et très prolongées de la période *pluvio-glaciaire*.

Le bassin a son écoulement, par le Cédron, dans la mer Morte distante de 25 kilomètres à vol d'oiseau, à 394 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, et à 1.180 mètres au-dessous de la crête du plateau de Jérusalem.

1. Notons sans en tirer aucune conclusion, qu'aux temps shuméro-akkadiens nous avons, en Babylonie, parmi les noms propres de personne : *Uru-sa-lim* = *La ville est en paix*, ou *La ville de la paix* (Chiera. *Lists*, t. I. p. 66, nos 323-325).

2. H. Vincent, *Jérusalem antique*, p. 79-108.

3. On appelle ainsi une voûte telle que les strates plongent de part et d'autre de la ligne de faîte.

L'alluvionnement *quaternaire* n'est guère représenté qu'au mont des Oliviers, au *Djebel abu Thôr*, par des conglomérats constituant une roche *légère*, *caverneuse*, *consistante* néanmoins à cause de veines spathiques, *capable* de supporter de *hautes températures*, de faible densité.

Le sol de la ville appartient exclusivement à la période *crétacée* — fin de l'ère *secondaire* — caractérisée au devonien par le *ka'kuly*, calcaire *très blanc* à veines rouges, ou *jaunâtre*, mou et par suite se dégradant facilement à l'air; au *sénonien*, le même sol est caractérisé — sur la colline *orientale* seule et sur la rive orientale du Cédron — par la roche *mezzy*, blanche veinée de rose, alternant avec des marnes calcaires ou argileuses et avec des craies silicieuses. Au *turonien* — par exemple au Kharam — les roches ont une constitution et une perméabilité fort inégales; par suite, elles sont striées parfois d'un véritable réseau de canaux faisant communiquer des cavités de toutes dimensions. Les cavernes y abondent. La belle roche *malaky* de la colline occidentale est apte à tous les usages. Douce au sortir de la caverne, elle prend de la consistance à l'air. Les deux énormes coupures du Cédron et du Rabâby, pénètrent, à travers le *turonien*, jusqu'au *cénomanien*.

Un sol ainsi modelé et constitué ne peut offrir des trésors d'eau. Durant les fortes pluies, le ruissellement de surface entraîne tout de suite une grande quantité des eaux par les artères du drainage naturel : Rabâby, Tyropoeon, Cédron; d'autre part, la superficie est trop restreinte pour que l'infiltration puisse alimenter une source même de faible débit[1]. La seule région où des sources soient théoriquement possibles est la base S.-E. des deux collines de Jérusalem; en fait, une seule est connue dans le Cédron : *'aïn Umm ed-Daradj*, ou piscine de Siloé, intermittente[2], parce que

1. Mamillah n'est qu'un réservoir.

2. Phénomène qui s'explique par l'application à Jérusalem du principe général des sources intermittentes.

les eaux infiltrées dans presque toute la zone septentrionale de la ville et jusque sur la rive orientale du Cédron, par une marche lente et régulière, se concentrent dans les cavités du *turonien*[1], passent par un ou plusieurs *siphons naturels*, d'un creux à l'autre jusqu'à ce qu'elles arrivent au point d'émergence de *'aïn Umm ed-Daradj*[2].

Aucun *tremblement de terre* n'a été assez considérable pour faire disparaître une seule source ou nappe d'eau antérieure, et l'Histoire montre que, pendant 2000 ans, le régime des eaux est resté identique.

De ces faits il résulte que la pluie est extrêmement importante à Jérusalem[3]. Il y a deux périodes dans l'année : l'une sèche, du 15 mai au 15 octobre environ, l'autre pluvieuse. L'influence des vents d'est et d'ouest se conçoit aisément pour un site fortement relevé sur une crête montagneuse entre la Méditerranée et l'immense désert Syro-Arabe. Par l'extrémité méridionale du *Ghôr*, par-dessus le gouffre du lac Asphaltite et les arides collines du désert judéen arrivent les vents torrides et déprimants du sud-est; le plus pénible est le *khamsin* que les Babyloniens[4] représentaient comme un « démon » ou un fauve hybride et malfaisant, aux traits horribles.

L'influence du climat : pluie, vents, chaleur, *variations brusques et très grandes dans une même journée*, malaria, voisinage du désert, etc., ont donné aux Jérosolymites un caractère particulier dont la nuance spéciale est *presque de*

1. Le point de concentration est déterminé par la direction des assises géologiques, par leur perméabilité différente et par les lois physiques de pesanteur et de pression.

2. Plus loin de la ville, *bîr Ayub* serait une fontaine intermittente, mais le forage du puits ayant atteint le point de concentration, l'eau y est perpétuelle.

3. L'eau ne manqua jamais à la ville antique, sans doute parce qu'on veilla suffisamment : 1° à l'entretien des citernes; 2° à l'aération de l'eau ; 3° à la propreté des canaux de captage.

4. Pour eux, il soufflait du S.-O.

la nervosité. L'activité individuelle et commune procède à peu près invariablement *par à-coups*[1].

Situation de la cité primitive[2]. — Deux passages du livre de *Josué*[3] décrivent la ligne de démarcation entre Juda et Benjamin : « La limite passait aux eaux d'Aïn-Shémèsh et aboutissait à ʿAïn-Rogel. Elle remontait ensuite le ravin de Ben Hinnom, venant du sud au flanc du Jébuséen — c'est Jérusalem — gravissait la cime de la montagne qui est devant le ravin de Hinnom dans la direction de l'occident et à l'extrémité septentrionale de la vallée des Rephaïm. De la crête de la montagne, la limite s'infléchissait vers la source des eaux de Nephtoakh.... et tournait dans la direction de Baʿalah — qui est Qiryath Yeʿarîm. »

Second texte : « Au midi, la limite se dirigeait de.... Qiryath Yeʿarîm vers la source des eaux de Nephtoakh. Elle descendait à l'extrémité de la montagne qui est devant le ravin de Ben Hinnom et au nord de la vallée des Rephaiym, descendait le ravin de Hinnom vers le flanc du Jébuséen dans la direction du sud, et descendait enfin à la fontaine de Rogel. Par un circuit (vers le nord) elle aboutissait ensuite à ʿAïn Shémésh ».

La limite autour de Jérusalem était donc *Rogel* (*Bîr Ayub*), la *vallée de Hinnon* (wed *er-Rabâby*) dont l'estuaire est à la pointe méridionale de la ville jébuséenne, la *vallée des Rephaiym*[4], ou quelque point voisin. *La cité jébuséenne*, confinant à ce tracé seulement par un point, à l'embouchure de l'wed er-Rabâby, se trouve localisée avec les meilleures vraisemblances *sur la colline orientale.* Disons quelques mots de chacun de ces points.

La *vallée des Rephaiym*, au temps de David, pouvait être

1. H. Vincent, *l. c.* 107-108.
2. *L. c.* 111-142.
3. *Jos.* XV, 7-9; XVIII, 15-17[a] (trad. empruntée à *Jérus. ant.*) TM. *cf.* LXX.
4. Vallon de Sainte-Croix.

sur le plateau septentrional[1], dans les ramifications initiales du Cédron ; mais au temps d'Isaïe, il semble bien qu'on l'ait localisée à Mamillâ[2].

Il est probable qu'à l'origine le *ravin de Hinnom* avait simplement emprunté son *nom* à son propriétaire cananéo-jébuséen[3].

A l'époque de la conquête israélite, il se localisa spontanément dans le Tyropoeon qui s'épanouit au milieu du plateau septentrional.

La petite ville cananéenne se dilata... En face du Temple s'implanta le culte de Molok ; entre cette divinité et Hinnom fut tentée une adaptation onomastique[4]. Hinnom se concré-

1. II *Sam.*, V, 18-25 (Cf. P. Dhorme. *Les livres de Samuel*, in *h. l.*) I. *Chron.* XIV, 8, s. David livra, *avant* la conquête de Jérusalem, les deux combats de *Ba'al Perasim* et de la *Vallée des Rephaïm* contre les Philistins qui tentaient d'occuper la cité jébuséenne avant que, consacré à Hébron, le nouveau roi n'en fît un centre de cohésion. Ils pouvaient déboucher par la *Beqa'a*, S.-O. de Jérusalem, ou bien par une des vallées du nord (puisque souvent on les trouvait par là, sous Saül). Leur campement « dans la vallée des Rephaïm » pouvait être dans les ramifications initiales du Cédron, sur le sommet où se partagent les eaux (*Isaïe* XXVIII, 21.) à *Ba'al Perasim* (*cf.* II *Sam.* V, 20[a]). David arrivait d'Odollam (Aïd el-Miyeh (cf. *Jérus.* p. 119 note) : dans un mouvement tournant (« Ne monte pas [à leur rencontre], mais [tourne] derrière eux et tu arriveras sur eux en face des balsamiers.» *II Sam. V, 23.* trad. P. Dhorme) il les mit en fuite et les poursuivit par Gabaon (avec LXX et parallèl. *Is.* XXVIII, 21) jusqu'à Gezer.

2. Dans *Isaïe* (XVII. 5), il est question de *'éméq'* des Rephaïm *où l'on peut faire la moisson* ; or ce mot *'éméq* convient à « toute dépression qui s'est creusée dans une plaine » : autour de Jérusalem, ce pouvait être la Beqa'a tout entière, l'wed *el-Meisé* à Mamillâ et l'extrémité N.-O. de l'wed-ed-Djôz. Or quiconque, texte en main, étudie Jos. XVIII, 15 s. est ramené à *Mamillâ*. L'identification *vallée des Rephaïm Mamillâ* paraît très solide ; l'autre est douteuse.

3. Jos. XV, 8[a] ; XVIII, 16 ; II *Chron.* XXVIII, 3 ; XXXIII, 6 ; *Jer.*, VII, 31, s. XIX, 2, 6 ; XXXII, 35 ; II *Reg.* XXIII, 10, *Jos.* XV, 8[b] ; XVIII, 16[b] ; *Neh.* XI, 39.

Les diverses expressions se ramènent à *bên Hinnom* et *Hinnom.* Or *bên* n'exprime souvent qu'une sorte de classement dans quelque genre, catégorie, groupe. L'étymologie de Hinnom est énigmatique. Peut-être *om* est-il une désinence déterminative ou locale (*Cf. milkom* <*molek, léshém* <*lysh*) ce qui pourrait faire penser à une racine *'n* (Arab. : *'n* = gémir, soupirer).

4. On parle maintenant une langue nouvelle ; d'autres idées sont en

tisa en quelque sorte à Topheth, situé dans le spacieux estuaire où se réunissent les trois artères du réseau hydrographique de Jérusalem[1].

Gikhon[2], c'est la *Fontaine de la Vierge*, dans le torrent du Cédron[3], le seul endroit où *géologiquement* soient possibles des sources.

La *Fontaine de Rogel* (*bîr*[4] *Ayub*) signifie peut-être « fontaine du marcheur », n'est-ce-pas en effet une ressource escomptée des passants, à l'arrivée, pour se désaltérer, au départ pour se munir d'eau, un rendez-vous aussi commode que sûr[5]?

circulation : on donne une interprétation spéciale au vieux mot cananéen. Josias (II *Reg.* XXIII, 10, *cf. LXX*; voir II *Chron. XXIII*, 3) profane Topheth qui est *dans le ravin de Hinnom* pour supprimer le culte de Molok. (*Topheth-aram* — : « foyer » ou « support » sur lequel on place l'holocauste; ou simplement : pierres sur lesquelles on assujettit la marmite dans un foyer de nomades. Topheth devint probablement nom propre, à peu près comme l'autel, *hmzbkh*, dans le culte de Yâhweh. De même que « l'autel » était le centre du culte orthodoxe, « Topheth » sera devenu le symbole de Molok, et il aura pu consister en une fournaise ou en quelque support où placer les petites victimes soumises au feu pour être dépêchées à la barbare divinité chtonienne.

1. Jérémie (XIX, 3 s.) semble indiquer que lorsqu'on avait franchi la *porte de la Poterie* on se trouvait immédiatement dans la « Gê ben Hinnom » (*gy'* = vallon, ravin aux parois escarpées d'où l'eau s'écoule pour s'accumuler au fond).

Plus clairement encore Néhémie, ch. XI, porte à situer Hinnom au Rabâby (le cas n'est pas rare de la translation, dans une même région, d'un élément géographique) : désormais Jérusalem doit constituer un *territoire sacré*, indivis entre Benjamin et Juda; celui-ci occupera le sud, depuis Bersabée *jusqu'à la vallée de Hinnom*. La capitale devant rester en dehors, le point qui s'oppose le mieux à Bersabée est le Rababy (non le Cédron, car on ne pourrait pas l'appeler *nkhl* c'est-à-dire « torrent » ou grande crevasse aux berges abruptes enserrant le lit d'un cours d'eau perpétuel ou « transitoire » *L. c.* 121 B.

2. *Gykh* ou *gwkh* : « bouillonner, jaillir violemment. »

3. *Bnkhl* : dans le torrent (II *Chron.* XXXIII, 14; cf. XXXII, 30). Or, à l'est de la cité de David, il n'y a que le Cédron.

4. Ce n'est pas strictement « l'eau vive qui vient sourdre d'elle-même à fleur de terre (*'yn*) mais c'est (*b'r*) » l'eau captée dans une citerne, c'est-à-dire l'eau vive plus ou moins cachée dans les entrailles du sol et que l'on puise cependant par un trou petit ou grand « et pour lequel on pourrait employer *'yn* ou *b'r* » (*cf. Gen.* XXIV, 11).

5. Cela cadre fort bien avec les textes bibliques (II *Sam.* XVII, 17) :

Zokheleth[1], c'est la longue roche rampante et glissante, de *Gikhon* à *Rogel*, avec de nombreux godets forés dans une petite terrasse, à la hauteur de la fontaine.

Sion et la cité de David[2]. Sion est le point fortifié où les Jébuséens se retranchent pour la résistance suprême et d'où ils croient pouvoir narguer David et sa troupe[3]. Mais, alléché par un enjeu royal, un soldat pénètre par le *sinnor*[4] dans la forteresse qui tombe bientôt aux mains de David. Le roi en change le nom et commence à la transformer.

Jérusalem n'était donc pas alors une ville grande et forte aux murailles puissantes[5] : elle ressemblait en somme aux autres villes du XIe siècle, par exemple Gezer, Jéricho, Ta'annak, Megiddo.

Quelle était la situation précise de Sion? L'étymologie[6]

David, en fuite devant Absalon, avait à Rogel des espions qui s'informaient auprès des femmes qui venaient puiser de l'eau.

Adonias tente de se faire reconnaître roi avant la consécration de Salomon : il prépare un festin plantureux à Rogel, (on y festoie volontiers encore aujourd'hui) chaque animal, égorgé rituellement à la façon traditionnelle, sur quelque godet dans le roc, est équarri sur place, hissé sur un brasier ou enfoui en un foyer creusé dans le roc... Apprêts et festin requièrent plusieurs heures.

Mais Nathan et Bethsabée ont fait, en hâte, l'assaut de David. Sans bruit, un cortège est descendu à Gikhon, et Salomon y a été sacré. A Rogel les partisans d'Adonias banquettent sans rien soupçonner, car Gikhon (à 150 mètres de Rogel, à vol d'oiseau) est masqué par un pli du coteau; mais quand ils voient Salomon remonter en ville acclamé par le peuple: ... sauve qui peut!

1. *Zkhl* : glisser, ramper (I *Reg. I, 9*).
2. II *Sam.* V, 7; I *Chron.* XI, 5.
3. *LXX* : ἄνδρες αὐτοῦ II *Sam.* V, 6, et I *Chron.* XI, 4.
4. *Cf. infra.*
5. Les assaillants n'étaient pas nombreux; on n'avait pas alors d'engins bien terribles. Voir les escarmouches d'Abimelek (*Jud.* IX; et aussi *Jud.* VIII, 3 s.; VII, 15 s.)
6. Sion, de *Shh* : briller, étinceler sous le soleil, ou *syh* : aridité, dessiccation. Ce serait un *endroit en évidence, desséché, aride.* Des analogies sémitiques amènent au concept de *locus munitus, arx.*

Sion est une *mesudâh.* Étymol. : lieu approprié pour la défense (de *swd* : épier, tendre des pièges, chasser...), le lieu approprié sera un *antre naturel* (*Cf.* I *Sam* XXII 4; XXIV, 23), un *rocher saillant*, un *mamelon escarpé* couvert d'une forteresse (Cf. II *Sam.* V, 7, 9; cf. nid d'aigle, *Job XXXIV*, 28).

fait songer à un rocher saillant, à un mamelon escarpé, couvert d'une forteresse, une place forte, c'est-à-dire, au XI[e] siècle, un coteau de 40 à 50 mètres de hauteur, par exemple, isolé dans une plaine ou séparé de coteaux voisins, même plus élevés, par des vallées un peu abruptes.

Le mot *Sinnor* permet d'en fixer mieux la situation.

Le Sinnor et la cité jébuséenne. — *Sinnor*, d'après l'usage biblique[1], est une conduite d'eau, un canal où l'eau murmure, un passage en relation avec l'eau.

Il est dit que Joas se risqua à passer par le *Sinnor* pour pénétrer dans la forteresse de Sion, afin de gagner le bâton de commandement promis par David[2]. Et l'on peut citer d'autres aventures de ce genre : à Ammân[3], la ville haute sera prise, en 218 av. J.-C., par le souterrain par lequel les assiégés iront puiser l'eau en dehors de la ville ; à Ilion, ce fut en passant par l' « égout » ou par un « aqueduc » qu'Ulysse et Diomède s'emparèrent du *Palladium*. On a constaté l'existence d'escaliers souterrains en Asie Mineure, par exemple à Kalé-Keuï, à Turkhat, à Amasie, à Horos-Tepessi, etc. Or, il existe, à Jérusalem, un système de tunnels, d'escaliers couverts, de canaux dans le roc en relation avec une fontaine, c'est le *tunnel d'Ophel*[4]. Il s'amorce à une dizaine de mètres en contre-bas, sous la plus haute escarpe de la colline, mais à 40 mètres au-dessus du Cédron. L'étude des particularités montre qu'il a été conçu et réalisé en vue d'aboutir à la fontaine de la Vierge, et pratiqué avec des ciseaux de fer ou de bronze, des coins de même métal ou de pierre. L'effort et la dépense exigés par cette installation ne se conçoivent que s'il s'agit d'une entreprise

1. II *Sam.* V, 8, *LXX* : παραξιφίδιον : poignard ; *Aquila* κρουνισμός petit jet d'eau ; *Vulg.* : gouttières des toitures. Au stade postérieur de la langue. *Ps.* XLII, 8 : grandes eaux, cataractes célestes.
2. II *Sam.* V, 8.
3. Philadelphie.
4. Description, *l. c. Jérus.* p. 150. B-156, B.

d'utilité publique, c'est-à-dire ayant pour but de contribuer à la sécurité d'une place forte.

L'existence du *Sinnor* aura été révélée à David ou par l'abaissement du niveau de l'eau sans raison apparente, ou par la constatation de l'amorce du canal à un moment d'*intermittence* prolongée, ou par d'autres causes, par exemple une trahison. Le fait qu'un canal souterrain descende à l'eau est très naturel, au déclin du XIe siècle, puisqu'il y avait depuis longtemps, parmi les clans cananéens, des ingénieurs capables de concevoir et de faire exécuter des travaux tels que les tunnels de Gezer[1], de *Bel'ameh* en Samarie, de *Gabaon*, de *'Amman*. Et, par conséquent, au XIe siècle, *la cité jébuséenne et Sion devaient se trouver sur la colline ed-Dehurah*[2] : elle réalise les conditions que l'on cherchait pour l'emplacement des cités cananéennes[3] : escarpement, facilité de défense, proximité d'une fontaine. Son aire était de 4 hectares 1/2 à peine, mais Ta'annak, Megiddo, Gezer, Jéricho et d'autres « grandes villes, aux murailles puissantes », avaient une superficie aussi restreinte[4].

Millô'. L'étude scientifique[5] des textes scripturaires[6] semble démontrer que le Millô' biblique est un ouvrage

1. Du XXe siècle (XIXe (?) XVIIIe (?)), preuves : situation, traces d'outils non métalliques encore, céramique; etc.

2. C-à-d. : au sommet du coteau d'Ophel.

3. Cf. p. 161, A.

4. Voir R. WEILL. *La cité de David,* in-8, Paris, 1920. — Pour tout le bassin méditerranéen, cf. J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie celtique et gallo-rom.* I *Archéol. préhistor.* 371; II *Archéol. celt. ou protohistor.* Age du fer, 121-131.

5. Etymol. : Millô' (de même thème que *sinnor*) : forme intensive de *ml'*. Dans la Bible : ordinairement au sens intransitif d' « être plein », *mâlê'*; *millô'*, comme substantif, sera donc une *chose remplie, lieu comblé,* un *remplissage,* on pourrait dire aussi un *remplisseur.* L'assyrien *malû* offre le même sens avec une série de dérivés : on a en particulier *milû* : élévation, tertre qui correspond exactement au mot *millô'* des Massorètes.

6. II *Sam.* V, 9; I *Reg.* IX, 15, 24; XI, 27; I *Chron.* XI; 8; II *Chron.* XXXII, 5; II *Reg.* XII, 21.

salomonien[1] qui a consisté à combler certaine dépression compromettante pour la sécurité de la « cité de David » au sens archaïque du mot. Il devait se trouver dans le voisinage des palais puisqu'il est présenté en relation étroite avec eux, et ce ne pouvait être ni au nord puisqu'il n'y a pas de « brèche » à fermer, ni à l'est puisqu'il ne pouvait être question de remblayer le Cédron, ni au sud car si Jérusalem antique y est située, il n'y a pas lieu d'établir entre elle et le palais royal un ouvrage de la nature du Millô' ; reste donc l'ouest du palais Salomonien. Or l'étude du relief du sol antique montre que, là précisément, la vallée constituait par rapport au coteau méridional d'Ophel la voie de plus facile accès. Quand on avait dû songer à un rempart pour la cité cananéenne, on s'était naturellement mis à couvert au nord où l'ennemi pouvait arriver de plain-pied.

Au temps de Salomon, la ville avait pu envahir assez la colline occidentale[2] pour exiger la création d'un rempart l'enveloppant tout entière; mais il restait un point faible, une « brèche » dans la ligne de défense : la crevasse du Tyropoeon. On la ferma par un *millô'*, remblai ou entassement d'édifices assez résistants[3], tels que bastion, tour ou fortin protégeant les deux vallées.

1. On peut regarder comme des *gloses* les expressions qui paraîtraient impliquer un *millô'* davidique. Le *millô'* dont il est parlé à propos des travaux d'Ézéchias désigne probablement quelque aménagement pratiqué alors pour les eaux, tel le nouveau réservoir fait par le roi pour capter la fontaine de Gikhon. (II *Chron.* XXXII, 5). Les *LXX* ont traduit une fois, avec raison, par ἀνάλημμα : *élévation, rempart* (II *Chron.* XXXII, 5.), et ailleurs, à tort, par ἡ ἄκρα *citadelle* (ceci est une *interprétation* dérivant de la relation constante qui existe entre *millô'* et la fortification de la ville). *Mello* de la Vulgate est un *faux nom propre* devenu par l'usage le terme consacré.

2. C'est ce qui paraît résulter de détails fournis par les livres des *Rois*, de *Néhémie*, puis par *Josèphe* et enfin par les données archéologiques (*Cf.* H. Vincent, l. c. 185, A).

3. Le *millô'* étant localisé ainsi, on comprend bien les textes bibliques cités ci-dessus : pour faire le *millô'* il faut lever corvée, comme on l'avait levée pour bâtir le Temple et le Palais; le *millô'*, a toujours l'air de voisiner avec le Palais dont cependant il est distinct; d'autre part, il est rattaché aux travaux de défense de la cité développée et, par suite, mis en rapport avec le « rempart de Jérusalem », sans être confondu avec lui.

ARTICLE II

L'Orient depuis Salomon jusqu'à la chute de Samarie.

1. *De Salomon à Salmanazar III.*

Pendant la longue période d'installation des Hébreux, l'Égypte s'était très affaiblie; il semble qu'elle ne songeât plus qu'à protéger ses fiefs. Peu lui importait maintenant qu'un pouvoir unifié se fût substitué aux multiples clans cananéens, pourvu que le pays reconnût sa suzeraineté. Salomon ne la contesta point; il épousa une des filles[1] du roi Psiuhanu II, adopta ses dieux et les honora en face de Yahweh. Doux vasselage d'ailleurs qui assurait au roi hébreu les larges profits d'un commerce très actif avec son puissant voisin, et des renforts pour briser enfin la résistance cananéenne.

Après le règne de Thutmès III, Babylone n'avait cessé de décliner, tandis qu'Ashshur avait grandi en force et en audace.

La dynastie cassite, peu soucieuse de guerroyer, et vieillie d'ailleurs, avait tenté de cimenter l'union entre l'Assyrie et la Babylonie par des traités et des mariages, du temps d'Ashur-uballit, vers 1400[2]; mais la paix ne fut pas de longue durée : Ashur-uballit dut intervenir à Babylone même pour dompter une rébellion qui menaçait les Assyriens[3]. Ses successeurs eurent à lutter contre les bandes indisciplinées qui harcelaient ses frontières du côté de la Syrie[4]; Tukulti-Inurta[5] put substituer l'influence d'Ashshur

1. Elle reçut en dot Gezer, reconquise par son père. I *Reg.* IX, 16-17.
2. *Hist. synchron.* Col. III, 1-9; et *Chronique* (Winckler, *Altor. Forsch.*, 1,297).
3. *Hist. synchron.* Col. I, 19-28.
4. Adad-Ninari Ier, *Tablette, Recto* I, 4 suiv., et King, *Annals*, p. XXVIII; XXXII.
5. Tukulti-Ninib (*Ib* = *urta* dans le nom divin Ninib, d'après le *Sylla-*

à celle de Babylone sur les contrées du Tigre et de l'Euphrate, non seulement dans les parages du lac de Van au pays de Naïri, mais même à Babylone[1]. Une émeute, dirigée par les grands, fidèles aux Cassites, le détrôna après sept ans de règne[2] et donna le pouvoir à Adad-shum-nasir : l'autorité cassite s'affirma à nouveau pendant une quarantaine d'années[3], puis fut battue par l'assyrien Ashurdan Ier et succomba définitivement sous les coups du roi élamite Shutruk-Nakhkhunte, qui pénétra à Babylone et tua son roi, saccagea Sippar[4] et retourna en Élam, chargé de dépouilles parmi lesquelles nous mentionnerons la célèbre stèle de Narâm-Sin, le code de Hammurabi et une collection importante de *kudurrus* cassites[5].

Au XIIe siècle, l'Assyrie était un royaume compact et vigoureux. Téglathphalasar Ier[6] battit à plusieurs reprises le roi de Babylone, puis porta ses armes vers le nord, s'empara de Karkemish, place forte des Hittites, et poussa jusqu'au Liban, imposant ainsi aux Sémites du nord, qui jusque-là avaient été suzerains plus ou moins réels des Égyptiens ou des Hittites, sa domination, — domination éphémère d'ailleurs, car les royaumes araméens de Sob'a, de Damas, de Beth-Rekhob, profitant de l'affaiblissement des Hittites, réussirent à consolider leur indépendance sans que les successeurs de Téglathphalasar les aient sérieu-

laire de Yale publié par A. T. CLAY dans *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian collection*, in-4, New-Haven 1915. Cf. *ibid.* 97-99, l'étude de CLAY).

1. *Chronique*, Col. IV, l. 7.
2. *Chronique*, 82-7-38, 4. l. 7-8.
3. Règnes de Adad-shum-nasir (d'autres lisent *usur*), Meli-shipak II, Marduk-apla-iddina Ier.
4. Il semble bien qu'il razzia également Nippur, Kutha, Kish, etc. Voir SCHEIL. *Mémoires*, t. XIV (1913), 32-33.
5. Sur ces documents, cf. t. II : Littérature.
6. Cf. Cylindre, *passim*; Annales (ou *tablettes* nos 1-5 dans BUDGE-KING, *Annals*).

sement inquiétés[1], du moins jusqu'à l'avènement d'Ashur-nasir-apal. Ce roi, qui régna de 884 à 860, refit le chemin qu'avaient parcouru les armées de Téglathphalasar, portant ses armes triomphantes jusque dans le Liban, après avoir reçu le tribut des villes mésopotamiennes, l'humble hommage et les riches présents des Hittites et des Phéniciens. Ashur-nasir-apal respecta — et pour cause! — les pays de l'Oronte et de l'Anti-Liban ; autour de Damas comme capitale était né et s'était développé avec les Rezon, avec les Ben-Hadad Ier, un royaume araméen qui était alors à son apogée : il était dangereux de heurter de front un tel rival[2].

En Égypte, les guerres continuelles avaient affaibli à tel point la population indigène qu'elle ne fournissait plus assez de contingents pour recruter les armées. Afin de se maintenir, à l'intérieur, contre les compétitions et de mettre en ligne, au dehors, une armée suffisante, *les pharaons de Tanis durent recourir aux mercenaires plus que n'avaient fait leurs prédécesseurs.*

Vers la fin de la XXe dynastie, le cinquième descendant du libyen Busua, *Sheshonq*, épousa une fille de sang royal ; son fils, Namaruti, eut des dignités religieuses et militaires ; son neveu, *Sheshonq*, maria son fils *Osorkon* à la fille du dernier pharaon de la XXIe dynastie, et, à la mort de ce dernier, *ceignit lui-même la couronne d'Égypte.*

Vers cette époque, *les difficultés intérieures des Hébreux* fournissent à Sheshonq l'occasion de continuer ou de reprendre, en Canaan, la politique de ses prédécesseurs : à peine Jéroboam et Roboam avaient-ils scindé en deux le royaume de Salomon que le pharaon accourait au secours de Jéroboam, son homme lige[3], dans l'intention secrète de

1. Autant du moins que nous pouvons en juger par les documents connus jusqu'à ce jour, publiés par Budge et King, *l. c.* p. 150-154.
2. *Cf. infra.*
3. *Cf.* I *Reg.*, XI, 40.

rétablir par quelque facile conquête le prestige de l'Égypte que deux siècles d'inactivité pouvaient faire oublier, et de compenser par quelque gros butin l'irrégularité ou peut-être la totale suppression du tribut. Entraînés par le plaisir de la conquête ou par l'appât de trésors à piller, les Égyptiens prirent et rançonnèrent les meilleures villes, par exemple Ta'annak et Megiddo.

Le pays de Canaan est situé de telle façon qu'il ne pouvait être indépendant qu'à la condition de n'avoir pas d'ennemis puissants ou de savoir et de pouvoir unir étroitement ses propres forces malgré la division ethnographique qui les désagrégeait presque fatalement. Or Israël et Juda étaient poussés l'un contre l'autre par leur rivalité croissante, et, par suite, condamnés à la *domination étrangère* et aux *influences civilisatrices venues du dehors*. Toutefois ces influences ne se produisirent pas de la même manière dans chacun des deux petits royaumes : *en Juda, la religion, plus pure, se développa parallèlement à une civilisation plus intense.*

Les premiers rois d'*Israèl* avaient successivement habité *Shekém*[1], *Tirsâh*, *Râmâh*, 'Omriy se bâtit une capitale au nord-ouest de Shekém et du mont 'Obhâl[2], sur un terrain acheté à un certain Shômêr. Le choix était judicieux : la rapide fortune de la nouvelle capitale en fut la preuve. Cette ville fut pour le royaume du Nord ce que Jérusalem était pour celui du Sud, et, dans l'esprit des étrangers, le nom de 'Omriy fut inséparable de celui d'Israèl : pour désigner ce royaume, on disait *Bît-Umri*[3].

Benhadad Ier, roi de Syrie, battit 'Omriy et se fit céder quelques quartiers de Samarie. Pour se refaire du dommage, le roi d'Israèl imposa un gros tribut à Mô'âb[4]; puis, pour se

1. Sichem.
2. Hébal.
3. Cf. III R 10, 2, l. 18 s. et KAT³, 265.
4. II *Reg.* III, 4, et *Stèle de Mésa*, l. 5.

mettre en état de recouvrer son indépendance, tenta une alliance avec la Phénicie et demanda au roi de Tyr, 'Ethba'al[1], la main de sa fille, 'Iyzébhél (Jézabel) pour le prince royal de Samarie.

Hirom Ier, l'ami de David et de Salomon, avait porté la grandeur de Tyr à son apogée : son autorité s'étendait sur Chypre; il avait régularisé et développé le commerce avec l'Espagne et, par son alliance avec les Hébreux, s'était ouvert les voies vers le plus lointain Orient. A la mort de son fils — qui avait régné sept ans — une échauffourée populaire fit passer la couronne à une dynastie usurpatrice qui se maintint douze ans au pouvoir. Puis une révolution restaura l'ancienne lignée royale sans rendre la tranquillité si nécessaire : le roi Phéli fut assassiné par un de ses parents, 'Etheba'al, qui garda le pouvoir trente-deux ans. Le commencement de ces troubles avait coïncidé avec le « schisme » des tribus d'Israèl. Craignant que celles-ci, tentées par les richesses de la Phénicie, ne voulussent s'en emparer, 'Ethba'al saisit avec empressement l'occasion de contracter l'alliance de famille que lui offrait 'Omriy.

Avant de s'emparer du trône, 'Ethba'al était Grand-prêtre d'Astarté. Sa fille 'Iyzébhél, devenue reine de Samarie, obtint de son mari, 'Akh'âbh (*Achab*), la permission de pratiquer librement son culte : Ba'al et Astarté eurent leurs sanctuaires; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale[2]. Akh'âbh (Achab) toutefois demeurait plus ou moins fidèle à Yahweh puisqu'il imposait son nom à ses enfants : Akhazei*yâh* *Yeh*orâm, 'Athal*yâh* (*Athalie*).

Le prophète Élie fit entendre de vives protestations contre le culte de la reine, contre la reine elle-même et contre le roi qui tolérait une telle impiété[3].

A la mort de Benhadad Ier, de Syrie, 'Akh'âbh rompit

1. I *Reg.* XVI, 31.
2. I *Reg.* XVI, 31-33; XVIII, 19.
3. I *Reg.* XVIII.

son vasselage : il s'ensuivit une guerre qui se termina, malgré les Prophètes, par une alliance offensive et défensive entre Israèl et la Syrie[1].

Benhadad II[2] (*Adad-idri*, dans l'inscription de Zakir) suivait les progrès des Assyriens d'un œil inquiet et s'était préparé à les recevoir chaudement *en renouvelant ses alliances avec Hamath, Arad et la Phénicie, en réclamant les contingents d'Israèl et des Arabes, et racolant des auxiliaires jusqu'en Égypte et au pays d'ʿAmon.* Et pourtant il fut battu par *Salmanazar II* à Qarqar, sur l'Oronte, (automne 854). Mais la résistance avait été si acharnée que le vainqueur jugea prudent de ne pas pousser plus avant, d'autant qu'il avait à soumettre, en Babylonie, des tribus en révolte.

La paix n'avait pas duré longtemps entre 'Akhʿâbh et la Syrie. En traitant de la restitution des villes israélites, on n'avait pas mentionné Râmôth Gileʿâdh (*Ramoth Galaad*) : c'était pourtant une ville importante qui commandait la rive gauche du Jourdain et menaçait à la fois Israèl et Juda. 'Akhʿâbh voulant s'en emparer se procura des alliés.

L'expérience des siècles précédents démontrait combien étaient funestes, pour les deux royaumes hébreux, leurs mutuelles rivalités. Grâce à ces divisions, Moab, Ammon, Édom, et les fiefs philistins avaient secoué le joug; Damas, devenue capitale d'un royaume puissant, menaçait de restaurer l'empire de David en faveur de Benhadad. Josaphath[3] jugea sage de réunir toutes les forces contre les Syriens. Il maria son fils Joram[4] à Athalie[5], fille d'Achab, et accepta volontiers de s'unir à Israèl pour marcher contre Ramoth

1. *Cf.* I *Reg.* XX, 35-43.

2. Sur l'identification avec Benhadad de la Bible, cf. RB nouv. sér. VII (1910), 70-71. P. Dhorme l'appelle Benhadad Ier, et Benhadad II le successeur de Hazael. *Ibid.*, 184-185.

3. יְהוֹשָׁפָט.

4. יְהוֹרָם.

5. עֲתַלְיָהוּ.

Galaad[1]. Mais les deux alliés furent battus, et Ramoth demeura syrienne... Israël, redevenu vassal, dut prêter son armée à Benhadad pour marcher contre Salmanazar qui, après de vigoureuses tentatives (849, puis 848), interrompues par quelques expéditions en Arménie et en Médie, et puis reprises, dut enfin se retirer sans grand succès (846).

Il semble que Moab n'ait été, *du temps de David*, qu'une tribu de peu d'importance[2], et il ne paraît pas que la domination des Israélites se soit étendue alors au delà de l'Arnon, coupure ou « précipice d'environ mille mètres de profondeur et dont les pentes sont presque inaccessibles[3] ». Mais, dans la suite, les Moabites avaient recouvré la plaine, depuis l'Arnon jusqu'à Mâdaba. Omri leur imposa le tribut et établit ses garnisons jusqu'à Dybon, pour assurer la fidélité du pays.

Les Israélites occupaient surtout les villes de l'ouest, dont les positions étaient fortes, sur les premiers contreforts des montagnes de la mer Morte. Mésa s'empara[4] de Mâdaba, puis de Ba'al-Meon (=Mâ'în) qu'il rebâtit. Il conquit Ataroth, depuis longtemps occupée par les Israélites de la tribu de Gad, et massacra la population, « spectacle pour le dieu Kamosh ». La ville de Mâdaba subit le même sort.

Avec l'aide de Juda[5], Joram, fils d'Achab[6], paraît avoir contraint Mésa à se replier prudemment sur sa capitale, Kérak, à mille mètres d'altitude, isolée des montagnes, et accessible seulement par le sud (Dans son inscription, Mésa décrit les travaux qu'il entreprit, soit avant, soit après le siège, pour la fortifier). Mais engagé dans la guerre contre

1. Cf. II *Reg.* VIII, 18, 26.
2. II *Sam.* VIII, 2.
3. Lagrange *in* RB X (1401), 541.
4. Voir son inscription, t. II : Littérature.
5. II. *Reg.* III, 7-9.
6. *Inscript.* l. 18-19 : il s'agit bien de l'expédition d'un roi d'Israël, qui ne peut être que Joram.

les Syriens, le roi d'Israël ne put mener à fond son expédition contre Moab[1].

Le royaume de Damas cherchait toujours à reprendre la prépondérance parmi les populations sémitiques de l'ouest. Benhadad avait péri dans une guerre contre Samarie. Azael[2] qui lui succéda ouvrit résolument les hostilités contre les rois d'Israël, fit des excursions en Transjordane, s'appliqua en somme à concentrer entre ses mains la souveraineté sur la Syrie et la Palestine[3].

Vers 843, Salmanazar reparut. Cette fois, il infligea aux Syriens une sanglante défaite; puis les troupes avancèrent, à travers le Hauran, mettant tout à feu et à sang.

La Phénicie et Israël achetèrent la paix[4].

Avec le triomphe de sa monarchie, Israël s'est isolé davantage des influences du dehors; il a cherché à se suffire à lui-même et n'a admis la production étrangère que dans la mesure où elle s'accommodait à ses désirs ou à ses préférences. Mais l'indépendance n'est pas absolue : on sait quel rôle ont joué les Phéniciens dans la construction du Temple.

Les *céramistes* palestiniens emploient communément l'*argile rouge*, parfois aussi des terres glaises à nuance grise ou bistre. A peu près toute la vaisselle est montée *sur le tour*. On néglige de lustrer les parois des vases destinés aux usages domestiques les plus vulgaires; elles ressemblent assez à celles des vases les plus archaïques.

Beaucoup de détails de facture paraissent être en désuétude.

En somme, *pas de types tout à fait originaux*; d'autre

1. II *Reg*. III, 27. Cf. RB. l. c. 522-545.

2. C'était un homme de basse extraction, « *fils de non quelqu'un* », dit le texte cunéiforme, cf. II *Reg*. VIII, 13.

3. Cf. II *Reg*. XII, XIII.

4. De bons auteurs estiment que c'est au cours du IXe s. (entre 850 et 800) que furent composés les *Livres de Samuel*.

part, on *reproduit sous des formes plus ou moins altérées toute la série des anciens*, par exemple pour les jarres et les marmites.

Beaucoup moins originale encore est la *décoration peinte*. On se borne à tracer des lignes ou quelques végétaux; la tonalité des vases est jaune ou noirâtre plus ou moins lustrée; sur ce fond, on peint en noir ou en rouge.

On rencontre, à cette époque, des jarres dont les anses portent, en hébreu archaïque, une estampille où intervient la formule LMLK[1]; elles proviennent d'Hébron, Ziph, Socoh et Mrsht, dont elles portent le nom; d'autre part, la Bible parle de potiers *royaux* et d'*approvisionnements* accumulés en certaines villes[2]. Ces faits s'expliqueraient assez bien si l'on admettait que l'on avait accordé officiellement à certains ateliers le monopole de la fabrication des jarres destinées à contenir le butin en nature, ou les *vases-mesure* munis, à la fabrique, du contrôle royal, et destinés à faciliter les transactions commerciales[3].

2. *De Salmanazar III à la chute de Samarie.*

La suprématie de Ninive s'étendait sur une grande partie de l'Asie antérieure, jusqu'au golfe Persique et à l'Élam, d'une part; jusqu'à la mer Rouge et à l'Égypte, d'autre part.

Mais cette puissance était sur le point de s'éclipser rapidement devant celle de l'*Urartu*[4], pays tourmenté où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source et divisé en un grand nombre de principautés minuscules.

Les roitelets urartiens entrés en contact avec l'Assyrie, sous Ashurnasirapal, se civilisèrent à l'école de leurs adversaires; ils apprirent d'eux l'écriture : l'assyrien devint, dès

1. C'est-à-dire : *au roi*, ou *du roi*.
2. I *Chron.* IV, 23; II *Chron.* XI, 5-11.
3. H. Vincent, *Canaan*, 351-360.
4. Ararat.

cette époque, l'idiome savant du pays; l'écriture cunéiforme fut appliquée aux dialectes.

Après avoir soumis les principautés voisines, les rois de Van menacèrent l'Assyrie, et, vers le VIII[e] siècle, Argishtish I[er] eut quelques succès.....

Sous Salmanazar III (782-772), on aperçut en Assyrie de réels symptômes de décadence. Ashurnirari IV (753-746) ne put faire en huit ans que deux campagnes, à quelques journées à peine de Ninive : pendant trente-deux ans (entre Adadnirari IV et Téglathphalasar III), l'*Assyrie déchut du haut rang où la valeur de ses princes l'avait portée un siècle durant.*

Israël (époque de Jéhu) et *Juda* (époque d'Athalie et de Joas) n'usèrent de leur liberté que pour s'abîmer de plus en plus dans leurs discordes — sauf sous Jéroboam II.

En 745, à Kalakh, une révolte porta au pouvoir un homme, d'origine inconnue, mais peu disposé à mener la vie des rois fainéants : Téglathphalasar III ou (*Phul*). Il sut porter les armes assyriennes plus loin qu'on n'avait fait jusque là, et, mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, *il organisa la déportation.* Elle faisait partie d'un ensemble de moyens de répression que les monarques ninivites ou babyloniens employaient dans les cas extrêmes, *en particulier quand les peuples avaient manqué aux engagements pris ou aux serments faits à la suite de défaites antérieures.* Dans ces terribles représailles, une partie de la population était soumise aux pires violences afin d'*inspirer une crainte salutaire à ceux qui en étaient témoins.* Puis *on déportait la classe influente* composée surtout des « anciens », de la bourgeoisie des propriétaires, des guerriers, des gens cultivés : *on ne laissait dans le pays que le menu peuple.* Les déportés, parfois très nombreux, étaient remplacés par des colons venus d'ailleurs.

Le *but principal* que se proposait le vainqueur était d'*éteindre chez les vaincus la flamme de l'esprit national.*

C'est que les liens qui unissaient les individus au sol natal étaient plus étroits qu'ils ne le sont de nos jours : *religion et patrie ne se comprenaient que sur le sol où résidait le dieu*. Or, d'une part, le mélange des colons étrangers au reste de la population finissait par y substituer une *unité ethnique nouvelle*; d'autre part, la déportation produisait son effet : le dieu ou les dieux sur le sol desquels vivaient les déportés *supplantaient* peu à peu, dans l'esprit de ceux-ci, *le souvenir du dieu national*.

Un autre résultat était de pouvoir ainsi transformer des nomades en sédentaires, en agriculteurs, en commerçants; et tout cela pour le plus grand profit des Assyro-Babyloniens.

Après de brillantes expéditions au Sud de la Babylonie, Téglathphalasar prit le titre de *roi de Shumer et d'Akkad*; puis il se retourna vers l'Ouest : les peuples situés entre l'Amanus, l'Euphrate et l'Urartu, unis au roi de Hamath et à quelques autres, lui opposèrent une vive résistance; il les vainquit cependant, et, parmi les dix-huit rois qu'énumèrent les scribes, nous trouvons Menakhêm de Samarie, et Rézon de Damas.

Après de fructueuses conquêtes en Médie, le monarque dut revenir en Occident.

L'énergie d'Azariah[1] ou Oziah[2], et de Yôthâm avait rendu Juda puissant et prospère[3]. Mais Rézon II, qui avait relevé la Coelé-Syrie, allié au faible Peqakh d'Israël, marcha contre Juda; le roi Achab fut battu, son territoire ravagé et les habitants vendus comme esclaves en Syrie. C'est pourquoi le roi de Juda chercha appui en Assyrie[4] : Téglathphalasar accourut, frappa un dernier coup sur les régions du nord et

1. עֲזַרְיָהוּ.
2. עֻזִּיָּהוּ.
3. En Israël, Menakhêm avait dû acheter la retraite des Assyriens au prix de ses trésors.
4. II *Reg*. XVI; *Is*. VII-IX.

de l'est d'Israël, puis se retourna vers la Syrie : au bout de deux ans (733-732), la Damascène était une province assyrienne.

Mais le vainqueur dut partir en hâte pour la Babylonie où *Mérodachbaladan* (Marduk-abal-iddina) menaçait sa suprématie. En 728, Téglathphalasar put se faire proclamer roi de Babylone. Il mourut en 727, à Kalakh.

La Phénicie d'abord, puis Israël, firent une vaine tentative de révolte; Salmanazar IV (ou Ululaï) soumit Tyr, perçut le tribut des villes de la côte et poussa une pointe en Samarie qui se soumit sans résistance[1].

En Égypte, les successeurs de Sheshonq paraissaient ne pas se soucier de ce qui se passait au delà de leurs frontières et ne s'occupaient guère que de travaux d'utilité publique, surtout à Bubaste leur capitale, à Tanis, à Memphis. Mais l'empire courait à sa ruine : la dynastie de Bubaste fut renversée par une famille tanite. A partir de ce moment, les Gouverneurs de province, préoccupés de leurs intérêts particuliers plus que de ceux de la patrie commune, appelaient l'étranger à leur secours : de là les invasions éthiopiennes de Piônkhi-Mîamun, roi-prêtre de Napata, qui put venir, de victoire en victoire, faire reconnaître sa suprématie jusqu'en plein Delta.

Le Saïte Tafnakhti réussit à se faire donner l'investiture officielle; sous Kashto, successeur de Piônkhi, il fut suzerain réel du Delta. Pour les étrangers, il était le véritable représentant de la puissance égyptienne. C'est à lui, probablement, qu'Hoshêa' d'Israël demanda de l'aider dans une lutte suprême contre l'Assyrie. Mais Salmanazar IV ayant eu vent de ces négociations, entreprit une seconde campagne contre Samarie. Son successeur, Sargon, attaqué sur un autre front (722) par Mérodachbaladan, ne put empêcher

1. RB 1910, 369.

la prise de Babylone. C'était un échec sérieux; il eut pour effet de déterminer le général laissé en Israël à mener plus vivement le siège de *Samarie : la ville fut prise*[1] *après deux ans de blocus* (722). Ses habitants furent transplantés en Assyrie et remplacés par des colons de Hamath, puis par des Babyloniens et des Kuthéens, et enfin, en 715, par des tribus arabes[2]. Et ainsi un mélange de tous les cultes sémitiques contamina à jamais la religion de Yahweh et rendit odieux aux Judéens tout rapport avec leurs congénères de Samarie.

Une partie du peuple des campagnes d'Israël ne put supporter la domination étrangère et s'exila; les uns passèrent en Judée, les autres en Égypte.

ARTICLE III

Depuis Sargon jusqu'à l'avènement de Cyrus.

1. *L'Apogée de l'Assyrie.*

L'Assyrie s'était agrandie aux dépens de tribus à moitié barbares ou de petits royaumes incapables de résister longtemps au choc de forces supérieures. Après avoir détruit systématiquement les uns et annexé progressivement les autres, elle se trouva en face d'États solidement organisés et assez vigoureux pour lui résister, et même pour la battre : Au sud-ouest, l'Égypte; au nord-est, l'Urartu; à l'est et au sud-est, le vieil empire d'Élam. Sargon et ses successeurs batailleront plus d'un demi-siècle contre ces trois royaumes et finiront par en triompher. Ils y installeront alors leur système d'occupation à main armée et de vasselage; à la longue, ils useront leurs ennemis, mais ils s'use-

1. Samarie fut prise, non pas par Salmanazar, mais par Sargon. Voir P. Dhorme, RB, 1910, 369-371.
2. Cf. Annales I, 15 et suiv.

ront aussi, et, finalement, seront sans nerf et sans ressort contre l'irruption de peuples nouveaux.

A Saïs et Memphis régnait *Bukunrinif* (Bocchoris), qui réussit à s'emparer de toute l'Égypte. Son général en chef *Sib'u*[1] entretenait depuis longtemps dans le cœur des Israélites l'espérance d'échapper au joug de l'Assyrie. Hamath, Arpad, Damas, Samarie, où les exilés hamathéens faisaient volontiers cause commune avec la mère patrie, firent alliance avec le pharaon.

Sur les instances d'Isaïe, Ézéchias roi de Juda ne prit point part à cette coalition. Bien lui en prit, car Sargon fut victorieux, et la répression fut terrible.

Après sept ans — que l'Assyrien passa en de continuelles expéditions dans l'Urartu, en Médie, en Asie Mineure, — les princes de Syrie relevèrent la tête et s'adressèrent à l'Égypte qui obéissait maintenant à un pharaon d'origine éthiopienne, Sabacon[2]. Juda était tenté d'entrer dans la coalition : *il en fut encore détourné par Isaïe.* Un aventurier qui avait réussi à s'emparer du pouvoir, à Ashdod, inquiet pour son pouvoir et sa vie, poussa vivement les pourparlers avec ses voisins, avec Juda, avec Édom, avec l'Égypte; mais le *tartan* assyrien accourut : Juda et Édom ne firent pas mine de résister; l'aventurier d'Ashdod, qui avait fui au pays de Melukhkha, fut livré à l'ennemi (711). On eut l'impression qu'un choc était imminent entre l'Égypte et l'Assyrie : Isaïe[3] annonça, sans marquer la date, la victoire d'Ashshur[4].

Cependant le moment paraissait opportun pour battre Mérodach-Baladan, parce que son pouvoir était affaibli par les discordes intestines de l'Élam et par la haine que la préférence témoignée à ses Chaldéens avait provoquée en Baby-

1. סְוֵא ou סוֹא.
2. Sur la confusion entre *Sib'u* et Shabaka ou Sabacon, cf. P. Dhorme, *ibid*, 372 et 377.
3. Ch. XX.
4. Cf. A. Condamin. *Le livre d'Isaïe*, in-8°, Paris, 1905, p. 138-139.

lonie. Sargon partit donc pour le Sud, battit l'inlassable révolté, transplanta dans le pays des gens de Khattu et de Commagène vaincus les années précédentes, et se fit couronner à Babylone (709); puis il dut se retourner vers l'Urartu. En 708, il déporta en Commagène les vaincus de Bît-Iakin[1]. Il fut assassiné dans le palais de Dûr Sharrûkin[2] (au N. de Ninive, qu'il achevait de construire (705).

Et Isaïe[3] écrivait :

Est-ce là celui qui faisait trembler la terre
et qui ébranlait les empires;
qui changeait le monde en désert,
dévastait les cités
ne relâchait pas ses captifs?
Tous les rois des nations,
tous reposent avec honneur,
chacun dans sa demeure;
et toi tu es jeté loin de ton sépulcre
comme un vil rameau.

Le règne de Sargon marque l'apogée de la grandeur assyrienne; les descendants de ce roi continueront, agrandiront même son œuvre : ils ne réussiront pas à la consolider.

Le meurtre du monarque réveilla les instincts de révolte : *Mérodach-Baladan*, reparu en Chaldée, *trouva des alliés en Élam et en Syrie*... Les habitants d'Éqron, mécontents de Padi que Sargon leur avait imposé, l'envoyèrent à Ézéchias de Juda. Celui-ci hésita d'abord, puis, cédant aux offres que lui fit faire Mérodach-Baladan, fit jeter Padi en prison, mit une garnison à Éqron et chercha un appui en Égypte. Ce pays avait augmenté ses ressources, depuis quelques années, et paraissait en état de balancer la fortune de

1. Naturellement, ces populations portaient avec elles leurs concepts religieux et leurs divinités.
2. Khorsabad.
3. Ch. XIV, 4 s.

sa rivale; Sabacon accueillit donc les ouvertures d'Ézéchias.

Mais, précisément à ce moment, la Chaldée tombait au pouvoir de *Sennachérib*[1] qui, de conquête en conquête, vint présenter la bataille aux Égyptiens sous les murs d'Altaku[2] ['Elteqêh, dans la tribu de Dan]. Le pharaon Shabataka, fils de Sabacon, fut battu.

Bien qu'Ézéchias n'eût point fait acte d'hostilité patente, Sennachérib envahit le pays de Juda, mettant tout à feu et à sang, et vint faire le siège de Jérusalem[3]. *Ézéchias, cedant aux conseils d'Isaïe, se décida à traiter* et paya un fort tribut (701).

De nouveaux dangers menaçaient l'Assyrie au sud (encore avec Mérodach-Baladan), dans la Cilicie Trachée et dans la Mélitène : Sennachérib défit tous ses ennemis; puis, avec l'aide de constructeurs phéniciens, créa, sur le golfe Persique, une flotte qu'il dirigea contre la Chaldée : Mérodachbaladan n'avait pas prévu une telle expédition; il fut vaincu.

Cependant une formidable coalition se forma entre les provinces élamites et l'empire babylonien et menaça l'Assyrie. En 691, les coalisés atteignaient la ville Khalulê (sur le Tigre, non loin de Bagdad). L'armée assyrienne vint à leur rencontre. La chronique babylonienne attribue la victoire aux Babyloniens, le récit de Sennachérib aux Assyriens.

Cette expédition fut suivie d'une campagne en Arabie; elle fut terminée par une victoire à la suite de laquelle fut assiégée Lâkiysh. Ce fut alors que Sennachérib fit adresser des insolences à Ézéchias, roi de Jérusalem[4]. L'éthiopien Tirhâqâ accourait sur les derrières des Assyriens; mais

1. En cunéiforme : *Sin akhê rîb* « ô Sin, augmente les frères ! »
2. *Cf. Jos.* XIX, 44.
3. II *Reg.* XVIII, 13-16. — Sur la date du siège de Lâkiysh, *cf. RB.* 1910, 511-513 et 517.
4. II *Reg.* XVIII, 17-XIX, 8 et XIX, 9-35.

ceux-ci décimés, probablement par une épidémie, durent regagner Ninive[1].

La Chaldée s'agitait de nouveau : ce fut l'occasion d'une nouvelle expédition; *Babylone fut prise et saccagée.* Le récit en est gravé sur le rocher de Bavian : « La ville et les maisons, de son fondement à son sommet, je dévastai, je détruisis, je consumai par le feu. Le mur et les remparts, les temples des dieux, les tours à étages en maçonnerie et en terre, tant qu'il y en avait je les démolis et je les jetai dans le canal Arakhtu. En cette ville je creusai des canaux; leur terre, je la fis disparaître sous les eaux, j'anéantis le gros œuvre de ses fondations, je les traitai pire qu'après un déluge. Afin que dans l'avenir on ne trouve plus le sol de cette ville et des temples des dieux, je le détruisis par l'eau et je le rendis semblable à un marécage[2]. » C'en était fait de Babylone!

Cette destruction systématique de leur ville sainte fit sur les Babyloniens une impression très profonde. Le chroniqueur écrivit, sans commentaire : « Le premier du mois de Kisleu, la ville est prise, Mushêzib-Marduk est pris et emmené en Assyrie[3] ».

En 681, Sennachérib fut assassiné[4] à Babylone.

Asaraddon[5] marcha contre l'assassin de son père et contre ses partisans : « la crainte des grands dieux, mes seigneurs,

1. RB *ibid.*, 517-518. Certains auteurs admettent une seule campagne contre Ézéchias, en 701; d'autres en admettent deux, la première en 701, la seconde en 691. La question n'est pas résolue.

2. King, *Records of... Tukulti Ninib* I, 114, s.

3. *Chron. babyl.* III, 318.

4. Cf. II *Reg.* XIX, 37; *Is.* XXXVII, 38; *Cyl. de Rassam* IV, 70-73. La Bible nomme *deux* meurtriers; ils auraient été plusieurs d'après le Prisme SS d'Asaraddon. La Chronique B, III, 34 et *Nabonide* (RT XVIII, 15-29), I, 39, 41 n'en connaissent qu'*un*. La conjuration pouvait avoir *plusieurs* chefs ou meneurs fils de Sennachérib; *un seul* suffit pour tuer le roi (On connaît 4 fils de la victime : Ashur-nadin-shum, l'aîné, captif en Élam, Asaraddon, Ashur-shum-ushabshi, et Ashur-ili-ia-balatsu. Voir V. Scheil. *Mémoires,* t. XIV, p. 42-43.)

5. *Ashur-akha-iddina* « Ashur a donné un frère ».

les renversa. Quand ils virent l'élan de ma terrible bataille, ils devinrent hors d'eux-mêmes. *La déesse Ishtar*, la dame du combat et de la mêlée, elle qui aime mon sacerdoce, *se tint à mon côté et brisa leur arc. Elle rompit leur ligne de bataille serrée*, et, dans leur assemblée, ils dirent : c'est notre roi![1] » Asaraddon restait seul maître du vaste empire de Sennachérib.

Né d'une babylonienne, *Niku'a*[2], il avait toujours traité ses demi-compatriotes avec bienveillance, c'est pourquoi ils ne bougèrent pas. Pour les récompenser, il s'appliqua à relever Babylone; mais la renaissance de cette cité éveilla des inquiétudes et des jalousies chez les Chaldéens : leur révolte fut réprimée. Asaraddon fit rentrer dans leur ville les divinités de Dêr (*Dûr-ilu* « mur de dieu » ou « mur d'Anu ».)

Un écho des dissensions intestines de Babylonie avait passé l'Euphrate et ranimé des espérances au cœur des Sidoniens, confiants en Taharqu. En 677, la révolte fut proclamée sur tout le territoire de Phénicie; elle aboutit à une terrible répression : pillage, déportation en masse; Sidon, la capitale, fut ruinée de fond en comble : on essaya d'en fonder une autre où l'on déporta une partie des Chaldéens précédemment soumis.

Asaraddon[3] eut à apaiser encore des tentatives de rébellion en Cilicie, puis de nouveau en Chaldée; et encore du côté de l'Égypte.

Depuis longtemps, des hordes aryennes[4] — Mèdes (*Ma-*

1. *Prisme brisé, Col.* I, 20-26. Asaraddon, avait été consacré de son vivant par Sennachérib comme son successeur légitime. V. Scheil, *Mémoires*, t. XIV, p. 43.

2. Knudtzon. *Assyr. Gebete an den Sonnengott*, n° 101. La collection des textes publiés par Knudtzon montre qu'Asaraddon consultait toujours la divinité avant d'entreprendre une expédition.

3. Les scribes différents qui racontent les campagnes d'Asaraddon et d'Ashur-banipal ne sont pas d'accord sur les *détails chronologiques. Cf.* V. Scheil. *Le prisme S d'Asaraddon, Appendices*, p. 43.

4. *Cf. infra.*

dai) et Scythes : Scythes nomades (*Ashkuzai*), Scythes sédentaires (*Gimirrai*, ou Cimmériens) — menaçaient les frontières orientale et septentrionale de l'Empire.

Les *Ashkuzai*[1] firent alliance avec Asaraddon, tandis que les *Cimmériens*[2], ligués avec les Mèdes, passaient en Asie Mineure : l'Assyrien les battit, puis descendit vers l'Égypte. Celle-ci ne pouvait se résigner à voir la suprématie de sa rivale s'étendre de l'Euphrate jusqu'à l'*wed el-Arish*. Aussi, à peine les armées assyriennes s'éloignaient-elles de la Phénicie et de la Syrie, qu'elle envoyait des soldats aider les vassaux de Ninive dans leur effort pour l'indépendance.

Après une première tentative qui paraît avoir échoué, Asaraddon repart pour l'Égypte, mais cette fois à travers les tribus du désert arabe : il met à la tête de celles-ci une femme prise dans son harem, *Tabua*, et augmente le tribut déjà exigible[3]. Mais voilà que la frontière orientale menace de céder sous la poussée des Mèdes et des Élamites ; et l'armée doit précipiter son retour sans pouvoir toucher au Delta. Asaraddon bat ses ennemis, et cette victoire lui assure une domination sans conteste, depuis la Méditerranée jusqu'à la Médie, depuis l'Arabie jusqu'au golfe Persique[4].

Depuis un demi-siècle que l'Égypte et l'Assyrie se heurtaient par intervalles, les rois d'Ashshur avaient eu plus d'une occasion de constater que le pharaon n'était pas de taille à tenir devant eux : sa principale défense était la région presque sans eau qui sépare la Judée du Delta : si l'on réussissait à mener une armée nombreuse au delà de ce désert, Memphis serait une proie aussi facile que l'avait été Babylone. Les armées régulières des Assyriens, ainsi

1. Ou *Ishkuzai*, d'où Σχύθαι. *Scythes*. (*Gen*. X, 3 : *Ashkenez*.)
2. *Gimirrai* (*Gen*., X, 2-3 : *Gomer*.).
3. Prismes A et C, III, et Prisme S, Face IV, 14; de même, un fragment du *même prisme* dans *Mémoires*, t. XIV, p. 39.
4. Prismes A et C, III, IV.

que leurs machines de guerre, leur système de colonisation, qui avait peu à peu transformé la Syrie, la Palestine, le nord de l'Arabie en autant de relais sur la route d'Égypte, l'insatiable avidité et l'ambition toujours grandissante des Sargonides, tout avait préparé la catastrophe finale[1]. Les prophètes d'Israël avaient compris, depuis longtemps[2], qu'il était dangereux de s'appuyer sur le « roseau brisé » des bords du Nil.

En 670, Asaraddon se présenta avec le gros des troupes, à la frontière d'Égypte. Taharqu fut battu et Memphis tomba entre les mains des Assyriens. L'assaut avait été si rapide que le pharaon n'eut pas le temps d'éloigner sa cour; mais la victoire avait coûté si cher que le monarque ninivite renonça à poursuivre l'ennemi en retraite. *Il accueillit l'hommage des principicules, les confirma dans la possession de leurs domaines, leur imposa un tribut et installa, à côté d'eux, des résidents assyriens pour les surveiller*[3].

Asaraddon fut le moins impitoyable des monarques de l'Assyrie; il s'appliquait à réparer les ruines dont son père et son grand-père avaient couvert le sol. Il se bâtit, à Ninive, un palais qui surpassait tout ce que l'on avait vu jusqu'à lui.

En 672 il avait associé[4] à l'empire *Ashurbanipal*, de préférence à son aîné Shamash-shumukîn. Il est probable que ce fut celui-ci qui provoqua ou du moins attisa le mécon-

1. *Cf. RB* 1911, 215-216.
2. Cf., dès les temps de Sargon, *Is.* XX, 2 s.
3. Il changea les noms égyptiens de leurs villes en noms sémitiques. Maspero, 531-532.
4. Il avait eu la pensée de donner la corégence à son fils Sin-iddinapal, ainsi que le prouve une demande d'oracle (publiée sous le n° 107, par Knudtzon, *Geb. Sonn.*). L'oracle fut-il défavorable? ou bien la corégence fut-elle transférée de Sin-iddinapal à Ashurbanipal? (Il ne paraît pas que l'on puisse s'arrêter à cette 3e hypothèse — possible théoriquement — que Sin-iddinapal soit mort avant son père, car, les Annales d'Asaraddon lui consacreraient quelque brève notice).

tentement en Babylonie : le monarque crut bien faire d'accorder à son aîné la vice-royauté de cette partie de l'empire.

Cependant l'Égypte s'agitait encore, et une intervention devenait urgente. Asaraddon se mit à la tête de ses troupes, mais il mourut en route (669 av. J.-C.) : Ashurbanipal lui succéda et fit continuer l'expédition. Taharqu fut battu : « *grâce à la protection d'Ashur et de Sin, les grands dieux*, mes seigneurs *qui marchent à mes côtés*, les soldats assyriens battirent le pharaon, dans un combat de plaine, et passèrent par les armes ses troupes régulières[1]. » De nouveaux troubles rendirent nécessaire une autre campagne. Cette fois Thèbes[2] elle-même fut saccagée et cette dévastation demeura comme le type des représailles contre une ville[3]. L'Assyrien usa de clémence envers Néchao[4], souverain de Memphis et de Saïs.

Les Assyriens portèrent leurs armes victorieuses en Phénicie : les princes de Tyr, d'Arvad, de Cilicie, la Lydie elle-même avec Gygès, firent acte de vassalité[5].

Au sud des lacs de Van et d'Urmiah, les *Mannai*, à l'Orient les *Mèdes*, au sud les Élamites s'agitaient : de là de nouvelles expéditions, couronnées de succès[6]....

Cependant, au sud, le feu couvait sous la cendre. Au fond, Babylone ne pouvait se résoudre à accepter la tutelle de Ninive. Shamash-shumukîn résolut de s'opposer aux progrès incessants des Assyriens : il ne le pouvait qu'avec des forces considérables, c'est pourquoi il noua des intrigues et se trouva bientôt à la tête d'une formidable coalition chaldéenne[7] à laquelle s'unirent les Élamites, à l'est, le

1. K 2675 et K 228, recto, I, 17-18, parallèle à *Cyl. Rassam* I, 81-82.
2. Cunéif. : *Ni'u*; hébr. : *No'*.
3. Plus tard *Nahum III*, 8-10, y fera allusion.
4. Cunéif. : *Ni-ku-u*; hébr. : *Nekoh*.
5. Cf. Cyl. de Rassam II; Cyl. E, 1-12, K 2675, rev. 22 ss.
6. Cyl. de Rassam II, 126 ss.
7. *RB* 1911, 355.

pays de Gutium, puis, à l'ouest, les gens d'Amurru jusqu'au pays de Melukhkha[1].

Ashurbanipal conquit la Babylonie (648 av. J.-C.)[2], puis il passa en Élam : Suse fut mise à feu et à sang (vers 640 av. J.-C.). On charria à Ninive, à l'ordinaire, dieux et déesses, avec leurs richesses et leur personnel sacré, les statues des anciens rois, même les taureaux sacrés qui gardaient les temples, et les trophées que les Élamites avaient rapportés précédemment de Babylonie. On viola les sépultures des rois afin de les priver du repos éternel : « J'emmenai leurs ossements au pays d'Ashshur; j'empêchai leurs Mânes de se reposer, je les privai de l'offrande funéraire et de la libation d'eau[3] ».

En Égypte, Psammétique, fils de Néchao, rêvant de constituer contre l'Assyrie une confédération dans laquelle entreraient les forces d'Asie Mineure, *représentées par le Lydien Gygès*, celui-ci avait accepté; et ses troupes avaient débarqué dans le Delta. Mais les Cimmériens infligèrent au roi de Sardes une défaite dans laquelle les Assyriens virent une intervention de leur dieu Ashur[4]. Le fils de Gygès eut peur d'un monarque que protégeaient si visiblement les dieux assyriens; il écrivit donc à Ashurbanipal : « Tu es un roi que la divinité reconnaît. Tu as maudit mon père, et sur lui s'est posé le malheur. Moi, ton humble serviteur, bénis-moi, et je traînerai ton joug[5] ».

Ashurbanipal songea alors à châtier les Arabes qui avaient aidé Shamash-shumukîn : leur roi *U-a-a-te-'* dut se réfugier chez les Nabatéens. Le monarque porta la guerre chez eux et fit d'immenses razzias. La peste et la famine décimèrent l'armée de *U-a-a-te-'* à tel point que « pour leur

1. Dans la péninsule sinaïtique. Exposé de la controverse dans Maspero. *Hist.* I, 564, note 3.
2. Cyl. de Rassam III, 128 ss.; IV, *passim.*
3. *Cyl. de Rassam*, VI, 74.
4. *Annal. Col.* II, 95 s.
5. *Ibid.* 123-125.

faim ils mangèrent leurs enfants[1]. » Et les Arabes se demandant pourquoi ils avaient à subir de tels malheurs répondaient : « parce que nous n'avons pas gardé les grands serments du dieu Ashur[2] ». A la fin, les soldats trahirent leur chef; *U-a-a-te-'* fut pris et conduit à Ninive : « Sur l'ordre du dieu Ashur et de la déesse Bêlit, avec le couteau tranchant que tient ma main, je perçai sa mâchoire. Dans son menton, je fis passer une corde, je lui mis une chaine de chien et je lui fis garder la cage[3] ». Après une expédition en Phénicie, les Assyriens défirent le dernier chef de la révolte arabe, dans le Hauran : « Je le pris vivant, au milieu du combat. Dans Ninive, ville de ma seigneurie, j'arrachai sa peau[4] ».

Le monarque rentra à Ninive et se fit porter en triomphe par les rois vaincus; puis il se mit en prière, exaltant les divinités nationales qui lui avaient accordé de vaincre tous ses ennemis[5].

Jamais la victoire d'Ashshur n'avait été si complète ; et pourtant, à y bien regarder, il sortait de la lutte presque aussi affaibli que l'Élam. Pour conserver son autorité, Ashurbanipal était contraint, comme Téglatphalasar, de courir sans relâche d'une extrémité de l'empire à l'autre. Épuisé par sa lutte contre l'Élam, il dut renoncer à la guerre perpétuelle et résigner ses droits à la suzeraineté sur l'Égypte, sur les Tabal, sur la Lydie. Il n'en demeura pas moins le monarque le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus, et il dépassa ses prédécesseurs en énergie et en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant plus près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul homme

1. *Annal.*, *col.* IX, 59.
2. *Ibid.*, 72.
3. *Ibid.*, 104-108.
4. *Ibid.*, X, 1 ss.
5. Ib., 31-39.

toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire[1].

L'Égypte était restée insoumise. Psammétique[2] travailla jusqu'à sa mort (611) à reconstituer sur de nouvelles bases l'empire des pharaons ; il donna des terres à des colons de races diverses, Ioniens et Cariens ; nombre d'autres Grecs vinrent ensuite. Frappés d'admiration à la vue de la civilisation égyptienne, encore si forte, ils s'énamourèrent d'elle : ils rattachèrent aux dieux égyptiens l'origine de leurs dieux, aux races royales égyptiennes la généalogie de leurs familles héroïques. Et, d'autre part, le pharaon, constatant combien la langue grecque devenait nécessaire, la fit apprendre à ses enfants.

Néanmoins, les Égyptiens n'avaient pour les Grecs que mépris et défiance : les hautes classes les considéraient comme gens *sans passé* et *sans expérience* ; les autres, comme des *êtres impurs* à côté desquels on ne pouvait vivre sans se souiller. *On ne sut pas comprendre que le contact avec ce peuple actif, industrieux, entreprenant, plein de sève et de jeunesse, pouvait contribuer au bien de l'Égypte* ; au contraire, on trouva exagérées les faveurs que leur accordait la Cour, surtout quand on vit Psammétique faire des Ioniens et des Cariens sa garde du corps et leur confier le poste d'honneur à l'aile droite de l'armée. Deux cent quarante mille soldats indigènes désertèrent avec armes et bagages et passèrent en Éthiopie dont le roi les accueillit avec empressement. Cette désertion en masse rendait impossible à Psammétique toute intervention en Syrie.

Le royaume de Juda, vassal de l'Assyrie, était relativement tranquille. Lorsque des dissensions intestines écla-

1. Maspéro, 554.
2. On connaît peu les détails de son règne.

tèrent à Jérusalem, Manassé, imitant les exemples des rois d'Ashshur, avait essayé de noyer dans le sang toute velléité de résistance[1]. Mais son fils, Amon, moins heureux que lui, fut assassiné dans son palais; ce qui n'empêcha pas le peuple d'acclamer son fils Josias; c'est sous le règne de ce dernier (637-607) que se produiront les deux grands événements qui bouleverseront l'Histoire orientale : la mort d'Ashurbanipal et la ruine de Ninive.

Ashurbanipal, malgré ses instincts farouches, avait le goût des lettres : il s'appliqua à développer la culture intellectuelle et le goût artistique de ses sujets... *Il collationna à Ninive les documents les plus importants de la littérature religieuse, magique, historique, juridique de la Chaldée et de l'Assyrie*[2].

Il mourut en 625 av. J-C.

L'heure est venue où les envahisseurs qui arrivent de l'Est peuvent profiter de l'instabilité de la puissance assyrienne et imposer au monde des destinées nouvelles. Les *pays bibliques*, après avoir été pendant de longs siècles sous la suprématie de l'Égypte, puis sous celle de l'Assyrie, vont encore une fois changer de maître. Leur autonomie n'aurait pu être sauvegardée que par une coalition qui, malheureusement, contrariait trop les instincts particularistes de chaque petit royaume[3].

2. — *L'Orient au temps de l'Empire mède.*

Les Mèdes se qualifiaient eux-mêmes d'Aryens[4]. Or les Aryens, ou *Kharri*, paraissent pour la première fois parmi les signataires d'un traité de paix entre Subbiluliuma, roi des

1. II *Reg.* XXI, 16.
2. On a découvert, à Koyuńjik, et transporté au *British Museum*, plus de 20.000 tablettes ou fragments de tablettes.
3. *RB* 1911, 363-365.
4. Cf. *Conférences de Saint-Etienne de Jérusalem* 1910-1911, in-12. Paris, p. 76-78.

Hittites, et Mattiuza, roi des Mitannites, au XIVe siècle avant J.-C. Ces Kharri, qui avaient pris le dessus dans le Mitanni[1] et formaient, à côté du roi, la classe gouvernante, étaient venus de l'Arménie[2]. D'Arménie aussi étaient parties d'autres bandes aryennes qui s'étaient répandues à travers les steppes septentrionales du plateau persan ; ils s'échelonnèrent sur les frontières de l'Assyrie, de la Babylonie et de l'Élam et prirent le nom de Mèdes. Un autre contingent était descendu des hauteurs du Caucase ; c'étaient les Scythes, aryens eux aussi, et dont les uns, devenus *sédentaires*, étaient appelés *Cimmériens*, et les autres, restés *nomades* dans le pays de *Mannai*, entre les lacs de Van et d'Urmiah, étaient connus sous le nom d'*Ashkuzai* : ce sont les Scythes proprement dits.

Les deux fils d'Ashurbanipal (mort en 625), *Ashur-etil-ilâni-ukîn*[3] et *Sin-sharra-ishkun*, ou *Saracos*, régnèrent successivement. La Chaldée n'obéissait plus que par la force de l'habitude : un prétexte s'offrit à elle, vers 611, de rompre le lien qui l'attachait à l'Assyrie. Le Chaldéen Nabopolassar, vassal de Saracos, reçut de son suzerain l'ordre de marcher contre une immense armée de Barbares qui s'avançaient du Sud. Nabopolassar se déclara indépendant et appela les Mèdes à son aide. Leur roi, Cyaxare, marcha contre les Assyriens et vint mettre le siège devant *Ninive* ; mais une invasion de Scythes en Médie — invasion provoquée peut-être par les Assyriens — obligea Cyaxare à lever le siège. Après avoir dévasté l'Assyrie et la Médie, les Scythes s'unirent aux Cimmériens[4] et passèrent comme une trombe sur la Syrie du Nord, la Phénicie, le pays de Damas, la Pales-

1. A cette époque (milieu du second millénaire), il s'étendait de la Mésopotamie du Nord jusqu'à Qadès, sur l'Oronte.
2. Confér. *ibid.*. 61-71.
3. Par abréviation : *Ashur-etil-ilâni*.
4. Ceux-ci, sous la conduite de *Lygdamis* ou *Tuqdammê*, avaient envahi la Lydie et pénétré dans Sardes, capitale de *Gygès* ou *Gu-gu*.

tine. (*Il y avait douze ans que Josias régnait à Jérusalem*). Le flot de l'invasion expira aux frontières d'Égypte : les Barbares rebroussèrent chemin, ravagèrent le pays des Philistins, puis... disparurent à jamais.

En Égypte, le successeur de Psammétique, — il s'appelait *Néchao*, comme son grand-père, — actif et hardi, après avoir achevé de mettre sur pied l'armée que son prédécesseur s'était appliqué à réorganiser, voulut avoir sa part des dépouilles de l'empire ninivite et fondit sur la Syrie : Tyr et la Phénicie l'accueillirent comme un libérateur; au contraire, Josias de Jérusalem lui livra bataille à Megiddo. Les Judéens furent battus. Néchao poussa jusqu'à Karkemish, puis, revenant vers le Sud, déposa Joachaz,[1] successeur de Josias, et lui substitua Elyâqiym à qui il imposa le nom de *Yehoyâqiym*.

L'Égypte était, une fois encore, maîtresse de la Syro-Palestine. *Ninive*, au contraire, achevait de succomber, en 607 av. J.-C., sous les coups d'un roi mède, chef d'une coalition composée de Mèdes et de Scythes[2].

Ainsi disparaissait cet empire d'Assyrie qui n'avait eu *en propre que la férocité de ses généraux et la bravoure de ses soldats*.

Or, des ruines de l'empire ninivite sortirent deux grands royaumes :

Cyaxare s'attribua l'Assyrie propre et ses dépendances sur le Haut-Tigre; Nabopolassar joignit à la possession de

1. Yehoâkhâz.

2. La tradition se partage concernant le nom de ce roi mède : Cyaxare, Arbace, ou Astyage? Toutes les vraisemblances sont pour Cyaxare, père d'Astyage. P. Dhorme. RB. nouv. sér., VIII (1911), 364. — Les interprètes du livre de *Tobie* admettent en général que c'est Cyaxare qui est désigné (*Tob.* XIV, 15) par le mot Ἀσύερος ou Ἀχιάχαρος (*Cod. Sinaït*), *Achicar* (*vers. Itala*), comme vainqueur de Ninive avec Nabuchodonosor. C'est le mot du *Cod. Sinaïticus* ou celui de l'*Itala*, qui ressemble le plus à celui de Cyaxare (Nabopolassar était père de Nabuchodonosor; il n'est pas invraisemblable que le fils ait accompagné son père, bien que l'Histoire profane n'en dise rien).

Babylone la suzeraineté sur la Mésopotamie, la Syro-Palestine, l'Élam ; il considéra même les rois d'Égypte comme ses feudataires parce qu'ils avaient, quelques années durant, relevé de Ninive.

Cyaxare passa une cinquantaine d'années à conquérir et à régulariser le chaos de peuplades situées au nord, puis celles du N.-O. de son royaume, et s'avança jusqu'à l'Halys : là, il se trouva en face des Lydiens. Ceux-ci, déjà puissants au VII[e] siècle, avaient reçu de Gygès — fondateur de la dynastie des Mermnades — puis de ses successeurs, une impulsion nouvelle. Ce fut le troisième successeur de Gygès, Alyatte, que rencontrèrent, sur l'Halys, les troupes mèdes. La lutte se prolongea six ans et se termina par une alliance. Alyatte maria sa fille à Astyage, fils de Cyaxare. Les Araméens nomades, unis à des bandes de Cimmériens, attaquaient souvent les villes de la Mésopotamie. Nabopolassar, trop vieux pour prendre le commandement de ses troupes, le confia probablement au fils qu'il avait choisi pour lui succéder, Nabuchodonosor, mari de la princesse mède. Après avoir étendu la domination babylonienne jusqu'au mont Masios, Nabuchodonosor se trouva, en 604, en face des armées de Néchao, à Karkémish : *les Égyptiens furent complètement battus*. Le vainqueur marcha vers l'Égypte : il était à Péluse, quand il apprit la mort de son père. Craignant quelque compétition, il rentra à Babylone.

Nabuchodonosor, maître de la Syrie, était un danger perpétuel pour l'existence de l'Égypte. Néchao refit sa flotte et son armée en silence, comptant sur l'esprit remuant des Phéniciens et des Juifs pour lui fournir une prompte occasion de revanche.

Depuis ses luttes désastreuses contre l'Assyrie, la Phénicie avait conservé une aversion profonde pour tous ceux de ses maîtres qui lui venaient de l'Est. Il en était de même d'ailleurs de la plupart des États syriens : Ammon, Moab, les Nabatéens, Juda. Néchao sut exploiter leurs haines.

A *Jérusalem*, depuis plusieurs années, Jérémie suivait les événements : la poussée des peuples nouveaux, l'épuisement des vieux empires, et puis l'assistance spéciale de l'Esprit-Saint lui firent comprendre le redoutable danger qui menaçait Juda[1]. Toute alliance contraire aux intérêts du Chaldéen, toute alliance avec ses ennemis paraissait légitime, et les conseils de l'Égypte trouvaient un accueil favorable auprès de la masse. Le prophète assura que Juda serait broyé sous le pied du redoutable envahisseur chaldéen et que les royaumes limitrophes seraient engloutis aussi[2].

Et, néanmoins, à l'instigation de Néchao, Juda se souleva; mais Yehoyâkiyn dut se rendre : il fut envoyé en Chaldée, l'armée réduite en esclavage, et le Temple pillé. Ce qui restait fut remis au dernier fils de Josias, Mattaniyâh, qui prit le nom de Sideqiyâh.

A Jérusalem, le courant qui portait les esprits vers le pharaon devint si fort que le roi, créature de Nabuchodonosor, y fut entraîné, malgré les efforts de Jérémie. Juda et la Phénicie prirent les armes; mais l'armée chaldéenne mit le pays à feu et à sang, puis, comme Apriès débouchait du côté de Gaza, elle marcha à sa rencontre : l'Histoire ignore ce que devint le pharaon. Quoi qu'il en soit, les Chaldéens purent revenir attaquer *Jérusalem : la ville fut prise, démolie et brûlée*[3]; les soldats, les prêtres, les scribes et toute la classe influente furent transplantés en Chaldée. On creva les yeux à Sideqiyâh, et on l'envoya à Babylone (*586*).

La Syrie entière dut accepter le joug; les prisonniers syriens, égyptiens, arabes furent condamnés aux travaux publics.

1. Cf. F.-Charles-Jean, *Jérémie, sa politique, sa théologie*, in-12, Paris, 1913, p. 14.

2. *Jer.* XXV, 1-10, 15 s., XLVI. 4, 5, 7, 8, 9; XLVII, 2, 4; XLIX, 8, 13; XLIX, 1-5, 24, 28.

3. C'est peu de temps après, pense-t-on, que furent écrits les *Livres des Rois*.

Nabuchodonosor fit de Babylone une des plus belles villes du monde. Au temps de la Captivité, d'Ézéchiel, de Daniel, son pourtour mesurait, semble-t-il, 18 kilomètres[1]. Elle était entourée de *trois murs* : l'un d'eux, de briques crues, sur une épaisseur de sept mètres, était surmonté, à intervalles réguliers, de nombreuses[2] tours cavalières ; l'*antemurale*, épais de 7 m. 20, était en briques cuites; en briques aussi l'escarpe du fossé, quai ou digue. En guise de mortier, on avait employé l'argile pour les murs d'argile, et l'asphalte pour les murs en briques cuites[3].

Sur une colline de la ville, le monarque se complut à faire ou à réparer, pendant quarante-trois ans, les travaux de défense ou des monuments de culte. A cette acropole on montait par le « chemin de procession » qui menait d'abord à la porte d'Ishtar, puis poursuivait jusqu'au temple *E-sag-il*. Le dallage inférieur de la route était en briques recouvertes d'une couche d'asphalte dans laquelle s'incrustaient des dalles, sur chacune desquelles on lisait cette inscription : « *Nabuchodonosor, roi de Babylone, c'est moi! Pour la procession du grand Seigneur Marduk, j'ai dallé la rue de Babylone* ». La route était flanquée de deux murs qui la surplombaient, revêtus de briques émaillées : sur fond bleu se détachaient, à intervalles réguliers, des lions, la gueule ouverte, les crocs menaçants; ils défendaient l'accès de la porte d'Ishtar. Celle-ci était ornée de rangées de taureaux et d'animaux fantastiques.

A l'est de cette porte, s'élevait le temple *Nin-makh* construit sur le modèle des forteresses, flanqué de tours et orné d'*exvoto* renfermés dans des sortes d'étuis en briques : à la porte, un autel, puis un vestibule rectangulaire qui commu-

1. Le quart de l'évaluation de Ctésias, le cinquième de celle d'Hérodote.
2. Peut-être 360.
3. *Cf. Gen.* XI, 3 : la brique leur servit de pierre et l'asphalte de mortier. Voir Koldewey, *Wied. Babylon*, suiv. ; 31.

niquait avec une cour à ciel ouvert dans laquelle donnaient les chambres et les magasins; au fond, la *cella*.

La muraille intérieure de la ville s'appelait *Nimitti-Enlil*; elle avait été fondée par Ashurbanipal. L'espace entre le *mur* et l'*antemurale* était d'environ 7 m. 20.

Asaraddon avait commencé la tour *ê-temen-an-ki* de l'*Ê-sag-il*, le temple célèbre de Marduk. Elle s'élevait, isolée, dans un véritable *kharam*[1], et, comme celles que représentent certains *kudurrus* babyloniens, elle avait des étages qui allaient se rétrécissant peu à peu, de bas en haut. Nabuchodonosor dit : « J'ai mis la main pour élever la tête de l'*ê-temen-an-ki*, pour qu'elle égale le ciel[2] ».

Après Nabuchodonosor, trois rois, successivement, ne firent que passer sur le trône : *Awêl-Marduk*[3] ou Évil-Mérodach, *Nergal-shar-usur* ou Nériglissor, et Labashi-Marduk. Si le grand monarque n'était pas entré en lutte avec la Médie, cela tenait en partie à la prudence qu'il avait apportée dans toutes ses relations avec son puissant voisin, en partie au caractère pacifique du roi mède Astyage, cruel, superstitieux, efféminé.

1. *Cf.* t. III, *Idées religieuses*.

2. Steph. Langdon, *Die Neubab. Inschr.*, 146-147, col. II, 7-11. — Cf. R. Koldewey, *Die wiederst. Babyl.* Leipzig, 1913.

3. Awêl-Marduk (*Évil-Mérodach*) est célèbre chez les Hébreux, à cause de sa magnanimité à l'égard du roi déporté Joiakin (II *Reg.*, XXV, 27 suiv.).

CHAPITRE III

LE MONDE ORIENTAL DEPUIS CYRUS JUSQU'A JÉSUS-CHRIST

ARTICLE PREMIER

Période perse.

1. *Cyrus.*

Cyrus le Grand[1], « Perse fils d'un Perse, Aryen de race aryenne[2] », de la famille des Achéménides, petit-fils de Cyrus Ier, était né du mariage de Cambyse avec la fille du roi des Mèdes, Mandane. Vers 553-552, il se révolta contre Astyage « roi des Umman-Manda », c'est-à-dire des Scythes et des Mèdes, et le battit[3]. De simple roi d'Anshan il devenait maître de l'Asie antérieure, à l'exception des pays situés au delà de l'Halys ou soumis à la suzeraineté de Babylone.

En apparence, rien n'était changé : les forces militaires de l'empire fournissaient en commun les satrapes, les généraux, les personnages de Cour[4].

Au delà de l'Halys, depuis l'Anti-Taurus jusqu'à la mer Égée, et depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Pamphylie, tout

1. Cyrus, *Kurash*, *Kurrashu*, etc. Cf. V. Scheil. *Textes élam. anzanites*, III, 88.
2. Inscr. Naqsh-i-Rustem, *a*, 13 suiv. (Weisbach-Bang, *Altpers. Keil.*).
3. KB III, ii, 128, ss.; BA, II, 248: et VR, 64; *Grand Cyl. de Sippar*, I, 28 s.
4. Aussi l'on comprend que Daniel puisse parler de la « loi des Mèdes et des Perses (*Dan.* VI, 8); dans *Esther*, on écrit toujours « les Perses et les Mèdes ».

le pays obéissait à Crésus. Or, prévoyant les graves conséquences que pouvait avoir pour la Lydie[1] la chute de la Médie, Crésus résolut de s'opposer à la domination de Cyrus. Il fit alliance avec Lacédémone, avec l'Égypte et avec Babylone où régnait *Nabonide*[2]. La coalition était assez forte pour vaincre, mais un traître, un mercenaire grec, révéla à l'ennemi le danger qui le menaçait et précipita les événements. En 545, Crésus tomba aux mains du Perse.

Cette victoire marque une date dans l'Histoire.

Tous les rois d'Orient, les grands comme les petits, comprirent qu'ils étaient à la discrétion du vainqueur et firent tout pour éviter le moindre prétexte de querelle ; et, d'autre part, la chute si rapide de la puissance lydienne jeta les Grecs dans la stupeur ; c'était la première fois qu'ils voyaient se dérouler sous leurs yeux une de ces grandes tragédies dont est pleine l'Histoire du monde oriental.

Tandis qu'Harpage achevait la pacification de l'Asie Mineure, son maître pénétrait dans les contrées lointaines de l'Extrême-Orient ; au nord, les steppes sibériennes l'arrêtèrent mais, à l'est, il fut attiré par les plaines de la Tartarie chinoise. De ces expéditions hardies nous savons d'ailleurs fort peu de chose.

Deux empires seulement étaient maintenant debout, en face l'un de l'autre : l'empire des Perses et celui des Babyloniens. Mais Babylone n'avait rien de redoutable qu'en apparence : ses luttes continuelles avec l'Assyrie avaient épuisé ses forces. En 555, était monté sur le trône le fils d'une prêtresse du dieu-lune de Kharran, *Nabû-na'id*, qui, à la tête d'une conjuration, avait détrôné Labashi-Marduk. Le nouveau roi s'intéressa moins aux affaires de l'empire

1. Sur la Lydie, voir Radet, *La Lydie et le monde grec*. Paris, 1893.

2. Nabonide avait d'abord vu en *Cyrus* l'*instrument des dieux qui voulaient châtier Astyage et ses Umman-Manda* (*Grand cylindre de Sippar*, I, 28 suiv.) ; maintenant, la puissance de son redoutable voisin l'inquiétait.

qu'à l'archéologie sacrée[1] : il s'appliqua à restaurer les temples et le culte des dieux étrangers à Babylone. Le parti de l'opposition le lui reprocha comme une folie[2]. On le relégua dans une ville appelée Têmâ[3]; et, pendant ce temps, le pouvoir était exercé par son fils Bêl-shar-usur[4].

Au bout de quelques années[5], l'exilé rentra à Babylone. Le moment était critique : En 546, Cyrus avait franchi le Tigre. Nabonide concentra dans la capitale ses troupes et aussi les dieux des cités de l'Est et de l'Ouest. Précaution inutile. En 539, Gubaru à la tête des armées ennemies entre sans combat dans Babylone qui banquetait à l'occasion de quelque fête religieuse[6]. Bêl-shar-usur fut mis à mort[7]; Nabonide, au contraire, fut épargné : on se contenta de le jeter dans les fers.

1. *Cf. Grande Inscription d'Ur*, II; *Grand cyl. de Sippar*, I-III.
2. *Cylindre de Cyrus*, 1-12.
3. *Chron. Nabonide-Cyrus*, Recto, B, 5-23. Pendant combien de temps Nabonide fut-il relégué à Têmâ? Il est difficile de le dire, à cause du mauvais état de cette tablette.
4. C'est le Balthassar (TM Bêlsha'ssar, בֵלְשַׁאצַּר) de la Bible : *Dan.* V, 22 suiv.; ce passage précisément (v. 18-23; 30) ne semble-t-il pas indiquer qu'il s'agit dans *Dan.* IV-V, de *Nabonide* (appelé Nabuchodonosor) atteint de démence (IV, 30-32), chassé de son royaume (IV-22); le roi aux songes (Dan. IV *passim*. Or, de même : *Grande inscr. d'Ur*, II; *Grand cyl. de Sippar*, I). Notons encore *Baruch* I, 11-22 : « *Priez pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone* (écrivent les Exilés aux Juifs restés à Jérusalem, *et pour la vie de Baltassar, son fils, afin que leurs jours sur la terre soient comme les jours du ciel; et le Seigneur nous donnera la force; il fera briller la lumière de nos yeux; nous vivrons à l'ombre de Nabuchodonosor, roi de Babylone et à l'ombre de Baltassar, son fils.* » *Petite inscr. d'Ur*, II, 19-31 : « Moi, Nabonide, roi de Babylone, *délivre-moi du péché contre ton auguste divinité et accorde-moi comme une faveur une vie de longs jours. Quant à Bêl-shar-usur, le fils aîné, issu de mon cœur, place en son cœur la crainte de ton auguste divinité! Qu'il ne commette pas le péché, qu'il soit saturé de la plénitude de vie!* ». Il y a entre les textes sacrés et les textes profanes des analogies frappantes; néanmoins la question *biblique* Nabuchodonosor-Nabonide ne pourra être résolue que lorsqu'on aura suffisamment élucidé les questions de *critique* du livre de Daniel.
5. Six ou sept ans peut-être.
6. Voir Xénophon, *Cyropédie* VII, v, 15; et *cf. Dan.* V (festin de Balthazar).
7. *Dan.*, V, 30; *cf.* Xenophon, *Cyrop.* VII, V, 30.

Quelle joie, pour les Juifs exilés en Babylonie, en voyant l'humiliation de la superbe capitale! Quelles perspectives s'ouvraient devant eux, à la vue du libéralisme de Cyrus! Car cet Aryen, à la différence des conquérants sémites, se présenta à la ville sainte comme un véritable libérateur. Il proclamait : « Le salut est fait à la ville! Cyrus ordonne le salut pour Babylone tout entière[1]! » Il se donnait comme l'élu du dieu Marduk de Babylone, et chargé de punir le roi vaincu, qui avait introduit des dieux étrangers : « *Marduk* considéra la totalité des pays, il les vit et *chercha un roi juste, un roi selon son cœur qu'il amènerait par la main. Il appela son nom* : Cyrus, roi d'Anshan! *il désigna son nom pour la royauté sur toutes choses*[2] ».

Cyrus rendit les dieux à leurs cités et prit soin que l'on rebâtit leurs temples[3]. Il tolérait les divinités des autres nations, mais son culte personnel, comme celui des autres Achéménides, était pour Ahura-Mazda, le dieu qui a créé ce ciel, qui a créé cette terre, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme la bénédiction[4]. Le monothéisme des Yahwistes pouvait donc faire quelque impression sur son esprit.

Les Israélites demandèrent au monarque, comme don de joyeux avènement, la permission de rentrer dans leur pays. Cyrus, convaincu qu'il convenait de rendre aux villes et aux nations leurs dieux et leurs sanctuaires respectifs, les autorisa à rentrer dans leur patrie et à rebâtir leur Temple[5]. Et, dès la première année, les Exilés organisèrent des caravanes qui les ramenaient, périodiquement, vers Jérusalem.

1. *Chron. Nabonide-Cyrus*, verso A, 19-20.
2. *Cylindre de Cyrus*, 11-12. — *Cf. Isaïe*, XLV, 4 : « Je t'ai appelé *par ton nom*; je t'ai qualifié sans que tu m'aies connu. » Voir aussi *Isaïe*, XLIV, 28; XVIII, 14 suiv.
3. Cf. Cyl. de Cyrus, 31-34.
4. *Inscr. Naqsh-i-Rustem* §, 1.
5. *Cf. Esdr.* I, 1-4.

La mémoire de Cyrus fut en bénédiction non seulement chez Israèl, mais aussi chez les Perses auxquels il avait donné la liberté, chez les Babyloniens qu'il avait délivrés de l'« impie » Nabonide, et chez les populations de l'Asie Mineure qu'il gouverna sans violence et sans exactions.

Les dernières années du monarque demeurent enveloppées de mystère[1].

2. *Les successeurs de Cyrus; le monde grec.*

En Égypte[2], Amasis avait régné longtemps, portant à l'apogée la prospérité du pays. Au dehors, toute son attention s'était fixée sur ceux qui apparaissaient aux Égyptiens comme les Barbares d'Occident : *hanebu*, les *Grecs*. Il épousa une femme de Cyrène, conquit Chypre, fut l'ami de Polycrate de Samos; il espérait ainsi obtenir les secours des mercenaires grecs contre la Perse, car il prévoyait la guerre : il ne se trompait pas. Cambyse, successeur de Cyrus, franchit le désert arabe, en 525. Amasis était mort, mais son fils Psammétik III livra la bataille décisive. Il la perdit; et Memphis succomba. Avec ce pharaon, le dernier de la XXVI[e] dynastie, s'effondra l'indépendance nationale.

Cambyse aurait voulu joindre l'Afrique à l'Asie : il reçut le tribut de Cyrène; mais les armées envoyées contre les Éthiopiens et contre les Libyens de l'oasis d'Amon périrent dans les sables, et les Tyriens refusèrent de servir contre Carthage.

Le règne de Cambyse avait débuté par le meurtre secret de son frère Smerdis, mais les partisans de la victime n'avaient pas tous disparu : lorsqu'un usurpateur se fit passer pour Smerdis, il trouva créance. Cambyse dut rentrer

1. Sur Cyrus, voir l'étude de P. Dhorme, *in* RB IX (1912), 22-49.

2. Pour les pages qui vont suivre, nous sommes grandement redevables à M. Eug. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, dont par ailleurs nous ne pouvons admettre toutes les idées, surtout en ce qui concerne les Juifs.

pour affermir son pouvoir: il trouva la mort par accident, en 522, en traversant la Syrie. L'usurpateur Gaumatâ, après quelques mois de règne, tomba sous les coups des chefs des sept principales familles perses. *Darius*, fils d'Hystaspe, qui avait dirigé le complot, en recueillit les bénéfices et devint roi. La crise avait suscité, en beaucoup de provinces, des espérances dynastiques ou nationales. Sans parler de la Médie qui regrettait toujours la dynastie de Cyaxare, des prétendants se levèrent en Hyrcanie, en Bactriane, en Arachosie ou Béloutchistan, enfin dans l'Arménie. Babylone se révolta deux fois. Dans l'Ouest, on n'eut à faire en somme qu'à des gouverneurs indisciplinés, Oroetès de Lydie et Aryandès d'Égypte. *L'armée perse, dont l'orgueil avait été très exalté par les victoires de Cyrus et de Cambyse, resta dans l'ensemble fidèle à Darius et assura son succès*; en 517 ou 516, toutes les révoltes étaient réprimées.

Darius fut un guerrier accompli et surtout un organisateur remarquable qui donna à l'Orient ce que n'avaient pu lui assurer ni les grands pharaons, ni les rois ninivites : *un gouvernement centralisé, stable et libéral à la fois.* Comme Cyrus, il rechercha ce qui lui paraissait être la tradition caractéristique de chacun de ses peuples pour la respecter, l'appuyer, et laisser ainsi chacun vivre sa vie, pourvu qu'il satisfît à ses obligations vis-à-vis de l'Empire. L'application de ce principe sous les successeurs des deux grands rois sera plus ou moins intelligente et heureuse : elle n'aboutira qu'à demi avec l'Égypte et la Chaldée; elle échouera vis-à-vis des Grecs, mais elle réussira pleinement à l'égard des Juifs[1].

Au milieu du VIe siècle, le monde méditerranéen se trouvait en présence de trois grandes réactions préparées par l'orgueil perse qui considérait les peuples situés en dehors des satrapies comme de simples vassaux récal-

1. Darius, dans la Bible : *Esdr.* IV: V; VI.

citrants, par l'âpre concurrence de Carthage et par l'essor des Étrusques, réactions assez conscientes et en tout cas menaçantes.

C'est vers cette époque que surgit Sparte[1].

En 500, les Spartiates avaient révélé au monde la première puissance grecque étendue et vraiment consistante dont le noyau solide était l'armée lacédémonienne et dont la sphère d'influence dépassait déjà les limites du Péloponèse. Aux heures graves, elle se révèlera comme « l'acropole de l'Hellade » ; mais, pour provoquer et dénouer les conflits décisifs, il faudra l'action de deux puissances jusque là secondaires : Athènes et Syracuse.

Athènes a été l'agent occasionnel de la rupture qui se préparait peu à peu par l'esprit impérialiste des Perses et les intrigues toujours renaissantes des Grecs. Dès l'époque minoenne, l'Attique avait été un centre important de civilisation : l'expansion du culte de sa divinité locale l'atteste. Elle resta d'abord étrangère à la colonisation, et cela fit sentir plus lourdement le poids de la domination des Eupatrides : ceux-ci avaient fait du roi un magistrat annuel, collègue de huit autres archontes (*archontat éponyme*), dépendant du Conseil des archontes sortants (Grand Conseil ou *Aréopage*[2]), et ils tenaient en outre les circonscriptions administratives des naucraries. *Les paysans souffrirent surtout quand la diffusion du métal monnayé les amena à s'endetter.* Solon d'abord, puis Pisistrate (560-527) firent connaître à l'Attique une première période de grandeur.

Cependant les satrapes étaient entraînés dans le dédale des intrigues grecques. Les expéditions qui amenèrent la ruine de Milet (494) et la domination perse sur l'Ionie et l'Hellespont révélèrent le foyer d'agitation qui existait de l'autre côté de l'Archipel. Les Perses revinrent; Athènes

1. En quel sens les Spartiates étaient-ils *frères* des Hébreux? C'est une des *questions bibliques. Cf. I Mac. XII, 6-8.*

2. Devant lequel, quelques siècles plus tard, comparaîtra S. Paul.

était leur point de mire. La ville, n'ayant pour la défendre que sa phalange d'hoplites, fit appel aux Spartiates; comme ceux-ci tardaient à arriver, les hoplites marchèrent seuls contre les Perses et les battirent à Marathon. Les généraux de Darius durent quitter l'Attique (490).

Parmi les Grecs, plusieurs étaient hésitants au sujet de la politique extérieure qu'il convenait d'adopter. Sparte, elle, à cause de son passé et de sa situation dominante, ne pouvait pas hésiter. Les dirigeants s'occupèrent donc de tenir unies les forces de la confédération péloponésienne. A Athènes, les luttes de factions avaient continué. Une loi de 487 décida que les archontes seraient tirés au sort parmi les riches; elle diminua ainsi le pouvoir futur de ce Collège. D'autre part, Thémistocle par le jeu de l'institution dont il était protagoniste, *l'ostracisme*, se débarrassa de ses rivaux et, en 483, fut le véritable chef d'Athènes. Partisan de la politique navale, il créa une marine qui fit de la Grèce la première puissance maritime. Sparte acquit par là ce qui lui avait toujours manqué : une flotte équivalente à celle que l'Ionie et la Phénicie mettaient au service des Perses. L'obligation de ménager l'esprit peu maniable des Athéniens qui détenaient cette force, devenait de première nécessité pour elle. Ses dirigeants surent le comprendre.

C'est à ce moment que la nation iranienne limitée par des obstacles naturels à l'est, au nord, au sud, va résolument chercher vers l'ouest un débouché pour son besoin encore grand d'activité et que, d'autre part, les États grecs, dont l'incompatibilité d'humeur avec le régime oriental est décidément trop prononcé, vont se grouper autour de Sparte. La crise décisive éclatera en 480 et ce sera l'origine des *Guerres médiques*.

En 486-485, Xerxès[1] avait succédé à Darius, et, pendant

1. En perse : *Khshayarsha*; en hébreu : *'Akhashwêrosh*, qu'on a latinisé en *Assuerus*. La Bible parle de *3 Assuerus* : celui d'*Esdr.* et d'*Esther*, qui

trois ans, avait préparé la mobilisation de ses ressources et la marche de son armée de manière à mettre toutes les chances de son côté. Le 25 octobre 480, il brûla Athènes pour venger l'incendie de Sardes, et envoya annoncer à *Suse*[1] la nouvelle de sa victoire; mais, dès le lendemain, sa flotte fut détruite aux deux tiers, à Salamine.

Après bien des hésitations et des intrigues, les Grecs marchèrent contre les armées perses et les battirent à Platées, (automne 479).

Xerxès était resté à Sardes. Il fut rappelé à Babylone, en 478, par une nouvelle révolte fomentée par le sacerdoce qui lui reprochait d'avoir négligé les cérémonies religieuses que tout roi iranien devait observer pour être légitimement reconnu souverain national et religieux des Chaldéens. Babylone rudement châtiée ne bougea plus; mais des années s'écoulèrent avant que le roi, dégoûté des entreprises méditerranéennes, reportât son attention vers l'Occident.

L'expansion iranienne avait donc trouvé des bornes vers l'ouest; cependant l'Empire resta puissant. Au ve siècle, des palais dignes du grand roi s'élevèrent à Suse et à Persépolis[2]. La grande monarchie orientale en imposait toujours aux Grecs, malgré le dédain affecté avec lequel ils en parlaient souvent.

En Occident, la vie des cités grecques avait été agitée par des querelles fréquentes et atroces dont la dernière mit fin à l'existence de l'opulente Sybaris, en 510 (C'est l'époque

est Xerxès Ier, celui de *Daniel* IX, 1, et celui du texte grec de *Tobie* XIV, 15. (Plusieurs commentateurs identifient les deux derniers à Cyaxare).

1. C'est à l'*Acropole* même de Suse que Daniel, d'après VIII, 2 (TM), aurait eu une de ses visions. Plusieurs fois encore il est question de Suse dans la Bible; v. g. : *Esther* I-III et VIII-IX.

2. A cause de ce qui est dit, I *Mac.* VI, 1, on peut se demander si *Persépolis* de II *Mac.* IX, 2, ne doit pas se traduire « ville des Perses », dans le sens de capitale des Perses, et ce serait *Suse*; car le fait rapporté dans le premier passage eut lieu en Élymaïde, et Persépolis se trouvait en Perse.

où, à Jérusalem, les Juifs, encouragés par *Aggée* et *Zacharie*, reconstruisent leur Temple).

Ces luttes devenaient graves au moment où surgissaient des forces barbares capables d'action cohérente et de coopération réfléchie. Heureusement pour la Grèce, *une puissance* se constitua, au moment décisif, *assez entreprenante pour provoquer la crise et assez solide pour la dénouer favorablement : ce fut Syracuse*[1].

La Sicile avait été le théâtre de guerres intestines répétées entre les descendants des colons primitifs et les nouveaux immigrants grecs. Gélon, s'appuyant sur les grands propriétaires et sur tout l'élément conservateur, fit de Syracuse sa capitale, en 484, et créa une force militaire imposante, la première du monde grec après la confédération péloponnésienne. D'autre part, le Messénien Anaxilaos, chef de *Rhegium*, repeupla un bourg qui, dès lors, prit le nom de Messana ou Messine : il devenait ainsi maître du détroit qu'il fortifia afin de pouvoir le fermer aux pirates non grecs.

Carthage qui, au cours du VIe siècle, avait rencontré les Grecs un peu partout ne pouvait voir d'un bon œil la constitution de la puissance grecque en Sicile. Elle consacra trois ans à mettre sur pied une armée énorme. Cette armée conduite par Hamilcar débarqua à Himère; mais elle fut battue par Gélon, l'année même où les Grecs remportaient sur les Perses la victoire de Platées, en 479. A partir de ce jour, de toutes parts les Grecs eurent les yeux fixés sur le puissant maître de Syracuse. En 474, Cumes invoquait son secours contre les *Étrusques*.

Vers 500, les Étrusques avaient débordé déjà de toutes parts le plateau toscan, refoulé les Ombriens, colonisé la plaine du Pô jusqu'aux Alpes, et enfin fait de Capoue une grande ville qui soudoyait les peuplades montagnardes

1. Il n'est question de Syracuse qu'une seule fois, dans la Bible, aux *Act.* XXVIII, 12, où il est dit que S. Paul, revenant de Malte, y fit une escale de trois jours.

contre ses ennemis ; mais ils se heurtaient à une double résistance, résistance de la petite *nation latine* à l'individualité trop fortement marquée pour se laisser absorber, et résistance des Grecs syracusains appelés par Cumes contre eux. Les Étrusques furent battus à Cumes, en 474. Les Grecs triomphaient donc en même temps en Orient et en Occident.

Ces victoires nationales provoquèrent un fort mouvement libéral et démocratique, à Athènes particulièrement ; en Ionie, la défaite des Perses entraîna la débâcle des tyrans qu'ils soutenaient : à Éphèse, des séditions aboutirent à l'érection d'un gouvernement semi-démocratique ; d'une façon générale, dans tout le monde égéen le mouvement fut appuyé par la constitution de la ligue athénienne. L'évolution vers la démocratie atteignit son point culminant à Athènes, en 462-461 ; elle aboutit à ce résultat, paradoxal à première vue, que l'État grec devint plus exclusif et plus autoritaire : c'est que les gouvernements antérieurs considéraient la masse comme des sujets dont il ne leur répugnait pas de voir s'accroître le nombre ; à présent que tous sont associés au pouvoir, tous surveillent d'un œil jaloux l'entrée dans l'association : Athènes expulsera bientôt durement (445) tout citoyen dont la naissance sera suspecte (l'étranger domicilié est astreint à un long stage comme métèque) ; la vie politique tuera lentement les communautés subalternes, l'État interviendra par ses règlements jusque dans l'éducation de l'enfant. L'individu du commun eut à faire face, outre le service militaire, à des obligations multiples, mais il les accepta sans peine car, en retour, il se trouvait délivré de tutelles gênantes ; il fut tout de suite sensible à la fierté, aux égards que lui valait sa situation nouvelle et qui rejaillissaient jusque sur l'esclave. En même temps, le sentiment religieux était en baisse. On était encore fidèle aux dieux qui personnifiaient la patrie ; mais que les dieux anciens ne suffisent plus, on n'en cherchera pas de nouveaux. Ces aspirations d'ailleurs ne se rencontreront plus que parmi les

esclaves, chez les femmes, chez ceux qui en fait vivent en marge de la cité. Tout mouvement religieux nouveau devient suspect, il est même puni par les autorités.

Les relations commerciales entraînaient les relations intellectuelles, l'échange d'idées religieuses ou autres. A l'origine, les rares pays civilisés, Égypte et Chaldée, avaient formé autant de domaines économiques séparés : les communications, quand elles existaient, étaient trop rares et trop lentes pour produire des réactions suivies. Au milieu du deuxième millénaire (époque des Patriarches hébreux), l'Égypte, Canaan, la Chaldée et la mer Egée formaient déjà un domaine économique assez uni où le cabotage se faisait régulièrement. Au VIIIe siècle (temps des premiers Prophètes écrivains) s'ajouta à ce commerce maritime un commerce continental qui relia les bords du plateau iranien à la Grèce ; en même temps, la navigation atteignit Tharsis, en Espagne ; cela parut alors un véritable exploit. Au VIe siècle (siècle d'Aggée et de Zacharie), la colonisation grecque a étendu le débouché maritime de ce commerce continental à toute la Méditerranée, fait entrer largement la Grèce et l'Italie dans le courant, touché *Massilia et la Gaule* ; mais les transactions sont très dangereuses, car la piraterie sévit toujours dans l'Archipel. Le commerce maritime primitif se passait de monnaie ; le commerce continental en créa le besoin et en provoqua l'invention ; la colonisation grecque en a répandu l'usage. Vers 480, le métal monnayé est, dans tout le monde méditerranéen, l'instrument courant des échanges et l'étalon usuel de la valeur des objets ; mais elle ne sert guère encore qu'aux échanges locaux, car ceux qui battent monnaie le font suivant des systèmes très variés.

Vers la fin des guerres médiques, l'individu grégaire plaçait ses espérances dans les biens d'ici-bas, et sa confiance dans les institutions qui promettaient de les lui assurer. Mais depuis les Sept Sages, il y eut fort heureusement des hommes que leur état d'âme inclinait vers la réflexion, la

vie spéculative. Vers 460, Héraclite d'Éphèse méditait sur le mouvement. Mais le péril de la nation déclancha de violentes réactions et les temps furent durs pour les penseurs. Il y en eut cependant qui, malgré l'instinct combattif de leurs contemporains, estimèrent que la culture de l'intelligence est une arme puissante dans la mêlée sociale. Cette arme, ils la forgèrent et la ciselèrent pour la vendre à la jeunesse qui sortait des écoles élémentaires et ne pouvait se vouer aux patientes études. Les Grecs, opposant ces hommes aux anciens Sages (σοφοί) les ont appelés les « professionnels de la sagesse » (σοφισταί[1]). Ces « intellectuels » apparurent simultanément sur les points les plus divers; leur action fut rapide et puissante, mais éphémère. Ce qui relie tous ces hommes — Protagoras d'Abdère, Hippias d'Elis, Prodikos de Céos — c'est d'abord leur virtuosité oratoire et dialectique, et puis le fait qu'ils se déclarent prêts à parler de tout, qu'ils ont des théories sur tout. Socrate comprit que faire de l'intelligence humaine une arme contre la masse, c'était abuser de l'intelligence; il consacra toute sa force logique à creuser et à imposer à ses contemporains cette idée que la sophistique faisait réellement courir un péril mortel à l'intelligence.

L'activité « scientifique » a été assez sporadique. Dès le début, les « savants » ont été mal distingués parmi les « Sages » dont la légende commençait à se préciser. En un seul point on rencontre une association positive capable d'assurer la continuité du travail mathématique ou médical, c'est « l'Institut pythagoricien », que menacent d'ailleurs les révolutions de la Grande Grèce. Et, partout, la science garde un caractère ésotérique bien marqué.

L'activité intellectuelle se développe surtout dans le domaine de l'art. En parcourant le catalogue des statues d'athlètes, dans le guide d'Olympie de Pausanias[2], on reste

1. Quelle différence avec les sages d'Israël, ou plutôt avec ses prophètes, dont la voix d'ailleurs va cesser de se faire entendre.
2. L. VI.

stupéfait. Il n'est pas de ville, si petite soit-elle ou si cachée dans les replis de la vallée du Ladon, qui ne produise, non pas un sculpteur ou une famille dans laquelle le métier de statuaire soit héréditaire, mais une école qui dispense les artistes locaux de se rendre aux grands centres de la production artistique : Sicyone, Égine, Rhégium. Cette prédominance du point de vue artistique sur le point de vue scientifique apparaît nettement dans l'éducation nationale : restreinte ou étendue, elle développe toujours, en même temps que le sentiment religieux, le goût du rythme, de l'harmonie, plutôt que celui du vrai.

Le fait dominant, en 480, est la conscience justifiée par les événements, qu'a la race grecque de sa supériorité de fait et de droit. Sans doute, les mieux informés de ses enfants — et il y en a dans les ports méditerranéens — n'ignorent pas que quelques millions de Grecs authentiques sont peu de chose matériellement, même dans le monde restreint qu'ils croient être l'univers ; mais la Grèce leur apparaît comme la seule force organisée au milieu de masses humaines inertes ou flottantes. Les plus clairvoyants ont le sentiment qu'il *importe de grouper la poussière d'États qui constitue*, *politiquement*, *la race supérieure*, et que *l'avenir matériel de cette race qui détient déjà tout le capital intellectuel*[1] *de l'humanité méditerranéenne dépend d'Athènes.*

Pendant les quinze ans qui suivirent la guerre médique proprement dite, le mot d'ordre officiel en Grèce resta : entente de Sparte et d'Athènes contre la Perse ; mais Athènes accapara toute l'action effective, tandis que sa rivale était de plus en plus absorbée par des difficultés extérieures et intérieures.

Sparte avait renoncé sans trop de peine à l'hégémonie maritime pour se consacrer aux entreprises continentales ;

1. Les Grecs ne se préoccupent guère du petit peuple qui, là-bas, du côté du Jourdain, conserve le monothéisme.

puis elle avait également abandonné celles-ci. D'autre part, sous l'influence de causes surtout économiques, un mouvement se produisit que la cité dirigeante ne pouvait voir d'un bon œil : la tendance à l'agglomération de populations rurales en villes importantes, telles Mantinée, Argos, Mycènes, Tirynthe. Bref, l'état du Péloponèse était inquiétant pour Sparte : elle allait être frappée chez elle.

Des Hilotes s'étaient soulevés. Pour les réduire, Sparte fit appel à Athènes. Celle-ci hésita d'abord, puis envoya 4.000 hoplites. Mais les débats auxquels cette expédition avait donné lieu dans l'Assemblée athénienne aboutirent à un éclat : Sparte renvoya les Athéniens, seuls de tous les alliés (462). Dans leur forteresse d'Ithôme, les Hilotes résistèrent des années; ce succès relatif donna de l'audace aux ennemis de Sparte : ses gouvernants, au contraire, furent dès lors hypnotisés par le péril national.

En Perse, Xerxès avait été assassiné, en 465-464. Son successeur Artaxerxès avait eu des débuts de règne troublés par des intrigues de Cour et des révoltes de satrapes; il avait dû faire preuve d'habileté et d'énergie pour remettre en état la machine créée par Darius. Une province surtout était toujours prête à servir de point d'appui aux mécontents : c'était l'Égypte. Un roitelet libyen, *Inaros*, s'établit fortement dans le Delta et y appela les Athéniens.

Depuis que la supériorité militaire des Grecs s'était affirmée, l'expédient des diversions intérieures s'était souvent offert à l'idée du Grand Roi. Maintenant on savait, à Suse, la rupture d'Athènes et de Sparte : Mégabyze alla porter en Grèce l'or tentateur; mais il arriva à un moment peu opportun. En 462, une Révolution éclata à Athènes. La classe des petits travailleurs agricoles, celle qui faisait la force de la flotte, avait été transformée par l'afflux à Athènes et surtout au Pirée. Elle domina dans l'Assemblée du Peuple, non seulement par le nombre, mais par sa présence continuelle au foyer de la vie publique. Au contraire, les charges

publiques restaient en général aux mains des classes supérieures, d'abord, de par la loi, (l'Aréopage n'était ouvert encore qu'aux chevaliers), et puis surtout par le fait de la gratuité des fonctions publiques. De là, le désir obscur, dans la plèbe urbaine, de renforcer les pouvoirs politiques où elle dominait. Ce fut au moment où il s'agissait de savoir si l'on accorderait du secours à Sparte contre les Hilotes que la lutte s'engagea. En 461, par la simple émission des votes, la Révolution était opérée : Cimon était banni ; l'Aréopage, dépouillé de ses attributions, ne gardait plus que sa juridiction en matière d'homicide. On conçoit quels ressentiments durent se manifester. Eschyle, dans les *Euménides*, en 458, fit entendre des paroles d'apaisement, sans pouvoir se consoler lui-même de la chute du régime[1].

Le gouvernement nouveau se sentait menacé et savait qu'il ne pouvait compter solidement que sur la plèbe de la ville et des ports : il rattacha Athènes au Phalère et au Pirée, par nécessité politique, en même temps que dans l'intérêt national. *Périclès*, comme orateur, ensuite comme stratège, rendit à la démocratie naissante le service de lui donner un vernis d'aristocratie et d'habituer au régime nouveau bien des opposants indécis ; il arrêta l'élan impérialiste qui, depuis une génération, emportait les Athéniens. Cette modération était d'ailleurs rendue nécessaire par une série de faits graves : en Égypte, une escadre de 40 vaisseaux, montés par 8.000 hommes, soutenait la révolte d'Inaros contre les Perses. Après l'échec de sa tentative contre Sparte, Artaxerxès, vainqueur de l'insurrection de la Bactriane, se tourna contre l'Égypte. Les Égyptiens et les Athéniens furent battus, en 454 ; le pays fut reconquis à l'exception des marais du Delta où se maintint Amyrtée.

Athènes comprit, du moins pour un temps, qu'elle devait

1. Synchronisme : les faits rapportés dans *Esdr.* IV (difficultés des Juifs pour la reconstruction de leur Temple).

renoncer aux espoirs trop grands, aux pensées trop vastes décidément disproportionnés à ses ressources. Toute son ambition va se borner à maintenir l'empire qu'elle a acquis. Le gouvernement institué par la Révolution, en 462-461, est maintenant consolidé : l'Assemblée du Peuple règne sans contrepoids, et le pouvoir de ses meneurs, les orateurs, est si évident que leur responsabilité va être reconnue officiellement dans les décrets[1]. Une seule autorité quelque peu indépendante subsiste : celle des dix stratèges annuellement réélus, et qui peuvent d'ailleurs être déposés au cours de leur charge.

L'élan économique des trente dernières années avait été inouï.

En 521-520 — donc une cinquantaine[2] d'années *après qu'avaient* été posés les fondements du nouveau Temple de Jérusalem — le théâtre avait été organisé. La tragédie existait déjà. En 449, le concours d'acteurs tragiques fut établi : mais la comédie, instituée en 488-487, prenait de jour en jour le dessus; elle était pleine d'allusions politiques...

Les réserves financières avaient été transportées de Délos à Athènes. La paix une fois rétablie, on put les employer d'abord à des constructions d'utilité publique (en particulier à l'assistance publique en faveur de la quatrième classe[3]), et puis à des constructions de luxe pur[4], telle celle de l'Odéon, et aux reconstructions de temples.

Périclès, rendu désormais tout-puissant par sa réélection constante comme stratège, accentua la politique qui avait été inaugurée d'ailleurs avant lui et qui se ramène à ces trois directives : 1° paix avec le dehors, au moins dans le

1. *Inscr. grecq.* I, 31, 21.
2. Il semble bien que la pose des fondements remonte à 536. Cf. van Hoonacker, *Petits Proph.*, p. 532.
3. On en réduisit le nombre, d'abord en élargissant la 3e classe, et ensuite en rendant plus difficile l'intrusion des métèques et des esclaves.
4. On donnait ainsi du travail aux ouvriers.

cas où l'on trouve devant soi une puissance forte; 2° unification politique de l'empire, particulièrement sur les points où l'on avait à briser une résistance obstinée; 3° exploitation de l'hégémonie au profit de la cité athénienne, surtout lorsque des éléments agissants, riches ou pauvres, réclamaient le développement de la richesse[1].

En 427, sur l'appel de Léontini, leur alliée depuis quinze ans et centre d'opposition contre Syracuse, les Athéniens accoururent. Ils n'eurent pas à croiser les armes, parce que, dans un congrès tenu à Gela, les députés des villes firent prévaloir le principe : « La Sicile aux Siciliens[1] ! » Les Athéniens repartirent donc; mais ils emportaient très vivante dans leurs yeux l'image de l'île merveilleuse, et profondément gravée en leur esprit la conviction que la communauté du système monétaire rendait très aisé le commerce avec le pays; aussi, quand ils furent rappelés par les Siciliens pour les aider à vider leurs querelles intestines, profitèrent-ils de l'occasion qui s'offrait de saisir l'empire de la Méditerranée. L'expédition fut confiée à *Alcibiade* qui était alors l'idole du peuple. Malheureusement, ce capitaine tomba en disgrâce ; alors, jetant par-dessus bord sa démocratie et son patriotisme, il se retourna contre Athènes et décida Sparte et Corinthe à envoyer du secours à Syracuse. Malgré des prodiges, malgré l'intelligence et le courage de leur chef, Démosthène, les forces athéniennes furent anéanties, le 13 septembre 413. La nouvelle s'en répandit vite dans le monde méditerranéen et provoqua à l'action tous ceux qui guettaient, depuis vingt ans, les défaillances d'Athènes. Partout les négociations s'engagèrent, et le centre auquel elles aboutissaient était Sparte, naturellement.

1. Nous ne pouvons pas développer davantage, ici, l'histoire de Périclès et de son siècle; d'ailleurs les ouvrages classiques ne manquent pas. En relisant cette histoire, on se souviendra avec intérêt de la vie que menaient les Juifs, récemment revenus de captivité...; ils ont reconstruit leur Temple, mais ils éprouvent les plus sérieuses difficultés pour relever les murs de leur cité sainte.

Les opérations commencèrent sur mer, en 412. Athènes remporta d'abord quelques succès; mais, à l'intérieur, ses citoyens étaient divisés sur la question de la Constitution : leurs rivalités politiques précipitèrent sa déchéance. En 403, Sparte n'avait qu'un mot à dire pour anéantir sa rivale : elle laissa volontairement passer cette occasion; elle y eut d'autant plus de mérite qu'elle connaissait le danger qui la menaçait elle-même du côté de Thèbes. Elle rendit ainsi possible tout ce qu'Athènes fit encore pour la civilisation grecque, au cours du IVe siècle.

Chez les Perses, depuis la répression des révoltes égyptienne et chaldéenne, au temps des guerres médiques, le seul mouvement particulariste grave avait été celui des Mèdes, vers 409. Les provinces, dans l'ensemble, avaient prospéré; l'Égypte elle-même, si souvent indocile, avait vu croître le nombre de ses agglomérations, sous la domination perse. « Le fait le plus inquiétant était l'insubordination des tribus montagnardes, que l'absence d'expéditions au dehors incitait à se satisfaire aux dépens des populations plus riches et plus civilisées des plaines. Cette insubordination diminuait la force contributive des provinces en compromettant la culture de districts voisins des montagnes et en entravant les communications; surtout, elle dérobait à l'armée royale quelques-uns de ses meilleurs contingents; enfin, elle était un encouragement pour les velléités de révolte des provinces maritimes sans cesse provoquées par le voisinage de la liberté grecque[1] ». Mais le grand danger pour l'empire provenait de l'indécision de l'ordre de succession. Le pouvoir absolu du Roi allait jusqu'à désigner son successeur, mais le droit de primogéniture gardait quand même des racines naturelles très profondes; en outre, une certaine tendance à laisser le trône au premier fils né après l'avènement du père tendait à prévaloir. Ces deux impondérables

1. E. Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, t. II : *Athènes*, p. 241.

paraissent expliquer suffisamment les désordres qui avaient accompagné presque chaque changement de règne, et qui se répétèrent et se transformèrent en guerre véritable entre deux frères : Artaxerxès, fils de Darius II, et *Cyrus le Jeune*, soutenu surtout par des mercenaires grecs (parmi lesquels *Xénophon*). En 401, Cyrus fut battu et tué à Cunaxa, à 70 kilomètres de Babylone[1].

En Occident, Sparte et Syracuse, victorieuses d'Athènes, en vue de *maintenir une certaine cohésion politique dans le monde grec, assez petit, très dispersé*, et menacé de graves périls, vont multiplier leurs efforts : Sparte, par exemple, s'applique à *réunir tous les Grecs d'Orient*, ses frères, pour les conduire à la guerre contre les Perses ; elle doit s'arrêter devant les résistances des cités de la Grèce ; mais, en sacrifiant les Grecs d'Asie, elle arrive au moins à établir son hégémonie sur les autres — hégémonie éphémère, d'ailleurs, qui ne survivra pas à la bataille de Leuctres, 371. — De son côté, Denys de Syracuse s'efforce de réunir tous les Grecs d'Occident dans un effort général contre Carthage ; devant l'hostilité des cités d'Italie, il doit s'arrêter, lui aussi, mais pour se retourner contre elles. En 387, Rhégion succombe, et, désormais, Denys est l'arbitre de la Grèce d'Occident.

A cette époque, Artaxerxès II Mnémon ne doutait pas que l'objectif principal de la politique extérieure des Perses ne dût être la conquête de l'Égypte d'où partaient sans cesse des encouragements et des secours pour ses ennemis. Il organisa une expédition contre Nectanebo I ; mais il fut battu.

Artaxerxès III Ochus qui, après les drames habituels du palais succéda à son père Artaxerxès II, prépara lui aussi une expédition contre l'Égypte. Depuis des années, les contingents grecs passaient pour un élément indispensable à une bonne

1. *Retraite des Dix-Mille*, à la suite de cette célèbre défaite.

armée. Ochus en acheta à prix d'or; mais Nectanebo avait de son côté de pareils mercenaires, et ils furent victorieux. L'empire de Darius, bien qu'il fût rudement atteint à l'extérieur, et aussi à l'intérieur était riche et bien vivant encore: une grosse partie du trésor perse, mis en circulation au profit des mercenaires grecs durant le IVe siècle, suffit pour faire baisser la valeur de l'or, dans la mer Égée, de 14 ou 15 à 12 par rapport à 1 d'argent[1]. Vers 350, Ochus prépara une nouvelle expédition vers l'Occident de ses États et s'empara de Sidon qui avait fait défection; le reste de la Syrie se soumit. Restait l'Égypte. Ochus dut attendre que fussent disponibles les contingents grecs dont il avait besoin et que l'Hellade épuisait dans la *guerre sacrée*. En 347-346, Philippe ayant contraint ses adversaires à capituler, le roi de Perse put recruter des mercenaires. Nectanebo fut battu, et l'Égypte dut expier durement sa longue résistance. Ochus n'eut aucun égard pour la religion et suscita ainsi des rancunes que rien n'endormira. Le vainqueur passa en Asie Mineure afin de la nettoyer des derniers rebelles.

Les progrès de Philippe, roi de Macédoine, attirèrent l'attention du Grand Roi et de ses généraux sur ce qui se passait aux portes de l'Asie.

ARTICLE II

Période grecque[2].

Philippe, en qui les plus intelligents de ses contemporains reconnurent l'homme d'État le plus complet qu'eussent produit les pays méditerranéens, se substituait de jour en jour aux Thébains dans le patronage des petits États hellé-

1. E. Cavaignac, *l. c.* p. 325 (avec références, *ibid.*, n. 4).
2. C'est surtout à partir de ce moment que l'influence *grecque* va se faire sentir dans le *Milieu biblique de l'Ancien Testament*.

niques, car c'est par la Grèce et pour la Grèce qu'il voulait réaliser ses plus hautes ambitions (dans ce dessein, il fit donner à son fils, Alexandre, l'enseignement littéraire et scientifique le plus solide, par les maîtres les meilleurs) dont le plus célèbre fut *Aristote* [1].

Dès 346, bien des voix en Grèce et à Athènes même — celle d'*Isocrate* d'abord, puis celle de [2] *Démosthène* — hâtaient le conflit entre la Macédoine et la Perse que Philippe appelait de ses vœux, mais dont il voyait les grosses difficultés. Partout il rencontrait les Athéniens s'efforçant de lui barrer le passage; il les rencontra même à Byzance, parce que la cité du Bosphore commandait la grande voie du blé de Crimée. En 338, grâce à l'activité de Démosthène, Athènes était devenue le centre d'une grande ligue grecque contre la Macédoine. Philippe se mit en campagne; successivement, Thèbes, Athènes, Sparte furent battues. En 337, le vainqueur réunit à Corinthe les députés des villes grecques et se fit décerner le simple titre de *généralissime des contingents fédéraux*. L'année suivante, il était assassiné.

1. « Aristote a été surtout professeur. Les cours et conférences, longuement médités, repris, revus, corrigés, sont le fond de son œuvre. Comme Platon, il ne concevait la philosophie qu'en tant qu'aboutissement final d'une vaste enquête; mais, au lieu que l'enquête de Platon avait porté sur les idées mêmes de ses prédécesseurs et avait fait de lui le plus critique des « doxographes » grecs, l'enquête d'Aristote porte sur les faits acquis par les recherches antérieures. Dans certains cas, il se borna à les enregistrer, par exemple en mathématiques. Presque partout ailleurs, en astronomie, en physique, en zoologie, en anatomie, il les a complétés : en botanique, il a été complété lui-même par Théophraste. En Histoire, son labeur a été énorme : il a examiné les institutions de cent cinquante-huit cités ou peuples, et a fait de cet examen la base de sa *Politique*. C'est alors seulement qu'il a cru pouvoir conclure sur l'intelligence ou la volonté de l'homme et de la divinité. » E. Cavaignac, *l. c.*, t. II, *Athènes*, p. 504.

2. Démosthène combattit Philippe avec l'éloquence que tout le monde connaît et s'efforça — sans y réussir d'ailleurs, — à faire conclure une alliance entre Athènes et la Perse contre la Macédoine (Athènes avait fait, en 343, un accueil trop froid à l'ambassade d'Ochus qui demandait de l'aide contre l'Égypte).

Les Grecs essayèrent de secouer le joug macédonien. Au moment même où les émissaires perses paraissaient à Athènes et à Thèbes, une campagne offensive commençait en Asie Mineure. Le danger était grand pour l'empire fondé par Philippe; mais *Alexandre* était là. Convaincu que l'espoir des mécontents résidait dans la monarchie orientale et que, par suite, l'avenir devait se décider sur les champs de bataille d'Asie, il partit en guerre contre le Grand Roi.

Ce Grand Roi s'appelle aujourd'hui Darius III Codoman (Ochus a été empoisonné par l'eunuque Bagoas, et Arsès n'a fait que passer sur le trône). Il compte surtout sur les ressources financières de son empire, et elles sont énormes, entassées, au cours des cent quatre-vingt-dix dernières années, dans les trésors des capitales : 8.000 talents à Babylone, 40.000 à Suse, 120.000 à Persépolis, 8.000 à Ecbatane. Mais Darius n'aura pas le temps de les utiliser.

Alexandre était parti de Pella, en 334. Dès le mois de mai, il passait le Granique et battait les Perses. En 333, nouvelle victoire, à Issus. Après avoir soumis la Phénicie et s'être assuré la thalassocratie par la prise de Tyr, le vainqueur voulut achever la conquête des provinces maritimes. Gaza réussit à l'arrêter deux mois. Il passa ensuite en Égypte ; les haines provoquées par la répression d'Ochus étaient encore vivaces, aussi fut-il reçu avec sympathie. Les prêtres d'Amon le saluèrent, en sa qualité de *roi*, du nom de *fils du dieu*. Il jeta dans le pays les bases d'une ville nouvelle, afin de remplacer par un centre important le comptoir de Naucratis qui avait jusque là suffi pour les communications de l'Égypte avec la Grèce : cette ville fut *Alexandrie*[1]. En août 331, le vainqueur passa l'Euphrate, puis le Tigre en

1. *Rhakotis* plus exactement *r'akti* (la ville) *à l'état de construction*, nom qui se trouve sous cette formule (correspondant à peu près à ainsi que l'a fait observer M. Sottas dans son cours de 1920-1921, aux Hautes Etudes) sur la moitié des contrats *démotiques*. En fait, la localité se développa rapidement et devint la grande capitale.

septembre, et, le 2 octobre, il triomphait à Arbelles. Il occupa alors successivement les capitales, Babylone, Suse[1] et enfin Persépolis qu'il fit incendier. Au printemps 330, il était à Ecbatane. Darius fuyait au Demavend, avec une faible escorte. On n'avait plus à craindre que quelques résistances, mais elles furent acharnées. Les Grecs les domptèrent; Bessus lui-même qui, après avoir assassiné Darius, avait pris le nom d'Artaxerxès IV, fut tué dans cette lutte. En 328, le conquérant franchissait l'Indu-Kush, passait dans l'Inde, en 326 remportait sur Porus la victoire de l'Hydaspe et atteignait, l'année suivante, les bouches de l'Indus. L'indomptable guerrier avait alors trente-deux ans. Il mourut à Babylone, en 323.

Un contact prolongé avec l'Orient avait développé chez Alexandre le goût du grandiose mais, élevé par des maîtres grecs et continuant à vivre dans la familiarité d'Hellènes, il conserva toujours le goût de la mesure et le sens du réel. Il avait consacré plusieurs mois à mettre l'ordre dans ce qu'il avait acquis et à indiquer les principes suivant lesquels devait être régi son empire[2].

Deux traits marqueront le caractère hellénique de la monarchie nouvelle : 1° le gouvernement achéménide avait été le gouvernement d'une race par une religion particulière; il s'appliquait seulement à respecter les religions différentes. Les Grecs ne pouvaient apporter de religion d'État; ils eurent, à partir d'Alexandre[3], le culte du souverain, et ce culte s'acclimata tout de suite en Égypte; 2° c'est à la cam-

1. On pense que c'est *à une date postérieure aux débuts de la période grecque, mais antérieure à la conquête de Suse, que fut rédigé le texte hébraïque du livre d'Esther* (voir les Manuels bibliques, par ex. celui de Vigouroux-Brassac).

2. Les récits de la mort d'Alexandre et de la manière dont il régla la succession sont assez divergents (cf. Arrien VIII, 25; Q.-Curce X, 5, 4 et 5; Diod. Sic. XVIII, 2; Justin XII, 15).

D'après la Bible (*I Mac I, 5*) il aurait partagé lui-même son empire entre ses généraux.

3. Alexandre, se croyant l'égal d'un dieu, s'était fait adorer.

pagne, par le château, par le parc, par le *paradis*, que s'était faite l'expansion iranienne; l'expansion hellénique se fera par les villes et dans les villes[1].

Alexandre avait toujours aimé le commerce des sommités intellectuelles et avait voulu en avoir toujours à côté de soi, dans toutes ses guerres. Ce furent ces hommes qui contribuèrent le plus à l'expansion de l'esprit hellénique jusqu'aux frontières de l'Inde.

A peine le grand conquérant eut-il fermé les yeux que la division se mit dans ses États. Les rivalités grecques, les cupidités, les jalousies qui, dans l'Hellade, avaient paralysé tant d'efforts, s'étendirent tout de suite à toute l'Asie. Chacun des généraux voulut avoir sa part dans cet immense empire que le courage de tous avait créé; de là, des compétitions sanglantes et interminables.

En définitive, bien peu des trente-quatre généraux d'Alexandre fonderont des royaumes importants et durables. Les *Lagides* s'assiéront en Égypte et y règneront jusqu'au moment où César s'emparera du pays. La Syrie et la Perse deviendront la part des *Séleucides*; royaume immense, mais sans cohésion, il tombera sous les coups des Parthes et des Romains.

Dès 146 av. J.-C., Rome aura ravi l'indépendance, tour à tour, de la Macédoine, de l'Épire, de la Grèce. Quant aux pays hellènes d'Asie, ils se diviseront en une foule de petits États perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Le royaume de Pergame, né des guerres entre Séleucus Nicator et Lysimaque, deviendra le plus important de tous et s'étendra bientôt à toute l'Asie Mineure.

Les changements politiques furent accompagnés de changements économiques qui en accentuèrent la portée. De ces changements, le plus immédiatement visible fut le déve-

1. E. Cavaignac, *l. c.*, t. III, p. 12.

loppement des villes. En mettant le pied sur le sol d'Asie, Alexandre avait fait revivre l'antique Ilion ; en Égypte, il avait substitué à Naucratis qui végétait, la triomphale Alexandrie. Il avait cerné de ses créations tout le pourtour de l'Indu-Kush. Il avait fondé des villes jusque dans le Pendjab. Tous ses successeurs l'imitèrent; Ptolémée Soter fonda, en Égypte, Ptolémaïs; l'Asie Mineure se couvrit d'Antioches, de Séleucies, d'Apamées, de Laodicées, de Stratonices. En Occident, Rome fit connaître à l'Apennin central le régime urbain en créant Venouse, Bénévent, Spolète. Le monde celtique lui-même suivit le mouvement. Ces villes provoquèrent un sensible déplacement de la population ; elles étendirent plus ou moins le rayon de leur influence. Cependant la terre demeura toujours, au point de vue économique strict, la base de la vie méditerranéenne.

Dans la population, il faut distinguer *la masse* : campagnards, plèbe urbaine, immigrés, esclaves et *la bourgeoisie* des villes grecques ou hellénisées. Toutefois il ne faudrait pas s'imaginer qu'il existât, entre les deux, de cloison étanche, surtout dans les villes neuves car, entre les Grecs et les indigènes, les mariages furent innombrables dès le début, et, au cours du IIIe siècle déjà, on rencontre en Égypte des familles où les noms sont indifféremment égyptiens ou grecs, et où les femmes étrangères ont introduit leurs cultes. Mais la différence existe, et elle est accentuée, *dans la vie publique,* par l'emploi d'une *langue commune à tous les éléments supérieurs* de la population : le grec.

Pour la masse, toute la partie de la vie qui n'est pas consacrée à la satisfaction des besoins matériels est occupée essentiellement par la religion. La vie religieuse est encore, au commencement du IVe siècle, absolument locale ; mais, au IIIe siècle, les communications multipliées commencent à rapprocher les cultes.

Quant à la bourgeoisie, les manifestations religieuses ne

lui sont pas étrangères; cependant ce qui domine, dans ce milieu, c'est l'expansion des doctrines philosophiques; et les écoles philosophiques prennent alors le caractère de véritables sectes; en outre, elles apparaissent animées de l'esprit de large propagande; elles ont leur écho même au théâtre.

Les idées et les croyances ne s'arrêtaient pas au seuil des palais. Les rois et leur Cour étaient toujours très macédoniens avec une forte nuance d'atticisme. Ptolémée IV Philopator et les Attales furent des dévots de Dionysos. Antigone Gonathas fraya avec tous les grands philosophes, et l'épicurisme fut en faveur à Antioche, au IIe siècle. L'aristocratie carthaginoise savait le grec. La noblesse romaine resta plus longtemps réfractaire à l'influence des idées grecques.

Au IIIe siècle, dans le monde méditerranéen, seuls entrent en ligne de compte, au point de vue intellectuel, les hommes qui parlent le grec, et ce grec s'appelle κοινή : c'est l'attique du IVe siècle, légèrement ionisé et mêlé de formes ou expressions dialectales. L'éducation du gymnase se répand un peu partout. Seuls sont qualifiés pour la vie politique ou militaire, dans les villes libres, ceux qui ont reçu l'éducation de l'*éphébie* au gymnase : à l'entraînement physique on unit l'étude des poètes, des rhéteurs et des philosophes.

De 264 à 146, les faits principaux de l'Histoire générale se ramènent à la lutte entre Rome et Carthage pour l'empire de la mer et la conquête du monde.

ARTICLE III

Période romaine.

C'est Rome qui, désormais, va jouer le rôle le plus considérable dans le monde. Les premiers siècles de son histoire[1]

1. L'Italie avait été habitée, de bonne heure, par des populations préhistoriques. Du XVIIIe au Ve siècle av. J.-C., s'y installèrent les Pélasges, les

sont remplis d'incertitudes. On admet aujourd'hui comme probable qu'elle fut fondée par la réunion de trois tribus : *Ramnes*, *Tities*, *Luceres*[1]. Ces tribus étaient formées de *gentes* ou grandes familles patriarcales, composées de *patriciens* et de *clients*. En dehors de la cité vivait la *plèbe*, sans droits civils ni politiques. La cité était gouvernée par un *roi électif*, magistrat, général, et Grand-prêtre de l'État.

La misère détermina les plébéiens à se soulever contre les patriciens ; ils obtinrent d'abord des magistrats protecteurs, les tribuns, puis les *Lois des Douze Tables*, qui constituaient une famille plébéienne, établissaient l'égalité des deux ordres, et proclamaient la souveraineté du peuple. Au ve siècle, par la questure (en 409) et le tribunat (en 400), la *plèbe* pouvait pénétrer dans le *Sénat* ; bientôt, elle put arriver même aux plus hautes charges : dictature, prêture, censure et, enfin, au début du IVe siècle, aux fonctions *religieuses* (pontifes, augures).

Dès lors, patriciens et plébéiens furent égaux, et, au lieu de l'ancienne aristocratie fondée sur la religion, se forma une aristocratie fondée sur la richesse et sur l'exercice du pouvoir.

Carthage, d'origine phénicienne, s'était rapidement enrichie par le commerce, l'industrie et l'agriculture ; elle étendait sa domination sur le bassin de la Méditerranée occidentale. Plus puissante que Rome, en apparence, elle était moins bien gouvernée ; le pouvoir y était aux mains de familles riches, en rivalité les unes avec les autres, qui,

Sicanes, les Ligures, les Ombriens, les Osques, les Sabelliens, les Étrusques, les Grecs et les Gaulois.

1. A cette époque, les *Latins*, groupés en petites communautés de bergers, avaient la civilisation la moins avancée et la religion la plus simple ; les *Étrusques* formaient un grand peuple, gouverné par une puissante aristocratie, habile dans l'art de dessécher les marais et de cultiver la terre, ayant une marine hardie, une industrie et un commerce actifs. Leur décadence fut prompte, à partir de la fondation de Rome. Les *Grecs*, établis dans le sud de l'Italie, étaient les plus instruits et les plus civilisés.

s'étant réservé l'accès de Sénat et des hautes charges, étaient en butte à l'hostilité des classes pauvres. La lourde domination de Carthage sur ses sujets rendait son empire fragile; son armée composée de mercenaires, n'était ni animée, ni soutenue par le patriotisme.

L'occasion qui mit aux prises les Romains et les Carthaginois, jusqu'alors alliés, fut la possession de la Sicile, convoitée depuis longtemps par Carthage. La lutte s'engagea à propos de la prise de Messine par les Mamertins; elle fut d'abord favorable aux Romains qui s'emparèrent de l'île presque entière, et, en 260, détruisirent une flotte carthaginoise à *Myles*. La victoire d'Ecnome, en 256, permit au consul Régulus de passer en Afrique. D'abord victorieux, il fut ensuite fait prisonnier et mourut dans les supplices. La victoire de Panorme (250) compensa l'insuccès de cette expédition. Mais la guerre fut reportée en Sicile; elle se prolongea autour du mont Éryx, où Hamilcar se défendit énergiquement, pendant quelques années, jusqu'au jour où la victoire navale des Romains, aux îles Aegates, força Carthage d'abandonner la lutte et de payer une lourde indemnité de guerre (241).

Cet échec fut suivi, pour Carthage, d'une révolte de ses mercenaires qui, sévèrement réprimée, la priva d'une partie de ses soldats. Hamilcar s'efforçait de réformer la Constitution : il fut envoyé en Espagne qu'il conquit, avec son gendre Asdrubal, jusqu'à l'Èbre.

Rome ne cessait pas de grandir. Elle s'empara de la Sardaigne et de la Corse, chassa de l'Adriatique les pirates illyriens et conquit le bassin du Pô sur les Gaulois écrasés au cap Télamone, en 225.

En 219, Annibal, fils d'Hamilcar, brillant général et habile homme d'État, recommença la lutte contre Rome; c'est la seconde guerre punique (219-202). Après quatre années de victoires (Tessin, Trébie, Trasimène, Cannes), Annibal fut réduit à se défendre en Italie contre les Romains eux-mêmes,

jusqu'au jour où il repassa en Afrique. Battu à *Zama* (202), il essaya de réorganiser sa patrie; mais, sur l'ordre de Rome, il fut obligé de s'exiler. Scipion Émilien triompha de Carthage, détruisit la ville (146)[1] et fit du pays une province romaine.

Après la victoire de Zama, Rome commença la conquête du bassin méditerranéen. Ses divisions et sa décadence interdisaient à la Grèce toute résistance sérieuse; l'Asie, partagée entre le vaste et faible empire des Séleucides et les petits États mi-grecs, mi-barbares, de la Cappadoce, de la Galatie, de Pergame, de la Bithynie et du Pont, n'était pas plus puissante. La Macédoine seule, grâce à sa phalange et à l'intelligence de ses princes, put un instant retarder les progrès de Rome (Il fallut trois guerres pour la ruiner, en 197, en 168, et en 146).

Avec les Grecs, le Sénat joua d'abord le désintéressement. En 196, Flaminius proclame leur affranchissement; mais la ligue Achéenne ayant tenté de se soustraire à la suprématie romaine, les deux victoires de Scarphée et de Leucopetra (146) suffirent pour mettre fin à l'indépendance hellénique.

Antiochus, roi de Syrie, avait prétendu s'opposer aux conquêtes de Rome, et il avait débarqué en Grèce; mais il fut défait, d'abord aux Thermopyles (191), puis à Magnésie, en Asie Mineure (en 189) où avaient passé les légions. La soumission des Galates (189) acheva de mettre l'Asie sous la tutelle des Romains. En 129, le Sénat s'appropria le royaume de Pergame, en vertu du testament du dernier roi, Attale III, mort sans enfants.

En Occident, la Ligurie la Gaule, et l'Espagne perdirent aussi leur indépendance (193-121).

La conquête du bassin méditerranéen eut pour conséquences d'importantes transformations dans l'état religieux, moral et intellectuel des Romains. Les initiateurs de cette

1. Synchronisme : En Judée, c'est la période des *guerres macchabéennes*.

révolution furent les Grecs venus en foule à Rome. Ils contribuèrent à modifier les hautes classes, soit par des entretiens qu'avaient avec les grands ceux qui furent amenés comme otages, soit par de véritables conférences, comme celles de Carnéade, soit par l'influence qu'ils exercèrent sur l'éducation des jeunes gens (Au cabaret, les aventuriers mêlés au petit peuple, exerçaient aussi une action réelle).

La connaissance des doctrines philosophiques de la Grèce détacha les hautes classes de la vieille religion italique. On continua de pratiquer les cérémonies du culte sans y croire. Les divinités grecques et les divinités orientales furent introduites à Rome.

Avec la vieille religion disparurent les vieilles mœurs. Le luxe se développa rapidement et le pillage du monde put à peine suffire aux dépenses de cette vie nouvelle. Une partie de l'argent ravi aux provinces fut employé à embellir la capitale.

Cette révolution eut, entre autres résultats, l'avantage de faire connaître aux Romains les beautés de la littérature grecque. Ils prirent goût aux lettres et aux arts et commencèrent par imiter les chefs-d'œuvre de la Grèce.

Ces tendances furent vivement combattues par Caton l'Ancien qui passa sa vie, toute de dévouement à l'État, à lutter contre les représentants de l'esprit nouveau, et surtout contre les Scipion. Quelques hommes, en très petit nombre d'ailleurs, surent, comme Scipion Émilien, unir aux délicatesses d'une vie élégante et studieuse, les mâles vertus de l'ancien temps.

L'état social et politique des Romains fut également modifié par les conquêtes. En apparence, il semblait que rien n'eût été changé ; en réalité, un grand fait s'était produit : la disparition de la classe des petits propriétaires, amenée par l'énorme consommation d'hommes qu'avait faite un siècle de guerres, par la formation des grandes propriétés, la transformation des cultures en Italie, et la concurrence faite par les esclaves aux travailleurs libres. L'égalité républicaine

disparut, et le monde romain se trouva de nouveau partagé en deux classes : *les nobles* (sénateurs, chevaliers) et *la plèbe*. En dessous, vivaient *les esclaves*; hors de l'Italie, *les provinciaux*.

Les sénateurs se sont réservé les fonctions publiques. L'ordre équestre se compose de banquiers et de négociants en gros. La plèbe se recrute désormais parmi les affranchis de tous les pays; elle mène, à Rome, une vie oisive et inutile qu'elle préfère à toute autre existence.

Les guerres ont accru le nombre des esclaves qu'on peut acquérir pour un prix peu élevé; leur condition est très misérable. Aussi, au IIe siècle av. J.-C., tentent-ils de se soulever : deux des plus terribles de ces révoltes furent celle de 134 et celle de 103.

Les provinces sont organisées par le Sénat qui y pratique la même politique de division que dans l'Italie. Elles ont à leur tête un gouverneur qui les ruine par ses exactions. *Verrès* est un exemple classique.

La situation du monde romain, au début du IIe siècle av. J.-C., rendait une réforme nécessaire : elle fut tentée par *les Gracques*, mais elle échoua à cause de l'égoïsme des grands et de l'inertie des pauvres.

Entre 104 et 64, les Romains soutinrent trois guerres défensives, contre Jugurtha en Numidie, contre les Cimbres, et contre Mithridate roi d'Arménie. *Marius* en Occident, *Lucullus*, puis *Pompée* en Orient firent triompher les armes romaines. En 64, après avoir organisé le Pont en province, Pompée pénétra en Syrie. Ce pays était dans le plus déplorable état. Antiochus l'Asiatique, que Lucullus avait reconnu pour roi, n'avait pu se faire obéir; une foule de petits tyrans se partageaient les villes, et les Arabes pillaient les campagnes. Décidé à donner l'Euphrate pour frontière à la République, Pompée rangea sous la domination romaine la Syrie et la Phénicie, ne laissant aux anciennes provinces que quelques petits territoires.

ARTICLE IV

Le réveil de la nationalité juive[1] et la domination romaine 168 avant Jésus-Christ.

Les Juifs n'étaient pas tous revenus de l'Exil ; il en était resté en Babylonie ; il en était resté aussi en Égypte, et beaucoup.

L'attention des Grecs avait été attirée pour la première fois sur ce peuple singulier pendant la conquête macédonienne. Dès l'an 300, Hécatée d'Abdère avait essayé de faire comprendre les mœurs juives à la Cour de Ptolémée Ier, en rapprochant le législateur hébreu, Moïse, de Lycurgue et de Solon[2].

Ce qui distinguait le Juif, le Juif de la *Diaspora* comme le Juif de Judée, c'était l'obéissance de plus en plus stricte aux règles de vie tracées dans les écrits que les Juifs hellénisés allaient appeler les « Livres » par excellence, βίϐλια.

La liquidation de la succession d'Alexandre fit passer les Juifs sous la domination des Lagides. Jérusalem et la Judée furent gouvernées, sous le contrôle des Gouverneurs royaux, par le Grand-prêtre, héréditaire, assisté du Conseil des Anciens et du corps des prêtres. Le pays, riche et bien peuplé, semble avoir supporté sans trop de peine la fiscalité ptolémaïque : beaucoup de Juifs trouvèrent dans la ferme des impôts l'emploi de leurs aptitudes spéciales pour le maniement de l'argent[3]. A côté d'eux vivaient les *Samaritains*[4],

1. Rappelons encore une fois que nous n'avons pas à nous attarder à l'histoire détaillée des Juifs, puisque notre but est uniquement de faire revivre *le Milieu* où elle s'est déroulée. — C'est surtout à E. Cavaignac que nous emprunterons notre résumé. *L. c., t. III, l. IV, ch. V.*

2. Cf. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides* I, 136-138; Schürer, *Gesch.* III, 406; Diodore XL, 3, 8.

3. Jouguet, *Vie municipale*, p. 8.

4. *Cf. supra.*

descendants des populations restées ou revenues sur le territoire de l'ancien royaume du Nord : eux aussi étaient sujets des Ptolémées. Ils avaient, dans l'ensemble, les mêmes croyances et les mêmes mœurs que les Juifs, mais avec un *temple spécial*, sur le mont Garizim et ils ne reconnaissaient pas d'autres livres sacrés que ceux du Pentateuque. La ressemblance fondamentale n'empêchait pas que la haine ne fût vive entre les deux communautés. Quant aux *Juifs de Babylone*, ils étaient sujets des Séleucides. La séparation politique ne pouvait manquer de réagir sur leurs rapports avec la Judée, bien que les liens religieux fussent soigneusement maintenus. En revanche, les Juifs d'Égypte prospérèrent sous les Lagides. Ils étaient descendus vers le Delta, après la conquête de Jérusalem par Nabuchodonosor, afin d'éviter la déportation, et d'Égypte ils s'étaient répandus, vers l'Ouest, dans l'Afrique septentrionale : des papyrus récemment découverts[1] à Éléphantine[2], à la frontière méridionale de l'Égypte, attestent qu'il y avait là, en 407 av. J.-C., une colonie juive assez importante. Ces enfants d'Israël se montraient alors assez conciliants, ne répugnant pas à prendre même des noms théophores grecs, à prêter serment par le nom des rois, etc.[3] Ptolémée Philopator avait

1. En 1904, on en découvrit onze du ve siècle av. J.-C., ayant pour objet des règlements d'affaires. En 1907-1908, on en trouva douze autres, dont trois sont relatifs à l'histoire juive locale, et neuf à l'histoire et aux sentences d'Akhikar. *Cf. Diction. Bible*, art. Temple, col. 2074-2077; *RB*, 1907, 258-271; 1908, 260-267; 324-349; E. Tisserant, *Une colonie juive en Égypte au temps de la domination perse*, dans *R. prat. d'Apologét.* 1908, 607-618; E. Sachau, *Aramäische Papyrus und Ostraka aus einer jüdischen Militär-kolonie zu Elephantine, Altorientalische Sprachdenkmäler des 5 Iahrhunderts vor Christ*, gr. in-4, Leipzig 1911; A. Ungnad, *Aramaische Papyrus aus Elephantine*, in-8, Leipzig, 1911; R B, 1912, 127-137.

2. Éléphantine est une île du Haut-Nil, à 800 kilomètres au sud de la Méditerranée. Environ 4000 ans av. J.-C., les Égyptiens en avaient fait le dépôt de leur commerce avec le Soudan. Maspero, *Hist.* I, 424.

3. Cf. Wilcken, *Chrestom*, I, 2, 54, *suiv.* — Ptolémée les jugea assez attachés au Gouvernement pour leur confier la colonisation de certaines villes, de Cyrène par exemple. Philadelphe se montra aussi très favorable; il paya, de ses propres richesses, de grosses sommes pour les exempter des

espéré les rallier à son dieu protecteur. Dionysos, en leur faisant reconnaître Yahweh Sabaôth dans le surnom Sabazios. Mais cet emploi du calembour pieux, qui avait donné ailleurs d'excellents résultats, ne fut pas goûté des adorateurs de Yahweh.

Ils se montrèrent prêts à braver les supplices, et Ptolémée eut le bon esprit de ne pas s'obstiner[1]. C'est le sujet du *quatrième livre*, apocryphe, *des Macchabées*.

En 200[2], la bataille de Panion[3] fit passer la Judée des Ptolémées aux Séleucides[4]. Les nouveaux maîtres se montrèrent prévenants, quoique les sympathies ptolémaïques subsistassent dans le pays ou servissent au moins de prétexte aux menées de certains ambitieux. Bientôt la guerre romaine éclata; pour les Juifs, elle fut grave à deux points de vue : 1° la monarchie syrienne se trouva grevée d'une lourde indemnité de guerre, et le roi, Séleucus IV Philopator, jeta des yeux d'envie sur les trésors du Temple de Jérusalem, où nombre de particuliers mettaient leur argent en dépôt[5]; 2° les Juifs apprirent qu'une puissance supérieure existait, en Occident, qui pouvait au besoin, appuyer leurs réclamations.

L'avènement d'Antiochus Épiphane (176-175) apporte de nouvelles aggravations. La Judée va être le théâtre du plus émouvant des spectacles que l'Histoire eût encore enre-

corvées, auxquelles ils étaient astreints. Les règnes de Soter, Philadelphe et Évergète furent, pour eux, un âge d'or. D'après le troisième livre des *Macchabées*, ils eurent beaucoup à souffrir sous Philopator; mais sous Philométor, le royaume fut confié aux généraux juifs, Onias et Dosithée. Physcon les avait maltraités, à son avènement; mais bientôt il apaisa sa colère, surtout quand les Romains prirent les Juifs sous leur protection, en 138 av. J.-C.

1. Cf. Perdrizet, *Revue des étud. ancien.*, 1910, 226 suiv.

2. Le livre des Chroniques ou *Paralipomènes* avait enrichi (au cours du siècle précédent, pense-t-on, ou, au plus tôt, dans la seconde moitié du ɪvᵉ siècle), la Littérature inspirée.

3. Aux Sources du Jourdain.

4. Cf. Josèphe, *Ant. jud.*, XII, 3-5.

5 *II Mac. III, 6, 10-12.*

gistrés : la force des puissants en lutte contre la conscience et contre Dieu, et le triomphe de Dieu et de la conscience par les moyens les plus humbles ; c'est l'ironie habituelle de la Providence dont les Prophètes avaient parlé bien des fois.

Le nouveau roi considérait la grande sacrificature comme une charge à donner à celui qui ferait rentrer le plus d'impôts. Il l'enleva au vénérable Onias pour la donner au frère de celui-ci, Jason ; puis, Ménélas lui ayant promis 300 talents de plus, il le fit Grand-prêtre (172-171) ; peu après, Ménélas faisait assassiner Onias[1]. Bref, l'autorité royale se trouva engagée et compromise dans les compétitions juives. Mais Antiochus fit plus. Il était résolu à développer, chez tous ses sujets, le sens de la civilisation hellénistique, revêtue par ses soins d'un vernis attique. Chez les Juifs, l'hellénisation avait déjà gagné du terrain : Antiochus crut le moment venu de couronner l'œuvre. Sous l'influence des Grands-prêtres qu'il créait, dans Jérusalem même s'éleva un gymnase où l'aristocratie envoya ses fils. Certains Juifs allèrent jusqu'à effacer les signes de la pratique qui était le plus directement en butte aux sarcasmes et à la répugnance des Grecs : la circoncision[2]. En présence de la politique royale, toutes les nuances d'attitude furent observées dans les milieux juifs, depuis l'adhésion entière en passant par l'opportunisme, jusqu'à la révolte[3].

Lors des entreprises d'Antiochus contre l'Égypte, des rixes et des pillages eurent lieu à l'occasion du passage des troupes ; les antipathies s'envenimèrent. Quand le roi revint, pressé par les menaces de Popilius Laenas (168) exigeant au nom du Sénat de Rome qu'il évacuât Chypre et l'Égypte, il soulagea sa fureur en passant par Jérusalem. Épiphane avait voulu helléniser tout l'Orient. Or le petit peuple juif,

1. *II Mac. IV.*
2. *I Mac. I.*
3. Voir le fait raconté dans *II Mac. IV, 18-20.*

qui jusqu'alors avait résisté à l'invasion de la religion grecque, constituait une tache au milieu de l'hellénisme triomphant. Le moment parut opportun à Épiphane d'abattre l'orgueil des Juifs obstinés, toujours prêts à la rébellion sous prétexte de religion : le parti sadducéen dominait à Jérusalem, et l'on n'ignorait pas qu'il était disposé aux plus larges abandons; et, d'autre part, la capitale contenait, depuis que l'esprit grec y avait pénétré, nombre de sceptiques prêts à accepter les coutumes et la religion des Grecs. En décembre 168, une statue de Zeus Olympien s'éleva dans le Temple de Yahweh[1]; les assemblées religieuses furent prohibées, les sacrifices interdits, les livres sacrés recherchés pour être détruits, les murs de la capitale renversés à l'exception de l'Akra, près du Temple, qui devait servir de forteresse aux Syriens et de refuge aux apostats. On châtia les mères qui faisaient circoncire leurs enfants ; bien des fidèles pieux (*khasidim*) affrontèrent le matyre.

Des Juifs, très nombreux, avaient quitté le pays et s'étaient dirigés de préférence vers l'Égypte, où Philométor se montrait bienveillant et accueillant. Les colonies d'Alexandrie et de Cyrène se développèrent.

La résistance armée commença dans les montagnes du Sud judéen, où s'était conservé un certain esprit militaire ; là, d'ailleurs le désert offrait, en cas de défaite, un asile et des auxiliaires, tels que les Arabes Nabatéens, toujours prêts au pillage. Après vingt-cinq ans de lutte, connue sous le nom de guerre des Macchabées, Simon délivra Jérusalem de la garnison syrienne : les Juifs se sentirent libres désormais et commencèrent à dater par les années du pontifical de Simon (142). Rome leur avait accordé son amitié une douzaine d'années plus tôt; en 140, il la leur confirma par une lettre aux rois et aux peuples d'Orient[2]. Ils eurent

1. *Cf. Mac. I, II Mac. VI; Josèphe, Ant. jud. XII, 7.*
2. *I Mac. XV, 16-23 ; Josèphe, Ant. jud., XIV*, VIII, *5.*

cependant bien des revers à essuyer sous Antiochus Sidète : Jérusalem fut reprise (automne 134 ou 133) ; Jean Hyrcan dut suivre le roi dans son expédition en Orient, et beaucoup de ses fidèles y périrent dans le désastre final de 129 : néanmoins, les Juifs saluèrent cette catastrophe comme une délivrance. Jean Hyrcan, revenu sain et sauf, se considéra désormais comme souverain indépendant et se fit, une fois de plus, reconnaître comme tel par les Romains. Il courut encore des dangers ; mais les querelles de succession qui divisaient ses voisins du Nord et du Sud lui assurèrent toute sa liberté d'action.

Avec les Asmonéens, le parti des Pharisiens avait acquis une grande influence, parce que ce fut en s'unissant aux chefs de ce parti que les Macchabées avaient pu résister à Antiochus Épiphane ; les Sadducéens, au contraire, s'étaient montrés faibles et lâches, aussi les plus compromis furent-ils chassés. Ainsi les Pharisiens conservèrent une influence prépondérante. Au commencement, ils s'étaient contentés d'être les conseillers de Jean Hyrcan ; plus tard, ils prétendirent être les tuteurs des dépositaires du pouvoir. A la suite d'un outrage reçu en public[1], Jean Hyrcan conçut des soupçons. Pour se venger, les Pharisiens prétendirent qu'il était un tyran jaloux, tenant à l'écart les gens pieux, s'obstinant à garder le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Ils prétendirent même qu'il aurait dû renoncer au Pontificat, parce que sa mère avait été captive au temps d'Antiochus Épiphane[2]. Les Sadducéens envenimèrent ces cancans calomnieux et, devant Hyrcan, affectèrent l'indignation. Hyrcan, victime de cette tactique, se jeta dans leur parti et se vengea des Pharisiens en faisant obstacle aux pratiques et aux dévotions nouvelles qu'ils avaient imaginées.

1. Josèphe, *Ant. Jud.*, XIII, VIII, 5-6.

2. Jos., *Antiq.*, XIII, III, 5, affirme que le fait était faux. D'ailleurs le *Lévitique* (XXI, 14) exigeait seulement que la femme du Grand-prêtre fût une vierge israélite. Cf. Lagrange, *Messianisme*, p. 8.

Mais il était périlleux d'avoir contre soi un parti qui faisait l'opinion de la foule : Hyrcan devint impopulaire. Il y eut des émeutes qu'il dut réprimer avec énergie[1]. Cependant, à la fin, ses vertus et ses victoires lui rendirent la faveur du peuple. Ses guerres furent des guerres de prosélytisme[2]. Il recouvra ce qui avait été repris par Antiochus Sidète et fit même des conquêtes nouvelles : il prit Samarie, saccagea le temple du mont Garizim et permit aux Juifs d'assouvir leur haine contre les Samaritains[3]. Il conquit la Galilée, en extermina partiellement les habitants et les remplaça par des colons israélites. Il occupa divers postes, de l'autre côté du Jourdain. L'État juif devint une puissance; Hyrcan battit monnaie. Quand il mourut, en 105, il ne restait au Grand-prêtre asmonéen qu'à prendre *le titre de roi* : c'est ce que fit son successeur Aristobule.

Ainsi, la rébellion, commencée pour assurer aux Juifs la liberté de conscience, avait abouti par surcroît à reconstituer autour de Jérusalem, pour la première fois depuis quatre siècles et demi, un État indépendant et fort; en outre, elle fortifia l'attachement des Juifs à la Loi pour laquelle tant des leurs étaient morts.

Alexandre Jannée[4] (104-76 av. J.-C.) aimait à se donner comme philhellène ; il n'en fut pas moins un roi juif, poursuivant la conquête des villes et des tribus voisines pour les contraindre à la circoncision. Six ans de guerre civile coûtèrent la vie à 50.000 Juifs, et la querelle des deux partis religieux ébranlèrent l'État[5]. D'après Josèphe, Jannée crucifia 800 de ses concitoyens, faisant massacrer sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants, tandis que lui-même

1. Jos. *Ant. jud.*, XIII. x. 7.
2. LAGRANGE, *l. c.*, p. 7-8.
3. Jos., *Antiq. jud.*, XIII, 18. Un siècle plus tard, nous lirons en *S. Jean*, IX, *9 : non coutuntur Judaei Samaritanis.*
4. Aristobule, fils de Jean Hyrcan, n'avait régné qu'un an.
5. Cf. LAGRANGE, *Messianisme*, p. 8, *suiv.*

festoyait avec des courtisanes[1]. Et cependant Pella était détruite de fond en comble, parce que les habitants ne voulaient pas accepter les coutumes juives[2]. En dépit des discordes intestines et de quelques sanglantes défaites, le Judaïsme était en progrès. Les Sadducéens pouvaient estimer que l'idéal messianique était en voie de se réaliser[3].

Sous la régence d'Alexandra (79), les Pharisiens l'emportèrent et commirent d'horribles excès. Une seconde guerre civile entre les deux fils d'Alexandra, Hyrcan et Aristobule, amena de nouvelles péripéties. Hyrcan fut renversé du trône; ce fut alors que Pompée intervint : il prit Jérusalem après un siège de trois mois, et y rétablit[4] Hyrcan qui promit un tribut annuel.

Pompée régla ensuite le sort de l'Asie où il ne laissa plus que des États vassaux de Rome.

En 90, avait éclaté en Italie un terrible soulèvement causé par les injustices et les violences des Romains. L'assassinat de Livius Drusus, qui s'était fait le défenseur des opprimés, fut le point de départ de la *Guerre sociale*. Elle fut terminée en 88, grâce aux exploits de *Sylla* et à l'habileté politique du Sénat. A des conditions déterminées, *le droit de cité fut étendu à tous les Italiens*. Après la mort de Sylla, les troubles recommencèrent. Crassus soutint et Pompée termina la *guerre des esclaves* qu'avait soulevés *Spartacus*. De retour à Rome, en 70, Pompée, jouant le rôle de conciliateur entre le Sénat et le peuple, rendit aux tribus tous les droits que Sylla leur avait enlevés pendant sa dictature. Ce fut alors que *Catilina*,

1. Jos. *Antiq.* XIII, XIV, 2.
2. *Ibid.* XIII, XV, 4.
3. Lagrange, *l. c.*, p. 9.
4. Il avait imposé aux Juifs la *rétrocession de leurs conquêtes, la perte de leur indépendance, la fin du pouvoir royal héréditaire* et l'organisation que Josèphe a appelée « le régime aristocratique » (*Bell. jud.* I viii, 5). Ce fut à cette époque que les Pharisiens écrivirent, entre autres ouvrages, les *Psaumes de Salomon*, œuvre de haine contre les Asmonéens, de vengeance contre Pompée, d'espérance dans le Roi descendu de David qui doit relever la monarchie et faire régner Dieu par les Juifs.

patricien perdu de dettes et de crimes, voulut s'emparer du pouvoir. Ses desseins furent déjoués par *Cicéron*, en 63.

Le parti populaire trouva alors un chef énergique et ambitieux dans *César*. Celui-ci constitua avec *Pompée*, quand il revint d'Asie, et avec *Crassus* le premier *Triumvirat*. Nommé consul, César fit une guerre acharnée au Sénat. Devenu proconsul des Gaules, il franchit les Alpes, en 53. En deux ans, il acquit ce qui, plus d'une fois, a suffi à un homme d'État pour renverser les lois de sa patrie : le prestige de la gloire militaire, une armée dévouée, et de grandes richesses. En 51, *Vercingétorix* dut se rendre : la Gaule succombait pour n'avoir pas su s'unir devant son ennemi.

Cependant le Sénat, inquiet, avait fait Pompée seul consul et exigé de César qu'il abandonnât son commandement et ses troupes. Pour toute réponse, le Maître des Gaules franchit le Rubicon et arriva à Rome. Le Sénat se réfugia dans le sud de l'Italie, puis dans l'Épire, avec Pompée qui n'avait pas su préparer la résistance. La Guerre civile était commencée. *En soixante jours*, César conquit l'Italie et l'Espagne (49), puis l'Épire, où Pompée avait pu lui tenir tête pendant quatre mois (*Pharsale*, en 48). En 45, il prenait, pour lui seul, tout le pouvoir. Le dictateur justifia sa toute-puissance par sa clémence et sa bonne administration. Mais les partisans de l'ancienne Constitution n'avaient pas désarmé : un groupe de conjurés, dirigés par *Brutus* et Cassius, l'assassina, en mars 44. Une lutte s'engagea alors entre *Antoine*, lieutenant de César, *Octave*, fils adoptif du grand capitaine, et *Lépide*; elle aboutit à la formation du *triumvirat* des trois rivaux. Après s'être débarrassés de leurs adversaires par de sanglantes proscriptions, dont la plus illustre victime fut Cicéron, les triumvirs passèrent en Macédoine où, dans les deux batailles de Philippes, ils détruisirent l'armée républicaine.

Après un nouveau partage du monde, Octave se défit de Lépide à qui fut confiée la charge de Grand-pontife : Il

administra l'Italie avec sagesse. En Orient. Antoine s'oublia auprès de la reine d'Égypte, Cléopâtre, qui d'ailleurs le perdit en le laissant battre sur mer, à *Actium*, 31 av. J.-C., et en lui imposant de se suicider. Octave passa à Alexandrie et fit de l'Égypte une province romaine. De retour à Rome, il organisa le nouveau gouvernement en réunissant entre ses mains les principales magistratures républicaines. Cette concentration fut terminée l'an 13 av. J.-C. Depuis l'an 27, le Sénat lui avait donné un nom jusqu'alors réservé aux dieux : celui d'*Auguste*[1].

En Judée, *Hérode* était au pouvoir. Tout fut extraordinaire dans l'avènement de cet Iduméen. Il était circoncis, de naissance obscure. Sans doute, on ne pouvait pas le regarder comme un messie ; — pas même à la manière dont Cyrus l'avait été : — mais n'était-il pas un instrument de Dieu, celui de sa colère ? Les Pharisiens le pensèrent ; aussi Sameas, un de leurs principaux maîtres[2], trahissant la cause des Asmonéens, conseilla-t-il d'ouvrir à Hérode les portes de Jérusalem. Cette mesure contrariait les aspirations nationales, car Antigone, le dernier représentant des Asmonéens, était cher aux partisans de l'indépendance, à la fois comme descendant des rois de cette lignée et comme ennemi né des Romains puisqu'il avait été mis sur le trône par les Parthes. Hérode ne put en triompher qu'avec l'appui d'Antoine[3].

Le règne du nouveau roi (37-4 av. J.-C.) sembla d'abord donner satisfaction aux exigences légitimes de ceux qui faisaient passer avant tout la religion ; mais quand il se fut débarrassé des dernières personnes apparentées aux Asmonéens, en 25 av. J.-C., la douzième année de son règne, il

1. Nous considérons la suite de la *période romaine* comme se rapportant au Milieu biblique du *Nouveau Testament*, dont nous ne nous occupons pas dans cet ouvrage.
2. Jos. *Ant. jud.*, XV, I, 1.
3. Cf. *Ant. jud.*, XV, I, 2.

négligea de ménager la foi de ses sujets[1], sans rompre jamais ouvertement avec la religion juive. Les conjurations se multiplièrent ; la résistance était menée par les Pharisiens. Hérode les ménagea d'abord : mais, quand ils refusèrent de prêter serment à l'empereur Auguste, quand ils prédirent à la femme de Phéroras que, par un décret de Dieu, le pouvoir serait enlevé à Hérode pour revenir à sa famille à elle, cela tournait au complot : Hérode sévit. Ceci se passait environ deux ans avant la naissance de Jésus.

ARTICLE V

Le milieu palestinien à l'époque gréco-romaine[2].

1. *Situation politique et ethnologique.*

Il faut remarquer d'abord que, pendant la période gréco-romaine, la force du peuple juif et l'étendue de son action furent sensiblement modifiées : Depuis le début des temps hellénistiques jusqu'à l'héroïque soulèvement des Macchabées, le développement du mouvement grec fit reculer le Judaïsme ; au contraire, celui-ci par les victoires asmonéennes gagna du terrain en étendue et en profondeur. Au début des temps macchabéens, *il n'existe de population juive compacte que dans la Judée proprement dite*, c'est-à-dire dans le pays[3] qui s'étend au sud de Samarie.

Voici, en quelques mots, quel était l'état géographico-ethnologique de la Judée.

De 175 à 135, c'est-à-dire d'Antiochus Épiphane à Jean Hyrcan : Les cantons les plus septentrionaux en communion avec la Communauté de Jérusalem étaient les νομοί de

1. Jos., *Ant. jud.*, XVII, vii, 10.
2. Schürer, t. II, p. 1-71.
3. Appelé, dans le Livre des *Macchabées*, Ἰούδα, γῆ Ἰούδα, ou bien Ἰουδαία.

Lydda, Ramathaïm, Éphraïm. Jusqu'en 145, ils dépendaient politiquement de Samarie, mais ensuite ils furent donnés par Démétrius II au Grand-prêtre Jonathan. A l'est, le Jourdain formait frontière. Au sud, Bethsur était le poste le plus avancé; retombé au pouvoir des rois de Syrie, il fut reconquis par *Simon* Macchabée. A l'ouest, les villes du littoral étaient toutes païennes; Gaza, Anthedon, Ascalon, Asdod le furent toujours. Le point le plus avancé du Judaïsme, de ce côté, était Lydda; non loin de là, Adida. Au sud, Emmaüs; un peu à l'ouest d'Emmaüs, Gazara était païenne.

De 135 à 104, de Jean Hyrcan à Jannée. La soumission des Iduméens permit au Judaïsme de gagner au sud. Jean Hyrcan prit Adora et Marisa; il soumit l'Idumée tout entière et imposa aux habitants la circoncision et la loi de Moïse.

De 104 à 78, la conquête de Raphia, Gaza, Anthédon, par Jannée n'amena point la judaïsation de ces villes.

De 78 à J.-C., il n'y a rien à ajouter, si ce n'est que sur le littoral, le gros de la population n'était juif qu'à Joppé et à Jamnia.

Mais il faut noter qu'aux temps macchabéens la Galilée devint juive dans une certaine mesure et cette « judaïsation » fut l'œuvre principalement d'Aristobule I; elle sera achevée par Alexandra. Au delà du Jourdain également, le Judaïsme se développa beaucoup au temps des Macchabées. Au commencement, il y avait encore des tribus païennes, sans culture, à côté des cantons fondés par Alexandre le Grand, tels que : Hippos, Gadara, Pella, Dium, Gerasa, Philadelphie. En ces régions comme en Galilée, les Juifs formaient une *diaspora*. On peut en dire autant de Galaad, ainsi que le montre l'expédition de Judas Macchabée qui finit par ramener avec lui en Judée tous les Juifs de la contrée. A l'orient de la mer Morte, Jean Hyrcan prit Medaba. Alexandre Jannée soumit une grande partie du pays, occupa les villes grecques de Gadara, Pella, Dium,

Gérasa, et rendit tributaires les Moabites et les Galaadites. A la fin de son règne, tous le pays situé au delà du Jourdain, depuis le lac de Mérom jusqu'à la mer Morte, devait reconnaître sa suzeraineté. Ces conquêtes eurent une grande importance pour la « judaïsation », surtout lorsque, sous le règne d'Alexandra, ce furent les Pharisiens qui gouvernèrent. La culture grecque fut rétablie par Pompée et Gabinius dans les villes hellénistiques; néanmoins la « judaïsation » fut assez grande, du moins dans les centres les plus rapprochés de la Judée, pour qu'à l'époque romano-hérodienne ces cantons formassent une province juive.

Durant cette dernière période romano-hérodienne, le pays est divisé en trois provinces : la Judée, la Galilée et la Pérée; mais leur population n'est pas exclusivement juive. Le Judaïsme s'était développé beaucoup, tant en étendue qu'en profondeur jusqu'au règne d'Alexandra; mais, dans la suite, au temps des Romains et d'Hérode, il s'arrêta et même recula. Pompée, Gabinius et Hérode favorisèrent à nouveau la civilisation hellénistique. Les villes détruites par Jannée furent rebâties. Hérode fit pénétrer même à l'intérieur du pays les splendeurs de l'Hellénisme païen; toutefois, le Judaïsme pharisien s'y était implanté assez pour qu'aucune réaction considérable fût possible; c'est pourquoi le roi dut épargner généralement les idées juives.

Désormais, on ne peut plus parler de grosses fractions païennes dans l'intérieur de la Judée; en Galilée et en Pérée, au contraire, il en va autrement : les frontières entre population juive et population païenne y sont ou plus récentes ou moins fixes. Nonobstant leur communauté religieuse et nationale, Judéens, Galiléens et Péréens ont admis des différences de coutumes qui leur donnent une certaine autonomie[1].

1. La Mishna cite quelques différences relatives au droit matrimonial et à la loi du repos, etc. *Kethuboth* I, 5; IV, 12; *Jebamoth* IV, 10.

A l'est du lac de Génésareth, la Gaulanitide, la Batanée, la Trachaunitide et l'Auranitide offraient un mélange de populations plus bigarrées encore. L'élément fixe était constitué par des Juifs et des Syriens [1], puis par des bandes importantes de nomades qui, des défilés ou des cavernes où ils se cachaient, se précipitaient sur les bourgades pour les razzier. Bien qu'il fût difficile de les atteindre, Hérode réussit à leur faire sentir son autorité et à mettre un peu d'ordre en ces lieux; il y fixa des colonies étrangères pour contenir les éléments turbulents : Des Iduméens en Trachaunitide [2], des Juifs belliqueux de Babylonie en Batanée [3].

Entre la Judée et la Galilée était la province de Samarie, avec les villes de Samarie et de Scythopolis. A Samarie, Alexandre le Grand avait établi une colonie macédonienne. La ville, détruite par Jean Hyrcan, fut rebâtie par Hérode sur le modèle d'une cité hellénistique. Sa population était en majorité païenne, comme celle de Scythopolis. En plus d'une fraction importante de Juifs, il y avait des Samaritains qui descendaient des anciens Israélites et d'éléments païens, particulièrement de colons païens qui y avaient été transplantés par les Assyriens, c'est-à-dire des gens de Kutha, d'Ava, d'Hamath, de Sepharvaïm et de Babylonie.

La langue de la population juive, sur l'aire géographique dont nous venons de parler, était non plus l'hébreu, mais l'araméen, du moins au dernier siècle antérieur à J.-C. On ne peut pas déterminer avec précision l'époque à laquelle s'opéra le changement, mais il est probable que la langue nouvelle pénétra insensiblement du Nord vers la Palestine. Quoi qu'il en soit, les parties les plus anciennes du *Livre d'Hénoch*, qui remontent au IIe siècle av. J.-C., furent écrites en araméen, et, au temps du Christ, le peuple ne parlait

1. Jos. *Bell. jud.* III, 3, 5 : οἰκοῦσι δὲ αὐτην μιγαδες Ἰουδαῖοί τε καὶ Σύροι.
2. Jos., *Antiq.*, XVI, 9, 2.
3. *Ibid.* XVII, 2, 1-3.

que cette langue ; il avait oublié l'hébreu à un tel point que l'on devait traduire, verset par verset, les passages de la Bible qui étaient lus dans les Synagogues. L'hébreu demeura la langue sacrée et aussi la langue des Docteurs, qui l'employaient dans les discussions juridiques.

Mais, comme les populations grecques entouraient et même fréquentaient la Judée, le contact des Juifs avec elles était inévitable ; inévitable aussi, par conséquent, une certaine connaissance du grec ; d'autre part, comme la Judée dut obéir aux Ptolémées d'abord, puis aux Séleucides, aux Romains, à Hérode, tous propagateurs de la culture grecque, et que les Asmonéens eux-mêmes l'avaient favorisée dans une certaine mesure ; comme, d'autre part, les étrangers avaient amené avec eux des éléments grecs — non seulement leurs troupes, officiers et soldats, mais d'autres gens encore ; — comme enfin, outre les milliers de Juifs hellénisés et les prosélytes grecs, une foule d'étrangers accouraient à Jérusalem lors des fêtes juives, il s'ensuit qu'une quantité de Juifs dont il n'est pas possible d'apprécier l'importance, connaissait le grec.

A partir de la domination romaine, le latin fut aussi employé ; au Iᵉʳ siècle, on ne s'en servait que pour les inscriptions, pour les décrets et autres documents semblables.

2. *L'hellénisme dans les pays non judéens*[1].

A l'époque gréco-romaine, comme d'ailleurs dans l'antiquité, l'aire du Judaïsme était entourée de pays païens. Les Juifs ne touchaient la mer que par Jamnia et Joppé ; hors de ces deux points, les frontières occidentales étaient constituées, non pas par la mer, mais par les territoires païens des villes philistines et phéniciennes. Dans ces dernières régions, l'hellénisme était implanté bien plus profondément qu'en pays juif, et aucun obstacle n'était venu interrompre

1. Schürer, p. 21, s.

l'hellénisation comme avait fait la guerre macchabéenne; et, d'autre part, le paganisme était autrement favorable que le monothéisme hébreu à la pénétration intime de l'hellénisme dans la civilisation. Aussi les gens cultivés des grandes villes situées à l'est ou à l'ouest de la Palestine furent-ils hellénisés longtemps avant la période romaine. Et l'hellénisme pénétra même dans la religion. Sans doute les cultes indigènes, par exemple ceux des villes philistines ou phéniciennes, survécurent, mais plus ou moins mêlés à des éléments grecs. En certaines villes s'établirent des cultes purement grecs; ainsi on rencontre, dans les derniers temps, à Raphia, *Apollon* et *Artémis*; à Anthédon, *Astarté*; Gaza avait un temple d'Apollon du temps d'Alexandre Jannée, et, à l'époque romaine, une divinité mi-grecque, mi-sémitique, Μαρνας; Ascalon honora Astarté, frappa sur ses médailles l'image de *Poseidon*, *Asclepios*, *Helios*, *Athéné*, et, avant l'avènement d'Hérode, elle eut un temple à *Apollon*; Azot — l'antique Ashdod — eut, à l'époque prémacchabéenne, un temple en l'honneur du dieu philistin *Dagon*, qui fut honoré aussi à Gaza et à Ascalon. En Batanée, Karnaïm honorait la déesse Atargatis.

De ces villes on ne peut guère dire autre chose de positif et d'explicite av. J.-C.

Les régions hellénisées étaient *organisées politiquement* en provinces, c'est-à-dire que les localités étaient groupées autour des villes principales qui étaient des centres politiques. Chaque département jouissait d'une autonomie relative; il relevait de l'autorité militaire des souverains, syriens ou autres, était soumis au tribut et à d'autres contributions publiques. A la tête du département, il y avait un sénat démocratique composé de plus de cent membres. Naturellement, Ptolémées, Séleucide et Romains imprimèrent à cette organisation des caractères un peu différents[1].

1. Schürer, p. 72-175.

3. *L'hellénisme en pays judéen.*

a. — L'influence de l'hellénisme. L'hellénisme, c'est-à-dire cette forme de la civilisation qui empruntait aux civilisations non grecques tous les éléments utiles pour devenir universelle, n'exercera pleinement son influence qu'après Jésus-Christ, mais il est bien sûr (quoiqu'on ne puisse suivre sa première évolution) que c'est av. J.-C. qu'il avait commencé. La petite Judée, à l'exception de Lydda et de la Samarie, était entourée de toutes parts de pays hellénistiques avec lesquels elle était obligée d'avoir des relations commerciales; les Macchabées s'étaient soulevés, non pas directement contre l'hellénisme, mais contre le paganisme, et, plus tard, le gouvernement des Asmonéens fut, dans une certaine mesure, hellénistique puisque, pour ne citer que deux ou trois faits, ces princes eurent à leur solde des mercenaires étrangers, frappèrent des monnaies grecques, prirent des noms grecs, et tels d'entre eux (Aristobule, particulièrement) favorisèrent directement l'hellénisme; tout cela permet d'affirmer *qu'au commencement de la période romano-hérodienne, la civilisation hellénistique exerça quelque influence sur la Judée.* D'ailleurs, on peut assez bien constater cette influence dans *l'architecture*, qui est hellénistique dans certaines villes environnant la Judée : ces villes ont leurs ναούς, leurs θέατρα, leurs γυμνάσια, leurs ἐξέδρας, leurs στοάς, leurs ἀγοράς, leurs ὑδάτων εἰσαγωγάς, leurs βαλανεῖα, leurs κρῆνας, leurs περίστυλα à la grecque. Le style hellénistique fut adopté par Hérode pour son palais de Jérusalem et pour d'autres monuments de la capitale[1]. *La sculpture*, au contraire, n'exerça aucune influence en Judée, parce qu'il était interdit aux Juifs de faire aucune sorte d'image d'hommes ou d'animaux.

1. Cf. *Bell. jud.*, I, 21, 11; V, 4, 4.

L'influence hellénistique fut plus marquée dans le domaine du *commerce*, de *l'industrie*, et des besoins de chaque jour. Depuis des siècles déjà, tous les pays méditerranéens entretenaient, par l'intermédiaire des Phéniciens, des relations intenses d'échange mutuel, mais tandis que, dans l'antiquité, c'étaient les Orientaux qui donnaient, maintenant ce sont eux qui reçoivent[1] et ce sont les Gréco-Romains qui servent d'intermédiaires et qui ont la prépondérance pour le grand commerce ; ce fait apparaît clairement dans le trafic judéo-palestinien : celui-ci non seulement a entraîné des Juifs un peu dans toutes les parties du monde, mais il a amené en Palestine des commerçants grecs. Dès le temps d'Alexandre le Grand, il y a à Akko-Ptolémaïs une colonie de négociants grecs; à la même époque, le commerce grec pénètre en d'autres villes du littoral : Gaza, Askalon, Dora[2]. Sous Hyrcan I (135-102[3]), les marchands athéniens viennent jusqu'en Judée. Dès lors, les termes techniques du commerce sont grecs, mal déguisés en araméen[4]. Tout le système monétaire de la Palestine est en partie phénico-hellénique, en partie grec ou romain.

b. — La réaction du Judaïsme contre l'Hellénisme. Plus l'Hellénisme apparaissait fort et prépondérant dans sa marche en avant, plus fut énergique le sentiment qu'il fallait s'opposer à ce progrès. L'arrêter paraissait impossible, c'est pourquoi les Docteurs tâchèrent d'opposer de puissantes barrières à ce qui n'était pas conforme à la Loi. Cette vigilance était une question vitale pour le Judaïsme comme tel ;

1. Citons quelques objets d'importation. 1° *Comestibles*. D'Égypte : une espèce de bière; diverses espèces de poissons et de végétaux; des courges; de Cilicie : des fèves; de Grèce : de l'hysope et des courges; etc. 2° *Vêtements et étoffes* : le lin de Péluse et de l'Inde; des *sagum*, *dalmatica*, *stola*, etc. en feutre de Cilicie. 3° *Mobilier* : on recevait des Grecs ou des Romains les *subsellium*, καθέδρα, *velum*, *specularium tabula*, φιάλη, *mappa*, *cupa*, *capsa*... Cf. Schürer, 52, 53-56.

2. Cf. Schürer (Détails et références), p. 51.

3. *Ibid.*, p. 43. n. 113.

4. מנפול = μονοπώλης; פלטר = πρατήρ : marchand au détail; פנקל = πίναξ.

s'il voulait n'être pas vaincu dans cette lutte, il fallait qu'il s'opposât à l'adversaire avec la plus grande énergie; mais. le danger croissait par le fait même de la préoccupation anxieuse que l'on avait de la détourner, car plus était subtile la casuistique qui déterminait les cas où les contacts directs ou indirects avec les non-Juifs constituaient des souillures, plus devenaient fréquents les dangers, parce que c'était chaque jour que l'on était en contact avec quelque personne ou quelque objet *goïm* ou païen. De là, des situations inextricables.

Deux points retenaient particulièrement l'attention des Docteurs : 1° le culte païen des idoles; 2° la méconnaissance, de la part des païens, des lois de la pureté légale.

Relativement au culte des idoles, par une application rigide de la loi mosaïque[1], on prohibait tout objet, quel qu'il fût, qui pouvait avoir eu quelque rapport avec le culte des idoles : ainsi, il était défendu non seulement de boire du vin païen, mais même d'en retirer une utilité quelconque, sous prétexte que ce *pouvait* être du vin de libation; pour un motif analogue, on refusa d'admettre qu'Hérode pût placer des trophées dans un théâtre ou une aigle d'or à la porte du Temple.

Tout cela séparait déjà les Juifs des *goïm*. La séparation fut rendue plus rigoureuse encore par la considération que le paganisme, n'observant pas les lois de la pureté rituelle, était impur, et que, par suite, tout rapport avec des païens rendait impur; tout ce qui appartenait aux païens ou venait d'eux était impur : maisons, ustensiles, argent; y toucher rendait impur. Les conséquences pratiques des souillures légales étaient gênantes.

Les Juifs se considéraient comme les seuls possesseurs légitimes de la Palestine, parce qu'elle était *leur Terre promise*; aussi leur était-il défendu de louer aux païens des

1. *Ex.*, XX, 4; *cf. Deut.*, IV, 15-27; *Lev.*, XXVI, 1.

maisons et surtout des champs. Mais les païens occupaient maintenant le pays ! On comprend que cette question ait pu se poser : « Est-il permis de payer le tribut à César? ».

Administration. — Les villes juives étaient administrées par les *Anciens*, c'est-à-dire par les chefs de famille les plus considérables. Parmi eux, on choisissait les juges qui formaient le *sanhédrin local*. Un condamné à mort n'avait pas droit d'appel; mais, dans les cas épineux, les juges eux-mêmes portaient leur cause au tribunal supérieur.

Le Sanhédrin[1]. — Le pouvoir du *Sanhédrin* de Jérusalem s'étendait, à l'époque grecque, à toute la nation juive. Les Rabbins ont prétendu que l'existence de ce *Sénat aristocratique* remontait jusqu'au temps de Moïse; en réalité, il ne paraît à l'horizon de l'Histoire qu'à l'époque perse. A ce moment, les Juifs, soumis à la domination étrangère, constituaient une communauté se dirigeant elle-même; ils reconnurent une autorité analogue à celle que l'on appela, aux temps gréco-romains, la γερουσία[2] ou Sénat, qui avait à sa tête le Grand-prêtre. Lorsque changea la dynastie sacerdotale, avec les Macchabées, la γερουσία fut modifiée, c'est-à-dire purgée de ses éléments hellénisants, mais elle ne fut pas supprimée; elle ne fut pas supprimée non plus, lorsque, à partir d'Alexandre Jannée qui prit le titre de roi, les Asmonéens firent un pas en avant vers la monarchie. Sous Alexandra, la γερουσία existe encore[3], mais il semble qu'elle ait admis dès lors, en son sein, un nombre plus grand de Docteurs.

Gabinius (57-55) établit pour les Juifs cinq σύνοδοι ou συνέδρια; trois étaient sur territoire judéen : c'étaient ceux de Jérusalem, de Gazara et de Jéricho; mais cette institution ne dura que dix ans. Sous César, on revint à l'organisation

1. Schürer, 188-214.
2. Cf. Jos., *Ant jud.*, XII, 3, 3.
3. Cf. *Ant. jud.*, XIII, 6, 5.

antérieure. A partir de ce jour, le mot συνέδριον désigne le *Sénat de Jérusalem*.

Sa composition. — Il y a soixante et onze membres appartenant à trois catégories : les Grands-prêtres ἀρχιερεῖς, les scribes γραμματεῖς, les Anciens ou chefs de famille. Au point de vue des opinions, à l'époque romaine, les Sanhédrites étaient, les uns *Sadducéens*, les autres *Pharisiens*; les premiers exerçaient les fonctions principales : c'est à ce parti qu'appartenaient généralement les ἀρχιερεῖς; le parti pharisien — celui des Docteurs γραμματεῖς — était le plus influent.

Sa compétence. — Le Sanhédrin de la capitale formulait des règles ou décisions sur toutes les questions qui échappaient à la compétence des sanhédrins de province. « Il était à la fois *parlement* et *concile*[1] ». Il se réunissait dans une salle du Temple et traitait les causes oralement. Deux témoins étaient nécessaires pour qu'une accusation fût reçue. La sentence de condamnation n'avait de valeur que si elle était portée à la majorité de deux voix au moins.

Peines. — Le *talion* était à peu près tombé en désuétude. On infligeait surtout, suivant le cas, l'*amende* comme compensation du dommage causé; la *prison* (préventive le plus souvent); le *sacrifice expiatoire* pour certains délits. La *flagellation*, peine corporelle la plus fréquente et dont frappaient même les tribunaux inférieurs, n'était *pas* considérée comme *infamante*; la loi juive ne permettait pas de frapper plus de quarante coups : pour être sûrs de ne pas dépasser ce chiffre, on n'en donnait que trente-neuf; on ne condamnait d'ailleurs à ce maximum que pour les fautes plus graves (La flagellation romaine — celle dont on frappera le Christ — suivait d'autres règles : le nombre de coups n'était pas limité; on l'infligeait aux *cives* avec des verges, aux *servi* avec des

1. Edm. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*. In-8, Paris, 1885, p. 102.

courroies armées d'osselets ou avec des lanières plus fines et cinglantes).

L'excommunication. — On commençait par isoler le coupable pendant trente jours; s'il ne s'amendait pas, un tribunal de dix membres le chassait de la communauté. L'excommunication absolue ne pouvait être portée que par le Sanhédrin tout entier qui invoquait la malédiction et la mort sur le coupable auquel il ne restait plus qu'à quitter le pays.

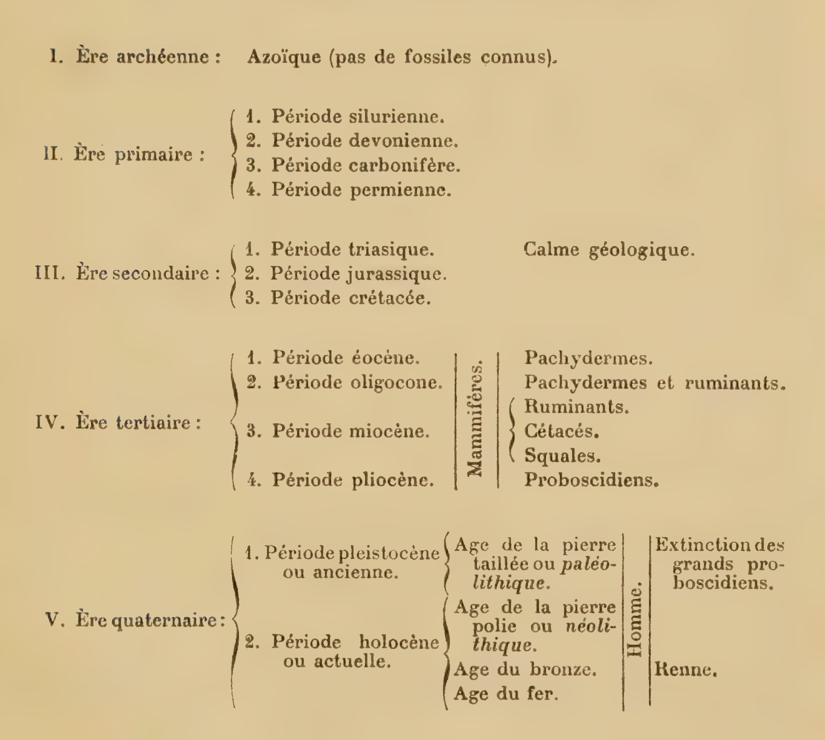
La mort. — Les Juifs infligeaient cette peine en général par la *lapidation*, qui était exécutée suivant ces règles fixes : D'une hauteur égale à deux fois la taille d'homme, deux témoins précipitaient le condamné et lui jetaient une grosse pierre; s'il survivait, le peuple alors finissait de le lapider.

(Les Romains crucifiaient les coupables qui n'étaient pas *cives romani*).

LES CINQ GRANDES ÉPOQUES GÉOLOGIQUES

de l'histoire de la Terre

DEPUIS LA SOLIDIFICATION DE SON ÉCORCE



Ces périodes se différencient surtout à l'aide des *fossiles*.

I. Ère archéenne :	Azoïque (pas de fossiles connus).			
II. Ère primaire :	1. Période silurienne.			
	2. Période devonienne.			
	3. Période carbonifère.			
	4. Période permienne.			
III. Ère secondaire :	1. Période triasique.			Calme géologique.
	2. Période jurassique.			
	3. Période crétacée.			
IV. Ère tertiaire :	1. Période éocène.		Mammifères.	Pachydermes.
	2. Période oligocone.		Mammifères.	Pachydermes et ruminants.
	3. Période miocène.		Mammifères.	Ruminants. Cétacés. Squales.
	4. Période pliocène.		Mammifères.	Proboscidiens.
V. Ère quaternaire :	1. Période pleistocène ou ancienne.	Age de la pierre taillée ou *paléolithique*.	Homme.	Extinction des grands proboscidiens.
	2. Période holocène ou actuelle.	Age de la pierre polie ou *néolithique*.	Homme.	
		Age du bronze.	Homme.	Renne.
		Age du fer.	Homme.	

DIVISION CHRONOLOGIQUE
DE L'AGE DE LA PIERRE

DIVISIONS GÉOLOGIQUES		FAUNE	INDUSTRIE
Quaternaire actuel ou holocène	Néolithique	Espèces actuelles	Néolithique Azilien, phase de transition
Quaternaire ancien ou pléistocène Age paléolithique	Supérieur	Époque du Renne	Magdalénien Solutréen Aurignacien
	Moyen	Époque du Mammouth	Moustérien
	Inférieur	Époque de l'Hippopotame	Acheuléen Chelléen

(Ce tableau est à lire de bas en haut).

QUELQUES POINTS REPÈRE
POUR LES TEMPS PRÉHISTORIQUES[1] EN ORIENT

CRÈTE

Néolithique : 6 m. 43.

Minoèn ancien 1 m. 33 :
- I. Chalcolithique ou oenéolithique : 0 m. 33.
- II. IV[e] Dynastie égyptienne : 0 m. 56.
- III. 0 m. 44.

Minoèn moyen 1 m. 50 :
- I. Palais primitif de Cnossos (encore mal connu).
- II. Premiers palais de Cnossos et de Phaestos.
- III. Seconds palais de Cnossos et de Phaestos.

Minoèn récent 2 m. 50 :
- I. Haghia Triada.
- II. Remaniements des seconds palais de Cnossos et de Phaestos.
- III. Mycénien.

Synchronismes.

		PÉTRIE	ÉVANS	Ed. MEYER
Premiers palais (minoèn moyen II)	XII[e] Dynastie	3460-3248	2500-2200	2000-1800
Seconds palais (minoèn moyen III)	XIII[e] Dynastie	3248-2536	2200-1800	1800-1600
Seconds palais remaniés minoèn récent I et II	Fin des Hyksôs; début de la XVIII[e] Dynast.	2536-1500	1600-1450	1600-1450
Réoccupation partielle	XVIII[e]-XIX[e] Dynast.			1450-1100

1. D'après R. Dussaud. *Civilis. préhell.* 55-56.

CÉRAMIQUE MYCÉNIENNE

1450-1100[1]

Résumé du classement[2].

1. Vases à peinture *mate* directement appliquée sur l'argile.

2. Vases *lustrés ;* 4 styles :

1. Vases *couverts* d'un *brillant* sur lequel on a peint des ornements en *mat* blanc et rouge.

2. Terre assez grossière, recouverte d'une couche d'argile plus fine, de ton jaunâtre, souvent très clair. Les ornements sont posés en noir lustré.

3. Le plus répandu. Le fond jaune pâle est formé par l'argile même du vase préparée avec une terre fine.

Les ornements floraux ou marins tendent de plus en plus à la stylisation.

Le décor est *peint* en noir lustré qui passe au brun ou au rouge sous l'effet d'une flamme oxydante. Cette technique du noir brillant a été inventée en Crète ; elle constituera l'élément classique de la peinture grecque.

4. (vers 1400) Décor noir, peu lustré, posé sur une terre rougeâtre peu brillante.

Figures humaines et animaux abondent, mais traités presque géométriquement.

1. D'après Ed. Meyer.

2. Voir R. Dussaud, *l. c.*, 154 suiv.

GRANDES ÉTAPES HISTORIQUES EN CANAAN[1]

Début de l'art du MÉTAL

Période			Caractères
I Cananéen ancien, (vers 3000-1550) L'influence mésopotamienne domine :	1.		Céramique faite à la main : 1° polie à l'aide d'un corps dur, silex ou os; — ou bien 2° égratignée avec un outil dentelé (Céramique *peignée*). Les stries se recoupent, imitant des récipients *en vannerie*. Quelquefois, décor *en relief* imitant des *cordelettes* et enserrant le vase. Anse pleine *ondulée*.
	2.		Céramique au décor *peint*, linéaire, rouge ou brun sur fond jaune. Panse souvent sphérique; anses mal dégagées (Jérusalem).
	3.		Céramique plus commune, peinte en traits parallèles se recoupant, en tons souvent violacés, posés sur une terre grossière. Vers la fin *apparaît l'influence égéenne*.
II Cananéen moyen, (1550-1100) que signale la conquête égyptienne, avec le Nouvel Empire. (Lakish III et Lakish IV) :	1.	Lakish III (vers 1350) :	Influence égéene. Usage du *tour*. Céramique peinte en plusieurs tons : *noir* plus ou moins lustré, *rouge* ou *brun* foncé (plus rarement vermillon, jaune ou blanc). Volatiles, cervidés, poissons dessinés en *larges* teintes plates. Bols cypriotes, à anse horizontale et décor géométrique.
		Lakish IV :	Dessin monochrome en traits *minces*. Terre plus fine, mieux préparée, bien cuite. Vases plus élancés, souvent munis d'un pied (céramique philistine?)
	2.	Lakish IV :	*L'influence cypriote* domine en céramique; *bilbils* cypriotes avec imitations locales.
III Cananéen récent (1100-332)			On commence à faire usage d'armes et d'outils en *fer*. L'influence mycénienne disparaît. Nouveau style géométrique probablement importé de Chypre.
IV Période séleucide à partir de 332 av. J.-C. :			Elle commence après la conquête d'Alexandre le Grand. L'influence héllénistique prévaut, et l'art judaïque, qui jettera tant d'éclat sous Hérode le Grand, se constitue.

1. D'après R. Dussaud, Musée du Louvre, *Les Monuments palestiniens et judaïques*, in-8, Paris, 1912, chap. X.

LES PRINCIPAUX PHARAONS[1]

1re Dynastie (Thinite).

D'après les *Monuments*.		D'après les *listes royales*.
	Scorpion.	
	Narmer.	
Vers 3315.	Horus 'Aha.	*Menès.*
		Atôti I.
	Horus Khent.	Atôti II.
		Atôti III.
	Horus Djet.	....
		....
	Horus Den.	Usaphaïs.
	Horus Andjeb.	Miebis.
	Horus Semerkhet.	Semempses (?)
	Horus Qa'.	Qebhu.
		Beunuter.

2e Dynastie (Thinite).
3e Dynastie (Memphite).

D'après les *Monuments*.	D'après les *listes royales*.
Horus Neterkhet.	Djoser.
....	....
....	....

Ancien Empire.

2840-2680. *4e Dynastie* (Memphite).
Snofru.
Khéops.
....
Khephren.
Mykerinos;...
5e Dynastie (d'Elephantine).
Userkaf.
Sahure'.
Nefererkere';...
Neweserre';...
Unas.
6e Dynastie (Memphite).
Teti;...
Pepi I;...
Pepi II;...
7e et 8e Dynasties (Memphites).

Moyen Empire.

2000-1788. *12e Dynastie.*
Les Amenemhat et les Senusret.
13e Dynastie.
... Anarchie.
Les *Hyksôs.*
17e Dynastie.

1. La Chronologie égyptienne n'est pas encore fixée d'une manière précise, du moins avant la XVIIIe dynastie.

Nouvel Empire.

18ᵉ Dynastie (Thébaine).

1580-1321. Les Amenophis et les Thutmès.

1320-1080. *19ᵉ et 20ᵉ Dynasties* (Thébaines).

Les Séti et les Ramsès.

Ramsès II.

Menephtah I.

Période Saïte.

1ʳᵉ période : 1080-525.

21ᵉ Dynastie (Tanite et Thébaine).

950-800. *22ᵉ Dynastie* (Bubastide).

Sheshonq.

23ᵉ Dynastie (Tanite).

24ᵉ Dynastie (Saïte).

Tafnakhti.

Bukunrinif (Bocchoris).

25ᵉ Dynastie (Ethiopienne et Saïte).

715-703. Sabacon.

703-693. Shabitqu.

693-666. Taharqu.

26ᵉ Dynastie (Saïte).

662-611. Psammetik I.

611-595. Nekao II.

595-589. Psammetik II.

589-569. Apriès (Hophra).

569-526. Ahmasis.

525. Psammetik III.

(Sous les Perses.)

525-332. *27ᵉ Dynastie* (Perse).

525-532. Cambyse.

521-485. Darius I.

485-465. Xerxès I.

465-424. Artaxerxès I.

424. Xerxès II.

424. Sogdien.

424-404. Darius II (Ochus).

404-362. Artaxerxès II.

362-338. Artaxerxès III (Ochus).

338-332. Darius III (Codoman).

2ᵉ période :

400*. *28ᵉ Dynastie* (Saïte).

394*-378. *29ᵉ Dynastie* (de Mendès).

378-342. *30ᵉ Dynastie* (Sébennytique).

378-361. Nectanebo I;...

358-342. Nectanebo II.

332-323. Alexandre le Grand.

Les Lagides.

323-285. Ptolémée I Soter I.

285-247. — II Philadelphe.

247-222. — III Évergète I.

222-204. — IV Philopator.

204-181. — V Épiphane.

181-146. — VI Philométor.

(Entre 170-117. Ptolémée VI, Ptolémée VII Physcon, Evergète II et leur sœur Cléopâtre règnent simultanément).

130-127. Ptolémée VIII.

106. Expulsion de Ptolémée X.

44-30. Cléopâtre.

30. L'Égypte devient Province romaine.

PRINCIPAUX PATESI ET ROIS
DES DYNASTIES LES PLUS IMPORTANTES

	Dynastie de Kish.	**Dynastie de Lagash.**
	Mesilim.	
3000*		Ur-Ninâ.
		Akurgal.
		Eannatum.
		Enannatum I.
		Entemena.
		Enannatum II.
		Enetarzi.
		Enlitarzi.
		Lugal-anda.
2800*		Urukagina.
2750*	Sarrugi.	
2700*	Manishtusu.	
	Urumush.	
	Dynastie d'Akkad.	
	Sargon l'Ancien.	
		Lugal ushumgal.
2600*	Marâm-Sin.	Ur-Babbar.
		Ur-Bau.
2450*		Gudea.
		Ur-Ningirsu.
	Dynastie d'Ur.	
2400*	Ur-Engur.	
	Dungi.	
	Bur-Sin.	
	Gimil-Sin.	Arad-Nannar.
	Ibi Sin.	
	Dynastie d'Isin.	
	(Voir page suiv).	

LISTE SYNCHRONIQUE

DES DYNASTIES D'ISIN, LARSA, BABYLONE

DYNASTIE D'ISIN	DYNASTIE DE LARSA	PREMIÈRE DYNASTIE DE BABYLONE
1. Ishbi-Ura. 2339-2308.		
	1. Naplanum. 2335-2315.	
	2. Emisu. 2314-2287.	
2. Gimil-Ilishu. 2307-2298.		
3. Idin-Dagan. 2297-2277.		
	3. Samum. 2286-2252.	
4. Ishme-Dagan. 2276-2257.		
5. Libit-Ishtar. 2256-2246.	4. Zabâia. 2251-2243.	
6. Ur-In-urta. 2245-2218.		
	5. Gungunum. 2242-2216.	
		1. Sumu-abum. 2225-2212.
7. Bûr-Sin II. 2217-2197.		
	6. Abi-sharê. 2215-2205.	
		2. Sumu-la-ilum. 2211-2176.
	7. Sumu-ilum. 2204-2176.	
8. Itêr-pîsha. 2196-2192.		
9. Ura-imitti. 2191-2185.		
10. .... 2185.		
11. Enlil-bani. 2184-2161.		
	8. Nûr-Adad. 2175-2160.	
		3. Zabum. 2175-2162.
		4. Apil-Sin. 2161-2144.
12. Zambia. 2160-2158.		
	9. Sin-idinnam. 2159-2153.	
13. .... 2157-2153.		
14. .... 2152-2149.	10. Sin-iribam. 2152-2151.	
	11. Sin-iqîsham. 2150-2145.	
15. Sin-magir. 2148-2138.		
	12. Sili-Adad. 2144.	
	13. Warad-Sin. 2143-2132.	5. Sin-muballit. 2143-2124.
16. Damiq-ilishu. 2137-2115.		
	14. *Rîm Sin.* 2131-2071	
		6. *Hammurabi.* 2123-2081.
Prise d'Isin. 2115.		
	15. *Hammurabi.* 2092-2081.	
	16. Samsu-iluna. 2080-2069.	7. Samsu-iluna. 2080-2043.

Ces dates ne doivent pas être tenues pour définitives. Elles sont empruntées à L. W. King; Thureau-Dangin (RA xv, 47-50) en admet d'autres. Des savants qui font autorité pensent qu'en 2050 Hammurabi régnait.

LISTE DYNASTIQUE

DES PRINCIPAUX ROIS DE BABYLONE[1]

DYNASTIES CONTEMPORAINES	DYNASTIES	
		I
	2225-2212.	1. Sumu-abum.
	2211-2176.	2. Sumu la-ilum.
	2175-2162.	3. Zabum.
II	2161-2144.	4. Apil-Sin.
	2143-2124.	5. Sin-Muballit.
Dynastie	2123-2081.	6. *Hammurabi.*
du « pays de la Mer ».	2080-2043.	7. Samsu-iluna.
	2042-2015.	8. Abi-eshu.
1. Iluma-ilum.	2014-1978.	9. Ammi-ditana.
2. Itti-ili-nibi.	1977-1957.	10. Ammi zaduga.
3. Damqi-ilishu.	1956-1926.	11. Samsu-ditana.
4. Ishkibal.		
5. Sushshi.		III
6. Gulkishar.		**Dynastie Cassite.**
7. Peshgal-daramash.		
8. A-dara-kalama.	1760-1745.	1. Gandash.
9. Akur-ul-ana.	1744-1723.	2. Agum.
10. Melam-kurkura.	1722-1701.	3. Kashtiliash I.
11. Ea-gamil.	1700-1693.	4. Ushshi.
	1692.	5. Abi-rattash.
		6. Tashshi-gurumash.
		7. Agum-kakrime.
		....
		Kadasman-Harbe I.
		Kurigalzu I.
		Meli-Shipak I.
		....
	1425.	16. Kara-Indash I.
		17. Kadashman-Enlil I.
		19. Kurigalzu II.
	1385.	20. Burna-Buriash.
		21. Kara-Indash II.
		Nazi-Bugash (*usurpateur*).
	1357-1335.	22. Kurigalzu III.
	1334-1309.	23. Nazi-Maruttash.
	1308-1292.	24. Kadashman-Turgu.
	1291-1286.	25. Kadashman-Enlil II.
	1285-1277.	26. Kudur-Enlil.

1. D'après King, *History...*, Appendices II.

DYNASTIES

1276-1264.	27. Shagarakti-Shuriash.
1263-1256.	28. Kashtiliash II.
1255-1254.	29. Enlil-nadin-shum.
1254-1253.	30. Kadashman-Karbe II.
1252-1247.	31. Adad-shum-iddin.
1246-1217.	32. Adad-shum-usur.
1216-1202.	33. Meli-Shipak II.
1201-1189.	34. Merodak-baladan I.
1188.	35. Zamama-shum-iddin.

IV.

1140.	4. Nabuchodonosor I.
1110.	6. Marduk-nadin-akhê.
1060-1053.	11. Nabû-shum-libur.

V

1035.	2. Êa-mukîn-zêr.

VI

1031-1015.	1. Êulmash-shakin-shum.

VIII

830.	Marduk-balatsu-iqbi.
?	Erba-Marduk.

IX

747-734.	Nabonassar.
733-732.	Nabû-nadin-zêr.
732.	Nabû-shum-ukîn.

X

Domination assyrienne.

732-730.	1. Nabû-mukîn-zêr.
729-727.	2. Teglath-Phalasar IV (*Pul*).
727-722.	3. Salmanasar V (*Ululai*).
721-710.	4. *Merodak-baladan II.*
709-705.	5. *Sargon.*
704-703.	6. *Sennakherib.*
	7. Marduk-zakir-shum.
	8. *Merodak-baladan II.*
702-700.	9. Bêl-ibni.
699-694.	10. Asur-nadin-shum.
688-681.	13. *Sennakherib.*
681-669.	14. *Asaraddon.*
668-648.	15. *Shamash-shum-ukîn.*
616.	19. Sin-shar-ishkun.
606.	*Prise de Ninive par les Mèdes.*

XI

Empire Néo-babylonien.

625-604.	1. Nabopolassar.
604-561.	2. *Nabuchodonosor II.*
561-559.	3. *Amêl-Marduk.*
559-556.	4. Neriglissar.
556.	5. Labashi-Marduk.
555-539.	6. *Nabonide.*

XII

Rois Achéménides.

539-529.	1. *Cyrus.*
529-522.	2. Cambyse.
522-486.	3. Darius I, fils d'Hystaspe.
486-465.	4. Xerxès I.
465-424.	5. Artaxerxès I, Longue-main.
424.	6. Xerxès II.
424-404.	7. Darius II.
404-359.	8. Artaxerxès II Mnémon.
359-338.	9. Artaxerxès III Ochus.
338-336.	10. Arsès.
336-331.	11. Darius III, Codoman.
331.	*Prise de Babylone par Alexandre le Grand.*

PRINCES ET ROIS D'ELAM[1]

I. — Époque mythique

Khumbaba (roi d'Élam) personnifie sans doute la puissance *élamite.* Dans l'épopée du héros national *mésopotamien* Gilgamesh, se trouve chantée, avec la défaite de *Khumbaba*, la revanche des peuplades du Bas-Euphrate sur celles de l'Élam.

Khumbasitir (roi d'Élam).

Kudur (var. : *Kudur*-KU-MAL), roi d'Élam ; s'est trouvé aux prises avec la Babylonie qu'il a dévastée.

II. — Époque historique

Suzeraineté étrangère.

Ur-ili-Adad, patesi de Suse.

Sirisishkhuq.

Puzur (BA-SHA)-*Shushinak*, patesi de Suse, *shakkanak* d'Élam ; fils du précédent.

Khutran-tepti.

Idadu I, descendant du précédent.

Kal-Rukhuratir, patesi de Suse ; fils du précédent.

Ebarti
Kin-daddu
... badidimma
} On ne sait où les placer au juste.

Beli-a-uru-gal, patesi de Suse.

Sargon, roi d'Agadé, fils de Dati-Bèl, soumet l'Élam.

Narâm-Sin, vers *3750 (?)*, roi des 4 régions, fils du précédent. Soumet le pays élamite d'Apirak.

Alu-usharshid, roi de Kish, subjugue l'Élam.

Dungi, roi d'Ur ; suzerain de Suse.

Gudêa, patesi de Shirpurla ; bat Anshan d'Élam.

Mutabil, shakkanak de *Dûr-ili ;* frappe Anshan.

Bûr-Sin, roi d'Ur ; suzerain d'Élam, comme il ressort des tablettes commerciales.

Gimil Sim (*item*).

Ibi-Sin, roi d'Ur ; dévaste Anshan.

Mekubi, fille de Billama, patesi d'Ashnunnak. Probablement femme du patesi de Suse.

1. D'après le tableau de V. SCHEIL, *Mémoires*, V II, p. VI-XXIII.

Suzeraineté nationale.

Ur-ki-um. id.; contemporain des derniers rois d'Ur.	
Kutur-Nakhkhunte fait la conquête de la Haute et de a Basse-Mésopotamie.	*Kutur-Nakhkhunte* (*2280**) fonde l'empire élamito-mésopotamien, *avec vassal à Suse.*
Shirukdu'.	
Temti agum, sukkal de Suse; fils de la sœur de Shirukdu'.	
Temti-khisha-khanesh, fils du précédent; règne incertain.	*Lila-irtash,* fils du précédent; règne incertain.
Shimebalar-khuppak, descendant de Shirukdu'.	
Shilkhakha, semble faire souche nouvelle.	*Simti-Shilkhak,* hégémon de l'empire élamito-mésopotamien.
Lankuku, épouse une sœur du précédent.	{ *Nûr-Adad,* roi de Larsa; vassal du précédent. *Rim-Anum* (*item*).
Kuk-kirmesh (ou-*kirpiash*).	
Attapakshu (ou *Attakhushu*).	*Kudur-Mabug, adda* de l'Ouest et d'Émuthbal.
Kurigugu.	*Rim-Sin,* roi de Larsa.
Temti-khalki, grand sukkal d'Élam, ou Sippar et Suse.	
Tepti-khalki.	
Kal-Uli.	*Kudur-Lagamar,* roi d'Élam, et peut-être hégémon de l'empire élamito-mésopotamien.
Kuk-Nashur.	{ *Iri-agun(?)* *Hammurabi,* roi de Babylone; se rend indépendant de Kudur-Lagamar et fonde la monarchie babylonienne.

Monarchie élamite.	Monarchie babylonienne.
Pala-ishshan.	*Hammurabi* vers *2050* (voir *supra*).
Sadi (ou *Taki*) roi d'Élam, battu par Ammizadugga, roi de Babylonie.	*Ammizaduga,* 4e successeur de Hammurabi.
Iri-khalki.	
Pakhir ishshan.	
Attar-kittakh.	
Khumbanummenna, descendant de Shilkhakha.	
Untash-GAL, roi d'Anshan et de Suse. Construit de nombreux sanctuaires et statues (entre autres la statue de bronze de sa femme).	
Untakhash-GAL.	
Kidin-Khutran.	

Khurpatila, roi d'Élam, battu à Dûr-Dungi.	*Kurigalzu*, roi de Babylonie, reprend à Suse une amulette au nom de Dungi, pillée autrefois en Babylonie.
Kidin-Khutratash, roi d'Élam.	{ *Bêl-nadin-shum*, roi de Babylonie. { *Adad-shum-iddin* (*1144-1130*), roi de Babylonie.
Khallutush-In-Shushinak.	*Melishikhu* (*1144-1130*), roi de Babylonie, antérieur à Shutruk-Nakhkunte.
Shutruk-Nakhkhunte, roi d'Anshan et de Suse; met à sac Sippar, y enlève les stèles de Narâm-Sin, le Code de Hammurabi, tous les *kudurrus* de l'époque cassite.	*Zamama-shum-iddin* (*1116*), roi de Babylonie. *Bêl-nadin-akhê* (*1115-1113*) (*item*).
Kutir-Nakhkhunte, fils du précédent.	
Shilkhak-In-Shushinak reconstruit Suse et, dans vingt lieux différents, les temples des dieux, les décore richement, emploie le bronze; n'exclut pas les dieux sémitiques. Il multiplie ses stèles; relève les légendes des anciens rois; etc.	
Khuteludush-In-Shushinak, fils du précédent.	
Shilkhina-khamru-Laqamar, frère du précédent.	*Nabû-kudur-usur I* (vers *1030*), roi de Babylone, bat le roi d'Élam et pille le pays.
Khubanimmena.	
Sutruk-Nakhkhunte II ou *Sutur-Nakhkhunte*, roi d'Anshan et de Suse, fils du précédent.	*Anonyme élamite* (*939-934*).
Shushinak-shar-ilani.	
Tepti-akhar.	
Khuban.	*Shamshi-Adad* (*824-812*), roi d'Assyrie, bat les Élamites alliés de Marduk-balatsu-iqbi, roi de Babylone.
Sept rois connus; puis : *Umbadarâ* (vers *750*).	*Nabû-shum-ishkun* (avant *747*), roi de Babylonie.
Khumbanigash (depuis *742*).	*Nabû-nasir* (*747-734*), roi de Babylonie.
	Monarchie assyro-babylonienne.
	Tukulti-apal-Êsharra III (*745-727*), s'intronise en Babylonie en 729.
Est défait par Sargon (Fastes, 123).	*Sharru-ukîn* (*722-705*).

Marduk-apal-iddin (*721-709*), usurpe le pouvoir à Babylone.

Shutur-Nakhkhunte
ou
Ishtar-Khundu (*719-701*).

Sin-akhê-irba (*705-682*).

Khallushu (*701-694*). En 700, est défait avec Marduk-apal iddina, à Kish, par Sennachérib; puis autre défaite à Shuzub.

Vers 694, dévaste Sippar et remplace Ashur-nadin-shum, fils de Sennachérib, par Nergal-ushezib.

Marduk-zakir-shum, usurpateur.
Marduk-apal-iddin, succède pendant l'usurpation.
Bêl ibni, puis *Ashur-nadin-shum* intronisés par le roi d'Assyrie.

Kudur-Nakhkhunte (*694 693*).

Khumban-Menanu (vers *693-689*).

Shuzub, chaldéen, usurpateur à Babylone.

Khumban-khaltash I (vers *689-681*).

Ashur-akh-iddin (*681-668*).

Kumban khaltash II (*681-675*).

Urtaku (*674-661*). Disette en Élam. Le roi porte la guerre en Akkad et est repoussé par Ashurbanipal.

Ashur-bani-apal (*667-625*).

Teumman
ou
Tep-Khumban.

Shamash-shum-ukin (*667-647*), roi-lieu-lieutenant de Babylone.

Khumbanigash II et *Tammaritu* (1re période). Tous deux fils d'Urtaku; le premier règne en Élam, l'autre à Khidalu. Kh. se ligue avec Shamash-shum-ukin et est tué par Tammaritu.

Tammaritu (2e période) demeure seul roi.

Rivalités d'usurpateurs Ashurbanipal arrive.

Tammaritu (3e période), rétabli par Ashurbanipal. Se révolte et est renversé.

Khumban-aldashi (vers *640*), un des derniers usurpateurs revient, succède à Pae, autre usurpateur.

Vers 640, prise et sac de Suse par Ashurbanipal.

L'empire élamite se scinde. Anshan tombe aux mains de Parsu; la Susiane devient province babylonienne.

Monarchie perso-anzanite.

Sishpish, roi d'Anshan; par origine, roi des Parsu.

Monarchie susiano-babylonienne.

Nabû-apal-usur (*624-603*), roi de Ninive.

Chute de Ninive (607) sous les coups des Mèdes.

Kurash, roi d'Anshan; fils du précédent.

Kambuzia (*item*).

Kurash (Cyrus), fils du précédent; par origine, roi des Parsu. Avant 545, occupe la Susiane, et, en 539, prend Babylone.

Nabû-kudur-usur (*603-560*), roi de Babylone et de Susiane.

Amil-Marduk (*562-560*) (*item*).

Nabû-na id (*556-539*), dernier roi babylonien, détrôné par Cyrus (539).

LISTE DYNASTIQUE

DES PRINCIPAUX ROIS D'ASSYRIE

Vers :

2000. 1. Irishum.
1840. 2. Ishme-Dagan.
1820. 3. Shamshi-Adad.
1700. 4. Shamshi-Adad.
1450. 5. Ashur-bêl-nishêshu.
1425. 6. Puzur-Ashur.
1400. 7. Ashur-uballit.
1400. 8. Bêl-nirâri.
1325. 10. Adad-nirâri I.
1300. 11. Salmanasar I.
1275. 12. Tukulti-Inurta I.
1210. 13. Bêl-kudur-usur.
1200. 14. Ashur-dân.
1100. 17. *Teglath-Phalasar I.*
1080. 18. Shamshi-Adad.
950. 20. *Teglath-Phalasar II.*

Av. J.-C. :

930-911. 21. Ashur-dân II.
911-890. 22. Adad-nirâri II.
890-884. 23. Tukulti-Inurta II.
884-860. 24. Ashur-nazir-apal.
860-825. 25. Salmanazar II.
825-812. 26. Shamshi-Adad II.
812-783. 27. Adad-nirâri III.
783-773. 28. Salmanazar III.
773-754. 29. Ashur-dân III.
754-745. 30. Ashur-nirâri.
745-727. 31. *Teglath-Phalasar III.*
727-722. 32. Salmanazar IV.
722-705. 33. *Sargon.*
705-681. 34. *Sennakherib.*
681-668. 35. Asaraddon.
668-626. 36. *Ashur-bani-pal.*

Vers :

625. Ashur-etil-ilâni.
615. Sin-shar-ishkun.
606. Prise de Ninive par les Mèdes.

GRÈCE

1600-1200 av. J.-C. Temps héroïques.
1104. Conquête du Péloponèse par les Doriens.
743-668. Guerres de Messénie.
560-510. Les Pisistrates.
492-479. Guerres médiques. Pausanias, Thémistocle et Aristide.
476-449. Cimon.
449-429. Périclès.
429-404. Guerre du Péloponèse.
404-399. Les trente tyrans ; Socrate.
359-336. Philippe.
336-323. *Alexandre.*
200-146. Soumission de la Grèce aux Romains.

ROME

Les origines.
Av. J.-C.
754-510. Les rois.
510-30. La république.
264-146. Guerres puniques.
133-121. Les Gracques.
79-63. Guerres de Pompée.
44-42. Antoine, Octave et Lépide.
L'Empire.
30 av. J.-C.-96 ap. J.-C. Auguste.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES ET LEXIQUE

En général, nous ne donnons aucune explication spéciale des mots qui nous paraissent assez clairs dans le texte.

Éphraïm, un des νομοί de *Judée*, le plus septentrional en communion avec Jérusalem, depuis Antiochus Épiphane jusqu'à Jean Hyrcan (jusqu'en 145, il dépendait de Samarie), 197-198.

Éphébie, 181. — Après Chéronée (338), on appelle ainsi la préparation militaire obligatoire pour toute la jeunesse aisée. (Tant qu'Athènes avait une flotte, on se dispensait de préparer les prolétaires au métier de cavalier ou d'hoplite, parce qu'ils n'étaient pas destinés à l'exercer. Mais on s'aperçut vite qu'il fallait introduire d'office au collège militaire les études dont l'Athénien cultivé ne pouvait plus se passer). Dès 300, l'éphébie attique est une sorte d'université. Elle a un caractère plutôt aristocratique qui sera corrigé, en des cas exceptionnels, par la création de « bourses » éphébiques que multiplieront les souverains de l'époque macédonienne.

Ephron (*'phrwn*), le hittite, dans la Bible, 68, n. 2.

Épicurisme L'É. s'éleva en face du Stoïcisme (voir ce mot) avec le même objectif de *régler la vie en vue du bonheur*. L'athénien Epicure commença à donner ses leçons en 306, à Athènes. Considérant l'idée d'une providence divine, avec ses conséquences, comme la cause principale de l'inquiétude des esprits, il la supprima par sa conception de l'univers entièrement fondée sur le hasard. Tout était réduit à la matière et au mouvement. L'âme elle-même était matérielle ; donc, pas de survie. Donc l'homme n'a qu'à obéir à l'instinct qui le porte à rechercher le plaisir. *Une tranquillité faite d'une série indéfinie de sensations douces, tel est l'idéal.* — L'É. était en faveur à Antioche, au IIe s. av. J.-C., 181.

Épire, à l'É. de la Thessalie, au S. de l'Illyrie et de la Macédoine. Rome lui ravit son indépendance, 179.

Éponyme. — En Assyro-Babylonie, voir *limmu*. — En Grèce, magistrat qui dans les cités donnait son nom à l'année pendant laquelle il était en charge ; ce nom figurait en tête ou à la fin des décrets. C'était, à Athènes, le premier archonte ; de même à Délos, en Béotie, à Éphèse, etc.

'Éqron = Akkaron (à l'ouest de Gezer.) une des 5 villes philistines. — Padi d'E. et Ezéchias (temps de Sargon), 138-139.

Erek (Uruk), ville de Shumer, 7, n. 2. ; soumise par les « rois » d'Ur, 17 ; — subit l'influence de la dynastie d'Isin, 24 ; de l'Élam, 26, — dynastie d'E., ses rois, 33 avec n. 2.

'érés ha-Khittiym, le pays des Hittites, dans la Bible, 68, n. 2.

'érés Pelishtiym, le pays des Philistins, 103, n. 1.

Éridu, ville de Shumer, 7, n. 2 ; soumise par Ur, 17 ; — subit l'influence de la dynastie d'Isin, 24 ; — puis vassale du roi d'Élam, Kudur-Mabuk, 25.

Éryx, montagne au N.-O. de la Sicile. Hamilcar s'y défend énergiquement pendant quelques années, 183.

É-sag-il (= *maison à la tête haute*). Nom du grand temple du dieu Marduk, à Babylone. Déjà Dungi, roi d'Ur (vers 2400) en fait mention. (Etude spéciale de Scheil et Dieulafoy. Voir *Bibliogr.*) 153.

Eschyle, né à Éleusis, vers 525, mort à Gela (Sicile) en 456. Il combattit à Marathon, à Salamine et à Platées. Comme poète, il remporta sa 1re victoire au concours de tragédie en 485. Il vécut tantôt à Athènes, tantôt à la Cour de Hiéron de Syracuse. Il exploita presque tout le domaine des vieux mythes, surtout la théogonie, le cycle troyen, l'histoire des Argonautes, les légendes thébaines et argiennes. (*Suppliantes*, *Perses*, *Sept contre Thèbes*, *Prométhée enchaîné*,

Lycurgue, 187. — Législateur de Sparte. Il aurait vécu dans la 1re moitié du IXe s. av. J.-C. (Plusieurs ont contesté son existence). Il fit de longs voyages, visita l'Égypte et poussa peut-être jusqu'à l'Inde. A son retour à Sparte, cédant aux vœux du peuple fatigué de la tyrannie de Charilaos et à l'oracle de Delphes, il entreprit la réforme de l'État. On lui attribue un code dont les sentences précisaient quantité de prescriptions transmises par la tradition orale. (Notons : la distribution du peuple en tribus, phraties, etc. ; le partage du sol ; l'établissement d'un *sénat* ; la fixation des *droits* de *l'assemblée du peuple* ; éducation commune, repas publics, discipline militaire.) L. serait alors parti pour un long voyage dont il ne serait jamais revenu. — Ce « Code » fit, pendant des siècles la grandeur de Sparte. — Il est difficile de discerner ce qui remonte à L. (s'il a été vraiment législateur) et ce qui appartient aux siècles suivants.

Lydda, au S.-E. de Jaffa n'est pas mentionné avant l'Exil. C'est un des νομοί les plus septentrionaux en communion avec Jérusalem, depuis Antiochus Épiphane jusqu'à Jean Hyrcan, 197-198. — Entre 175 et 135, L. est le point le plus avancé du *judaïsme*, à l'ouest, 198.

Lydie, province d'Asie Mineure sur la mer Égée, entre la Mysie (Pergame) et la Carie (Milet, Halicarnasse) ; capitale : Sardes, (notons aussi Smyrne) fut d'abord un état féodal. Rapports avec les Hittites, 69. — Deux familles se disputaient le pouvoir : les Tylonides et les Mermnades. Son premier roi fut Gygès, fin du VIIe s. (Voir *Gygès*). Elle succomba avec Crésus (4e successeur de Gygès) en 545. (Voir *Crésus*.) Cet événement mettait tous les rois de l'Orient à la discrétion de Cyrus, 156.

Ma-an-kha-te. Ville *cananéenne* (époque d'El-Amarna) dans la plaine de Juda, 67.

Machabée (*Macchabée*), qui peut signifier *marteau* (ou *marteleur*), *martel* fut le surnom de *Judas*, 3e fils du prêtre Mathatias. La gloire qu'il acquit par ses exploits fit donner son surnom à toute la famille.

Guerre des Machabées = les 25 ans de lutte des Juifs contre Antiochus Épiphane et contre le mouvement d'hellénisation en Palestine sous la direction des M., 191 ; — cette guerre fit de Jérusalem la capitale d'un État indépendant et fort, et fortifièrent l'attachement des Juifs à leur foi, 193.

Sépultures à l'époque des M., 82, n. 1 : 113, n. 1.

Livres des Machabées. Il y en a *quatre* dont *deux* apocryphes. Le 1er, *canonique*, primitivement écrit en *hébreu* et dont nous n'avons que la version grecque, raconte l'histoire de Judas Machabée, de (Jonathas) Jonathan et de Simon (en tout 40 ans, de 175-135 av. J.-C.) ; le 2d, écrit en grec, est plutôt *un* second livre *sur* les Machabées. Il contient d'abord des *documents* (I-II, 19), puis des morceaux d'histoire relatifs à Seleucus IV, Antiochus Épiphane, Antiochus V Eupator et Démétrus Soter.

Les livres III et IV sont apocryphes, 189 (Voir t. II. Littérature).

Macédoine, aux temps éocènes, 3 ; — Rome lui ravit son indépendance (146 avant J.-C.) 179 ; — au IIe siècle avant J.-C., peut résister plusieurs années aux Romains, 184.

Mâdaba, ville au Nord-Est de la mer Morte et au Sud-Est du mont Nébo — prise par Mésa, roi de Moab, 130.

Madai = Mèdes.

Magan — Le problème de l'identification du pays de Magan, 13-14, note — un des centres les plus antiques de la civilisation shumérienne — 14, note.

seulement, apparaît le fer et le bronze, toutes les fouilles le prouvent. Et cependant « on a des raisons *techniques* de penser que l'homme a dû obtenir le fer et le cuivre avant le bronze » (SAGLIO, *Antiquités* : Ferrum), parce que moins difficiles à préparer; mais pendant très longtemps les objets de fer travaillé par lui ont dû être très petits, très frustes, très fragiles.

A Suse, antérieurement aux premiers monuments shumériens, on trouve dans la nécropole des haches, ciseaux, burins, aiguilles, miroirs en cuivre. Du règne de Shilkhak-In-Shushinah (vers 1050) nous avons un plateau de bronze 0m.60 × 0m.40, dit *sit Shamshi*, représentant un haut-lieu ; — une *déesse aux serpents*, p. 23, n. 2; des anneaux en *fer* parmi des objets divers. En *Basse-Mésopotamie*, dès 3000, nous avons des *statuettes* de fondation, des armes et des outils en cuivre pur. Cf. p. 11. — Les métaux sont abondants en CAPPADOCE au XXVI ou XXV[e] s. p. 16.

Au XXV[e] XXIV[e] s. av. J.-C. (dynastie d'Ur), on savait ouvrer le cuivre et le bronze (coupes, miroirs, haches, bassins, etc., anneaux et sièges en cuivre) ; on avait des anneaux et des pectoraux en argent. Il existait des dépôts où l'on conservait les métaux, soit en barres ou plaques, soit déjà ouvrés. L'argent servait aussi quelquefois pour les transactions commerciales.

En Égypte (Voir *Or*), *l'or* accompagne l'argent sous la forme *d'électrum*. (Au temps de la XII dyn., 2000-* 1788*, les sarcophages des princes égyptiens sont ornés de feuilles d'or renfermant 17 p. 100 d'argent). Dans les textes cunéiformes, l'or est fréquemment mentionné, depuis l'inscription de Gudéa (XXV[e] s.); il y paraît comme le métal précieux par excellence, employé pour les bijoux, les statues de divinités, la décoration par application de métal. A Suse, dans le temple de Shushinak, on a trouvé quantité d'objets votifs en or, de nombreux objets votifs en argent, de très nombreux en bronze (en particulier des statuettes, et quelques objets votifs en plomb ; un masque d'argent (pas postérieur au XI[e] s.) une statuette d'or (de 0.063 de haut.) et une autre en argent de même hauteur). Pour Suse, *Mémoires*, t. VII, *passim*.

Le fer. Dans les textes des Pyramides, le fer (*bi*) est mentionné, et l'on a trouvé des fragments de fer dans la maçonnerie de la grande pyramide et, à Abydos, parmi des vases de bronze de la VI[e] dyn.; une pointe de javelot en fer de la XII[e] dyn. Mais tout ce fer n'est que du *fer doux* (MEYER, *Hist. de l'Ant.* II, § 257). — Dans les *milieux helléniques*, à Mycènes, à Troie, Tirynthe, Orchomène, Olympie, parmi les objets découverts antérieurs à Homère, pas de fer (tandis que les objets en cuivre ou en bronze sont nombreux, l'or très abondant. Dans les parties les plus anciennes des épopées homériques, le fer apparaît bien plus rarement que dans les récentes; dans *l'Iliade*, les armes sont toujours de cuivre ou de bronze; certains objets agricoles ou domestiques (ciseaux, couteaux) seuls sont en fer. Dans l'*Odyssée* apparaissent des armes de fer (SAGLIO, l. c.) — L'emploi du fer en Babylonie remonte, semble-t-il, à 2500 environ (*Mémoires*, t. VIII 338 suiv.). Dans le « magasin de fers » (IX[e] ou VIII[e] s.) de Khorsabad, PLACE a découvert 160.000 kg. d'objets en fer de toute espèce (crochets. pics, pioches, socs de charrue, marteaux, etc. Dans le mobilier funéraire d'Ur et d'Érek, le fer n'a figuré que pour de très petites amulettes. — On a noté que dans le *Pentateuque* le cuivre est cité 40 fois, et le fer 2 fois seulement. En hébreu, fer se dit *barzel*, mais on pense que ce mot doit signifier aussi quelquefois *ba-*

st. de divinités dans tombes des *Philistins*, 109. — Hittites, cf. *art* hittite. — En Grèce.... Nombre surprenant de statues mentionnées dans le *Guide d'Olympie*, 166-167.

Stéatite, pierre tendre verdâtre (les tailleurs s'en servent pour tracer sur le drap.)

Stèles funéraires en Égypte : IIe dyn., 40; IIIe dyn., 41; — st. au Sinaï, 53, n. 2, 3°. — *Stèle de Narâm-Sin*, du 4e millén. av. J.-C., œuvre artistique la plus remarquable et une des plus anciennes qui aient été rencontrées en Chaldée et dans les pays voisins, sculptée dans un bloc (h. : 2 m., larg. : 1 m. 05) de grès jaune, fin (bloc amené peut-être par eau des montagnes du Kurdistan.) Description : le roi victorieux poursuit ses ennemis dans les montagnes dont, à la tête de son armée, il gravit les pentes; des cadavres couvrent le sol et roulent dans les précipices. Les vaincus, réfugiés dans les forêts, implorent la pitié du conquérant pour éviter ses traits. Les astres du ciel (le Soleil, et Vénus?), favorables au roi, illuminent sa victoire. L'artiste a concentré ses efforts sur l'image du roi. Beaucoup de souplesse et d'élégance dans les diverses parties du corps, malgré un peu de raideur en certains détails. Beaucoup de vérité dans la tête, les épaules, les bras, la poitrine. Manque de perspective, comme dans toutes les œuvres de l'antiquité ou des peuples enfants, 14.

Sth = Suteh, 71, n. 3.

Stoïcisme. A l'*époque hellénistique*, une revision des enseignements qui avaient suffi au ve et ive s. parut s'imposer. Tandis que la cité antique disparaissait, il s'agissait d'assurer à l'individu, désormais isolé, le moyen de conserver tout ce qui fait le prix de la vie. D'autre part, comme les garanties légales perdaient leur efficacité, il parut nécessaire de réaliser autrement les conditions de la tranquillité morale. Les penseurs de l'époque hellénistique s'y appliquèrent et réussirent, en somme, par des méthodes diverses, à satisfaire à de nombreuses générations jusqu'à l'avènement du Christianisme et même au delà. Ce fut après l'*Académie* (Platon), *le Lycée* (Aristote) et *les Cyniques* (Antisthène) des ve et ive s. que parurent les Stoïciens. Les fondateurs de cette philosophie étaient de la Grèce d'Asie. Venu à Athènes à 20 ans, *Zénon* de Kition fréquenta, successivement, le cynique Cratès, le dialecticien Stilpon, les chefs de l'Académie; puis vers 40 ans, il professa sa doctrine dans le portique dit le Poecile. *Cléanthe* fut son digne successeur (de 270 environ à 251). *Chrysippe* était à la tête de l'école dans la 2e moitié du iiie s.. au moment où elle avait le plus à subir l'attaque de ses rivales, (par ex.: de l'*Épicurisme*; voir ce mot). Idées fondamentales du St. : L'homme est une partie d'un tout admirablement ordonné. Cet ordre universel ou *cosmos* est la manifestation d'une raison divine, ou mieux est Dieu lui-même. Panthéisme qui était en même temps un optimisme absolu. Cette croyance acceptée donnait au stoïcien la paix intérieure au milieu de toutes les vicissitudes puisque tout, même la souffrance et le mal, tendait à des fins conformes à la raison suprême, donc au bien. Le système se présentait comme un enseignement continu qu'il était indispensable de s'approprier en entier, car les conclusions dernières, celles qui constituaient la morale, tiraient toute leur force des prémisses établies par la physique et la logique. La vertu était le terme d'un progrès continu vers la réalisation de cet idéal : *le sage*, c'est-à-dire un mortel à qui rien ne manque parce qu'il trouve tout en lui-même, donc incapable de faillir, inaccessible à la douleur, possédant

tir de la IVe et surtout de la Ve dyn., 43; 44. Immunités accordées aux temples d'Égypte sous les Ve et VIe dyn., 54. — T. au Sinaï (XIIe dyn.) 53 n. 2. 20. — Temples de Seth, dieu des Hyhsôs, 57 note. — En Canaan Le 1er temple est celui de Dagon, chez les Philistins, 109. — Chez les Juifs. (Voir *Jérusalem.*) Rôle des Phéniciens dans la construction du T. de Jérusalem, 131. — Les Juifs reconstruisent leur Temple, 164; (pose des premiers fondements en 536 (?) av. J.-C., 171 n. 2), à l'époque du mouvement démocratique à Athènes, 169 — 170; 170 n 1; voir 171. — Bien des particuliers mettaient leur argent en dépôt au T. de Jérusalem, 189. — T. des *Samaritains* sur le mont Garizim, 188; — t. érigés par les *Juifs d'Egypte* en « terre impie » : 1° à Eléphantine; 2° voir Onias IV. — En pays grec. (Voir *Apollon*, *Delphes*, *Délos.*) — Reconstruction de temples sous Périclès 171. — Le t. d'Apollon, à Delphes, comme la plupart des temples antiques, était à la fois *musée* où l'on conservait les ex-voto précieux, *dépôt d'archives* où étaient réunis les comptes de gestion des trésoriers, *trésor* où l'on entassait le numéraire, *maison de banque* tirant profit des capitaux, louant des terrains, des immeubles, prêtant à intérêt soit à des particuliers soit à des villes.

Tep-Khumban. (Voir *Teumman.*)

Thémistocle d'Athènes (525-460). Très épris de gloire. Il comprit les véritables intérêts de sa patrie et déploya à son service un admirable sens politique. Partisan de la politique navale. (Voir *Flotte* et *Athènes.*) Il se débarrassa d'Aristide (dont il était le rival) par l'*ostracisme* (485) et demeura ainsi le chef d'Athènes, 162. En 480, il réussit à unir presque tous les Hellènes contre Xerxès, fut l'âme de la résistance et eut la plus grande part à la victoire qui sauva la Grèce (480.) Il releva Athènes des ruines qu'y avaient faites les Perses et fortifia le port du Pirée, malgré la jalousie des Spartiates. Ses exactions dans les îles le firent bannir par l'ostracisme (471). Il fuit chez les Perses et mourut en 460.

Térakhites, descendants de *Térakh* (Taré), père d'Abraham ; donc = *benê Israël*, *Ammonites*, *Moabites*, Edomites (ou *Iduméens*), 71.

Teraphim, sortes d'idoles des sanctuaires cananéens, figures très grossièrement sculptées en calcaire ou en bois, représentant d'une façon plus que sommaire une tête se dégageant à peine de la masse. Il est souvent question de t., dans la Bible. Les traducteurs grecs ont été embarrassés pour rendre ce mot; ils écrivent tantôt γλυπτά, tantôt δηλοί, ou bien κενοτάφια. ἀποφθεγγόμενοι. εἴδωλα, ou bien *transcrivent* simplement θεραφίν.

Terre-mère, divinisée en Crète, 93.

Tertiaire. Le monde à l'ère t. 3; — le Sinaï à l'ère tertiaire, 47, n. 1.

Teshup. Représenté avec des vêtements hittites et insignes d'Adad, dieu sémite, 71.

Tessin, affluent du Pô, rive g., au N. de l'Italie. Victoire d'Annibal (218) 183.

Téti, fondateur de la VIe dyn. égyptienne, 53.

Teumman ou *Tep-Khumban*, roi d'Élam; contemporain de Shamash-shumukîn (667-647), roi lieutenant de Babylone.

Textes religieux des Pyramides royales à partir de la VIe dyn., 42, — t. relig. sur tous les monuments religieux. à partir de la VIe dyn., 43. — Sous la XIIe dyn., l'élément spirituel se manifeste avec beaucoup plus de force, 57.

Taharqu, roi d'Égypte; inspire confiance (vainement) aux Sidoniens contre Asaraddon, 141. — S'agite de

raons, de leurs officiers et du peuple :
IIe dyn., 40.
IIIe dyn., 40-41.
V^{e} dyn. et suiv., 42-44.
Tombes *cananéennes* en forme de puits, 80; pas de fermetures aux tombes cananéennes, 82, sauf à partir des Machabées (dalle pesante mais qu'on pouvait écarter aisément) (Voir *kôkîm*, 82, n. 1).
Tombes de Mycènes, 87-89; — en forme de puits, 89; — Tombes de Chypre en forme de puits, 89; Tombes des Philistins, 108-109; — leur date, 109, n. 1.
Influence *assyrienne et égyptienne* dans des tombes d'époque israélite, 113.

Topheth, probablement « foyer » ou « support » de l'holocauste, à l'origine; puis, symbole de Molok; et, enfin, fournaise ou autre support quelconque (dans la vallée méridionale de Jérusalem) où l'on plaçait les petites victimes pour être dépêchées au dieu chtonien, 119 avec n. 4; 118. —

Tôr. Ville du Sinaï, 50, n. 2; 52.

Toscane. Les Étrusques sont forts en Toscane vers 500 av. J.-C., 164.

Tour à potier. Paraît en Crète au *Minoèn ancien II*, 85; en Canaan, entre XVIe et XIIe s., 98.

Trachonitide. A l'époque gréco-romaine, province comprenant plus particulièrement le *Ledjah* qui constitue la partie nord du *pays de Hauran* au N.-O. du djébel Hauran.

Au Ier s. av. J. C., mélange bigarré de populations surtout juives et syriennes, 200.

Tragédie. La Tragédie grecque, (p. 171) est un morceau d'histoire nationale vraie ou surtout légendaire. Concours d'acteurs tragiques (449), 171.

Tant par l'effet du recul dans le passé, que grâce au génie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les hommes et les événements de ces âges légendaires avaient pris des proportions plus qu'humaines. La légende leur prêtait, d'ailleurs, des passions, des crimes, des prospérités et des souffrances exceptionnelles; mais tout ce qui est proprement humain y abondait aussi. Tout cela était traité avec le plus grand art, mais de manière à faire voir dans les faits, l'accomplissement d'une volonté divine. « Toute représentation tragique ainsi « conçue était pour les spectateurs, « l'occasion de réflexions sur la des- « tinée humaine, ou, à tout le moins, « d'émotions suggestives. » M. CROISET.

L'influence de la tragédie sur la civilisation hellénique fut grande au Ve s., car c'est *au théâtre surtout que beaucoup d'Athéniens s'instruisaient*. C'est là, que l'histoire se gravait profondément dans l'esprit, entretenait le sentiment religieux, développait toutes les idées qui sont le fond de la culture morale (notions du devoir, de l'honneur, du dévouement, de la modération, de l'humanité.)

Traités « scellés » par mariages royaux ou princiers, 35, n. 5.

Trasimène, lac italien à l'O. de Pérouse; victoire d'Annibal (217), 183.

Trébie, petit affluent du Pô (rive dr.) prend sa source dans l'Apennin. Victoire d'Annibal, près de Piacenza (218), 183.

Trésor sacré du temple, 21.

Trésor, sources du trésor à Lagash aux origines de l'histoire 12, n. 3; à Ur, 18; — pour le culte et pour le roi, mais les particuliers peuvent y faire des emprunts 18; cf. 21.

Tribuns (Voir *Tribunat*) à Rome : magistrats protecteurs de la plèbe, 182.

Tribunal; suprématie du tribunal de Babylone sur les tribunaux régionaux sous Hammurabi, 30.

Tribunat. Les magistrats de la plèbe s'appelaient *tribuns* parce qu'ils devaient être les véritables représentants des tribus où les plébéiens

---

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST

LISTE DES MOTS

1. Mots shumériens.

Ad-è : calfat ; ou bien constructeur de bateaux, 9, n. 8.

gaz, 93.

dam-qar : agent d'affaires, 12, n. 4.

dirig : excédent de dépenses, 20, n. 9.

dun : animal non identifié, 11, n. 8.

dur-an-ki : lien qui unit le ciel et la terre, 21, n. 6.

edin : plaine (plaine fertile), 19, n. 2.

ê-uz-ga : maison aux oies, 19, n. 5.

ê-mu : cuisine, 18, n. 8.

gala : psalmiste, 22, n. 1.

gar-babbar : pain blanc, 10, n. 3.

gar-gig ; pain noir, 10, n. 14.

gar-sig : pain étroit, 11, n. 1.

gir : commissaire, 17, n. 4.

gish-kin-ti (en sémitique : *kishkattu*) : artisan, 9, n. 4.

zig-ga : dépense ; sortie, 20, n. 8.

kug-dim : orfèvre, 9. n. 6.

lal-li : le *reste*, 20, n. 10.

lal-li-su-ga : les restes du revenu, 20, n. 6.

mashkim (en sémitiq. : *rabisu* = l'accroupi) : procureur, 17, n. 3 ; 31, n. 9.

mâr pisan dubba : « fils du panier à tablettes » = greffier archiviste, 31-32.

mu : boulanger, 10, n. 12.

nig-ki-ha-a : sacrifice de semence répandue, 22, n. 4.

nig-shid-ag : opération ; compte établi, 20, n. 3.

nin-gal : grande souveraine, 25, n. 4.

nu-banda : sorte d'intendant, 12, n. 2 ; ou de fourrier, 18, n. 2.

sa-gaz, 95.

sag-nig-ga-ra : le capital du bien, 20, n. 4.

sal-me : recluses, 30, n. 1.

simug : fondeur, 9, n. 5.

si-ni-ib-nig-shid-ag : le report d'un exercice sur l'autre, 20, n. 5.

pa : fourrier, 18, n. 1.

qa : mesure de capacité (= 0, 81 centil. environ), 9, n. 9.

rig (sémit. : *riqqu*), préparateur de parfums, 9, n. 7.

shagan-lal : courtier, 27, n. 4.

shag-na-da-tum-ma : dépôt, 20, n. 7.

2. Mots assyro-babyloniens.

Abi-ramu (« mon père aime »), 25, n. 4.

Ashur-akha-iddina (« le dieu Ashur a donné un frère »), 140, n. 5.

gagum : cloître, 30, n. 2.

dûr-ilu : mur de dieu ; (au lieu de *ilu*, an (?) maison d'*Anu* (?).

usur : protège, garde, 125, n. 3.

ziggurat : *tour à étages* d'un temple, 21, n. 5.

hazanu (*khazanu*) : maire, 17, n. 2.

kharranu : chemin, caravane, 26, n. 1.

kudurru : pour le sens, voir 125.

la-tu : serviteur, servante, 25, n. 4.

malû : remplir ; plein, 122, n. 5.

mâtu Mi-is-ri-i : pays d'Égypte, 36, n. 1.

mâtu Mu-sur : pays d'Égypte, 36, n. 1.

Mu-sur : Égypte, 36, n. 1.

3. MOTS ÉGYPTIENS.

4. MOTS HÉBREUX.

5. Mots grecs.

CITATIONS DE LA BIBLE

Nihil obstat. *F. Verdier*, s. gen. C. M.
Parisiis, 29-VIII-1922.

Imprimatur. *J. Lapalme*, v. gen.
Parisiis, 30-IX-1922.